

Jean-Jacques Odier

Préface
de Cornelio Sommaruga

*Nous rêvions de
changer le monde*

*Un regard personnel
sur une aventure collective*

 EDITIONS
OUVERTURE

A André, avec mes
remerciements chaleureux pour
tes conseils, ton soutien constant.
Tu as relevé et amendé une partie
des imperfections de ce livre.

*Nous rêvions de
changer le monde*

Amicalement, Jean-Jacques

8 octobre 2008

Adresses des diffuseurs:

En Suisse Diffusion Ouverture
En Budron H20
1052 Le Mont-sur-Lausanne
Tél. + 41 (0) 21 652 16 77
Fax + 41 (0) 21 652 99 02
Courriel: ouverture@bluewin.ch

En France Le Livre Ouvert
Véronique et Michel
de Willencourt
10190 Mesnil St-Loup
Tél. + 33 (03) 25 404 769
Fax + 33 (03) 25 406 418

A Philippe, Jean-Noël,
Ana Maria, Melissa,
Daniel, David,
James et Dimitri

Préface

Innombrables sont les documents, les écrits, les témoignages qui permettent aux jeunes générations d'aujourd'hui de comprendre le cataclysme qu'a représenté la seconde guerre mondiale et d'en mesurer les répercussions sur ce que nous vivons tous. Moins connues sont les années qui ont suivi la guerre: un moment étonnant de libération des esprits, d'idéalisme, de volonté d'entreprendre, malgré les tensions inévitables; tous les espoirs étaient permis; en un rien de temps, on voulait et on pensait pouvoir changer le monde! Cela n'était pas simplement une utopie!

C'est dans cette période que débute l'extraordinaire récit que nous livre Jean-Jacques Odier. Il fallait reconstruire l'Europe, la libérer des haines les plus tenaces. La guerre froide enserrait le monde dans sa tenaille. Les luttes sociales et raciales étaient à leur paroxysme. Mais, précisément, ces énormes défis étaient faits pour être relevés. Il y avait de la place pour tous les élans généreux. Et ils ont été nombreux.

La forme d'action dans laquelle l'auteur et plusieurs centaines d'Européens de sa génération ont choisi de s'engager s'est manifestée dans un souci de transformer les mentalités, d'aider les gens à se connaître et à se re-

connaître en tant qu'égaux et acteurs de changement. Le mouvement auquel ils se sont joints s'appelait Réarmement moral, aujourd'hui Initiatives et Changement. Il avait pour rampe de lancement un ancien hôtel des Préalpes vaudoises, à Caux, le «Mountain House», où des dizaines de milliers de personnes se sont rencontrées et qui rayonnait à travers l'Europe et ailleurs non seulement pour l'originalité de son architecture et la beauté du site, mais surtout pour l'esprit de spiritualité et de réconciliation qui y régnait.

J'ai bien sûr été conscient de la valeur de cette action, mais je ne m'en suis approché que bien plus tard. J'ai alors jugé qu'il continuait à avoir un rôle important à jouer dans la transformation de la société et j'ai ainsi été amené à y prendre une responsabilité personnelle ces dernières années. Mais, même aujourd'hui, certains pans de cette action des premières décennies d'après-guerre me sont restés inconnus, comme j'ai pu m'en rendre compte en lisant ce livre. L'action tenace engagée par un syndicaliste français atypique pour ouvrir le champ de relations sociales apaisées. Le changement d'attitude d'un dirigeant africain qui a permis de consolider l'indépendance de son pays et la bonne relation entre le nord musulman et le sud chrétien. Et bien d'autres épisodes plus fugaces, insolites ou inattendus.

L'auteur – qui a une très belle plume - n'a pas voulu écrire un traité sur le mouvement auquel il s'est joint. Dans les flashes qu'il tire de sa propre expérience et de celle de nombreux camarades, il s'efforce avec humilité de prendre du recul sur une aventure exaltante où des centaines de jeunes se sont engagés corps et âme, et cela sans rémunération, sans sécurité sociale, sans cahier des charges, sans hiérarchie définie. Un phénomène quand même assez singulier qui méritait d'être mieux connu.

Jean-Jacques Odier a pris le parti de tisser son récit de circonstances de son propre itinéraire personnel et familial, comme pour rappeler le fait qu'un être humain ne peut se définir en dehors de son contexte. Homme de foi, il nous fait partager en quelque sorte son intimité, non sans franchise, et nous introduit auprès de son épouse, de ses enfants et aussi de ses parents. Né dans une famille de banquiers genevois, il est sorti de son milieu pour aller vers ceux qui pensent autrement. Non pas en reniant son identité mais en recherchant ce qui peut unir les hommes.

Confronté à l'évolution de la société, encore aujourd'hui très engagé dans la vie d'Initiatives et Changement, surtout dans le Forum International de la Communication (où il a été un des promoteurs du Manifeste de Sarajevo de 2000), il n'hésite pas à rappeler la force de la providence divine et à proclamer haut et fort ses principes éthiques, notamment la pureté et la fidélité, face aux dérives de l'époque actuelle.

Le rêve de «changer le monde» qui nous est relaté dans ce livre unique dans son genre et parfois bien amusant, truffé d'anecdotes inédites, ne peut que stimuler le lecteur à savoir prendre ses responsabilités dans un monde qui a besoin de spiritualité, de reconnaissance de la dignité humaine, de l'éducation à la voie de la non violence plutôt qu'au rejet de l'autre.

Grand merci, Jean-Jacques, pour ce témoignage fort et ce précieux cadeau!

Cornelio Sommaruga

Président d'honneur d'Initiatives et Changement International.

AVANT-PROPOS

Nous étions plus de trois cents. Impatients de changer un monde déchiré par la guerre, nous nous sommes lancés dans une aventure exaltante, exerçant un métier à risques. Sans salaire. Sans contrat de travail. Sans cahier des charges. Sans hiérarchie définie. Sans sécurité sociale. Sans points de retraite. Pour des années ou pour la vie. Pari impossible, inconcevable, me dira-t-on?

C'était un métier à transformations. Allant des rapports humains au politique, du social à l'accompagnement spirituel, de l'hôtellerie au journalisme, du spectacle à la psychologie appliquée. Souvent, il nous arrivait de décider nous-mêmes de ces avatars. Et ce métier nous a comblés.

Il a été jalonné de rencontres avec des êtres qui ont infléchi de façon sensible des situations sociales, politiques ou simplement à l'échelle des relations quotidiennes. Ces personnes, nous avons parfois cherché à les approcher. Parfois, cela a été le fruit du hasard. Mais à leur contact nous nous sommes rendu compte des charismes dont elles – ou ils - étaient porteurs. Nous ne pouvons nous flatter d'avoir influé sur leur cheminement.

Je relate ici des expériences en tant que témoin appréciatif, en prenant du recul et en m'efforçant d'être aussi objectif que possible. Mais il est clair que je ne puis pas me considérer comme observateur insensible et détaché.



J'ai grandi dans un milieu dit bien pensant, avec un dynamisme incontesté. Un père d'une grande intégrité, banquier, fils, petit-fils et arrière petit-fils de banquier; une mère qui, après avoir élevé ses quatre enfants, s'est engagée de tout son être dans une action éthique; un frère aîné qui après des études en physique et un doctorat en mathématiques est entré, lui aussi, dans la banque avant de se lancer, à sa retraite, dans une quête passionnée des convergences entre la science et l'esprit. Une sœur engagée avec son mari dans l'Eglise réformée, une autre qui s'est beaucoup donnée avec son époux – encore un banquier - pour le rapprochement d'une Genève un peu fermée et du monde international qui vit dans ses murs. Le tout dans une Suisse un peu frileuse, mais fière de sa neutralité et en route vers un consensus social unique en son genre.

Petit dernier de la famille, par nature plutôt timide et réservé, je me suis trouvé projeté à la rencontre des milieux les plus divers, et en particulier du monde ouvrier français. Le gouffre qui a de tous temps coupé la France en deux – et continue de la diviser aujourd'hui – classe contre classe, parti contre parti, m'a toujours semblé être en porte-à-faux avec le sens de l'histoire; j'étais à la

recherche, à ma modeste mesure, de la synthèse des contraires que Jaurès appelait de ses vœux, des attitudes innovantes et audacieuses qui pourraient transcender des antagonismes surannés. C'est dans cette perspective que j'ai quitté Genève peu après la fin de mes études pour m'installer en France. L'aspiration au rapprochement des hommes et des peuples m'a ensuite conduit, pour quelques mois ou quelques années, en Afrique, aux Etats-Unis et en Asie.

Le parcours que je relate dans ces pages, ainsi que je l'ai dit, n'est pas une aventure solitaire. Il est représentatif de ce qu'ont vécu plusieurs centaines d'hommes et de femmes, jeunes comme moi au sortir de la seconde guerre mondiale. C'est donc leur itinéraire que je retrace à travers ma propre expérience.

Ce livre couvre un demi-siècle, et quand on retourne ainsi en arrière, on se rend compte du bond prodigieux qu'a vécu le monde. On aurait pu espérer que les mentalités feraient un bond comparable à celui des techniques pour que s'estompent des haines implacables ou des conflits toujours renaissants. Il n'est pas impossible que les défis d'aujourd'hui, climat, misère ou inégalités criantes, nous forcent à nous dépasser. Je dédie ces pages d'abord à ma famille, puis à tous ceux qui ont à cœur de laisser aux générations futures un monde un peu plus heureux.

*Avec mon père,
une trop brève connivence*

Une enfance heureuse ne vous apprend pas grand-chose de la vie. Les problèmes ne vous atteignent pas. On est bercé par la complicité d'un père - surtout avec son benjamin -, protégé par l'affection d'une mère, cajolé par les sœurs et asticoté par le frère aîné. Du coup, les quelques souvenirs que j'aie gardés de mes premières années se confondent dans un océan de félicité. Tout baignait. La maison était vaste, le Mont-Blanc, loin mais droit devant nos fenêtres, rosissait les beaux soirs. C'était fait pour durer éternellement.

Un événement, cependant, sort du lot. J'avais deux ans. Mes parents avaient loué des chambres dans un petit hôtel au pied des Pyrénées. Je me reposais après le déjeuner. Sur la table de chevet, une bougie et des allumettes, l'hôtel de disposant même pas, à l'époque, de l'électricité. J'avais vu mes parents, mes sœurs, allumer chaque jour les chandelles à la tombée de la nuit. Le bout de chou que je suis veut-il les imiter? Je craque une allumette. Affolé par la flamme, je jette l'allumette. Elle tombe sur le lit de ma sœur. L'inévitable se produit. Le feu s'étend, je crie à tue-tête. Et je revois mon père ouvrant la porte, se précipitant vers moi et me serrant très fort dans ses bras. Les détails de la scène restent gravés à mon esprit: la place du lit, de l'autre lit, du bougeoir, la porte qui s'ouvre... Pour un enfant de deux ans, est-ce possible? N'ai-je pas reconstruit la scène après coup? Toujours est-il que s'empreint en moi l'image du papa protecteur, sauveteur, qui m'emporte dans ses bras. J'imagine que les autres membres de la famille se sont empressés d'éteindre l'incendie naissant. Mes souvenirs ne vont pas jusque là.

Plus tard, je me vois grim pant sur la chaise de mon père aux repas, puis sur ses épaules, ou regardant avec bonheur ses inventions domestiques, allant de la scie à puzzles montée sur une machine à coudre à pédalier jusqu'à une canne de golf munie à son extrémité d'un ressort et d'une boule de plomb, correspondant au poids d'un club normal, ce qui lui permet de perfectionner son swing... dans son cabinet de toilette. A la grande inquiétude de maman!

Un jour, d'un voyage en Algérie, papa rapporte deux caméléons, André et Anatole. Toute la famille s'agglutine alors autour de la cage de verre que Papa a aménagée et nous guettons les moments privilégiés où les sauriens, après de savants mouvements d'approche, projettent leur langue, comme un éclair, pour gober les mouches que nous avons patiemment attrapées auparavant et transportées dans l'habitacle. Papa sort parfois André et Anatole pour leur faire prendre l'air et pour les laisser grimper sur les rideaux dont ils prennent habilement les couleurs. Jusqu'au jour où ils profiteront d'un de ces droits de sortie... pour nous fausser compagnie.

Et puis, il y a les jours où maman doit garder le lit pour tenter de mater une migraine, hélas fréquente. Lors des repas, quand il n'est pas au bureau, papa prend alors les choses en mains. Il sert ses enfants à distance, lance les portions d'épinard, avec plus ou moins de précision. Le fou rire général ne contribue guère à guérir maman, qui entend tout de sa chambre.

Chaque année, papa attend le samedi de printemps qui suit le premier orage pour nous emmener, à l'heure du lai-

tier, ramasser des morilles sur les flancs du Jura. Ramasser est un verbe trop banal pour décrire la recherche minutieuse, souvent frustrante, de ces petites alvéoles en général invisibles au pied de deux ou trois sapins dont Papa est le seul, ou croit l'être, avec son ami Alec, à connaître l'emplacement. Or il arrive parfois que nous apercevons sur le chemin de terre qui nous y mène des traces de pneu : tristesse, nous savons alors qu'Alec nous a devancés et a raflé la mise ! Mais les morilles restantes, quel régal ! Autres occasions éblouissantes, papa m'emmène parfois au golf. Il m'a procuré des clubs à ma taille, dans un sac de toile brune, et c'est alors la joie parfaite. Le petit d'homme devient roi des bunkers et des greens, sauf quand il s'agit de retrouver une balle perdue dans les hautes herbes ou les fossés.

Papa n'avait pas un tempérament d'artiste. Au piano, je ne lui ai jamais entendu d'autre morceau que la sonate au clair de lune, alors que ma mère jouait beaucoup ; il récitait parfois des vers, mais c'était presque toujours, d'une voix frémissante et avec d'amples gestes : *« Mil huit cent onze ! - O temps où des peuples sans nombre attendaient prosternés sous un nuage sombre que le ciel eut dit : oui... »*

Après des études de physique et chimie, papa a rejoint la banque familiale, alors dénommée Lombard, Odier et Cie, fondée un siècle auparavant par son aïeul. Il en est devenu l'un des associés, apprécié pour ses compétences et sa rigueur. Mais pour moi, il est simplement un papa taquin, un papa lanceur d'idées, un papa presque pour moi tout seul. Nous savons qu'il a des problèmes de santé, un cœur fragile pour lequel on n'a pas, à cette époque, les traitements adaptés. Mais pour un gamin, ce dysfonction-

nement se traduit surtout par le jeu consistant à deviner quel médicament il doit prendre à tel ou tel repas. Et lequel de ses enfants y pensera le premier. A la Noël 1936, il est obligé de s'aliter. Dix jours plus tard, tout bascule.

Je revois ma chambre encore obscure, au petit matin, et maman se penchant sur mon lit avec ces mots: « Papa est mort. » Comment comprendre, à neuf ans, la portée de l'événement, comment imaginer ce que cela signifierait pour notre famille? J'ai sans doute pleuré mais, peu après, on m'a envoyé jouer avec un de mes cousins. Je me vois encore lançant de petits avions du toit d'un garage. Il avait neigé, il fallait se dégourdir les jambes pour combattre le froid. Mais, de cette journée du 3 janvier, c'est ma mémoire olfactive qui garde surtout l'empreinte. Mes souvenirs continueront toujours à associer l'odeur des branches de sapin, devenues sèches et brunâtres dans la chaleur de la maison, dix jours après Noël, et l'idée de la mort.

Que s'est-il passé ensuite? Je ne me rappelle même pas la cérémonie à l'église, ni au cimetière. Y étais-je? Je ne savais pas qu'un père, normalement, ne devait pas mourir à quarante-cinq ans. Je ne me rendais pas compte du fardeau qui allait retomber sur maman avec ses quatre enfants. La vie allait continuer sur un autre mode. Grâce au courage de maman, qui n'a jamais fait peser sa tristesse et sa solitude sur les siens, je n'ai pas vraiment eu conscience du vide laissé par la disparition de papa. Une lettre de maman, écrite à l'occasion de mes vingt ans et retrouvée par hasard, donne cependant une idée de ce qui se passait dans ma tête: *« Je sais que, dans ton cœur d'enfant, ce départ si brusque et inattendu, cette visite de la mort*

dans une maison, ce mystère, tout cela eut une répercussion certaine dans ta vie. Tu vins constamment vers moi, sans rien dire, chercher l'abri que ne t'offrait plus l'épaule paternelle et maints petits faits me prouvaient que quelque chose avait été arraché dans la toile de tes affections d'enfant. »

Les traces les plus précieuses que je garde de mon père sont les quelques minutes des films Pathé-Baby qu'il avait tournées de scènes de notre enfance, sauvegardées récemment sur copie vidéo. Combien de familles, à l'époque, ont-elles pu ainsi pérenniser de telles images ? Elles suppléent dans une toute petite mesure à mes trop rares réminiscences de ce temps disparu.

Il faudra curieusement encore douze ans après la disparition de mon père pour que la conscience s'impose à moi comme un flash : « Papa m'a beaucoup manqué. » Comme si ce n'était pas évident. Eh bien, non ! J'ai traversé mon adolescence sans me rendre compte que ma timidité naturelle, ma difficulté à me lier d'amitié pouvaient avoir été avivées par l'absence d'un père. Que ma faculté à saisir le monde environnant aurait été tellement stimulée par le contact quotidien entre père et fils. Mais la seule perception de ce manque, d'un moment à l'autre, m'a procuré un apaisement extraordinaire. C'était pour moi comme une révélation, une explication, mais aussi une invite à tourner la page et à presser le pas.

Quand je pense à mon père, aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de m'imaginer à quel point il aurait été fasciné par les avancées technologiques du vingtième siècle. Il n'a connu ni la photographie en couleur, ni la télévision, ni l'aviation commerciale, ni bien sûr les mille gad-

gets qui sont devenus routine pour tout un chacun. C'est là qu'on mesure l'ampleur de la révolution qui s'est déroulée en soixante-dix ans et l'écart qui s'est creusé entre les deux générations. Je me rappelle simplement sa fierté lorsque, rentrant en voiture à la maison, il nous a dit avoir atteint cent vingt-sept kilomètres à l'heure ! Chiffre record qui s'est gravé dans mon esprit.

La disparition de mon père a été adoucie par l'école privée qu'il avait choisi de me faire suivre. Il l'avait d'ailleurs fréquentée lui-même ainsi que mon frère. Rien de mieux pour être soutenu et accompagné que cette institution dirigée par un patriote suisse, Philippe Privat, façonné par la tradition militaire, mais aussi papa de rechange lorsqu'il le fallait. Nous l'appelions d'ailleurs Père Philippe. Le cursus scolaire y était excellent et on y suivait aussi une sorte de formation civique avant l'heure, et militaire aussi puisque les élèves étaient encadrés par des « officiers » élus lors d'une votation précédée d'une campagne électorale nourrie, avec affiches et propagande. Je me rappelle avoir craint de ne pas obtenir mon grade de lieutenant à cause de l'opposition déterminée de quelques camarades, mais heureusement peu influents, qui me trouvaient trop bourgeois. Le 1er juin, jour de fête patriotique, on sortait même un petit canon de son hangar dans la propriété privée du directeur pour tirer la salve traditionnelle.

Le jeudi après-midi, le Père Philippe organisait des promenades ou, s'il pleuvait – et je priais pour qu'il pleuve ! – une activité éducative intitulée « jeu de la République ». Dans une longue salle étaient disposées de part et d'autre d'une rue centrale de petites échoppes où

se tramait la vie de la cité: papeterie, fabrication de cerfs-volants, d'objets en cuir, menuiserie, chapellerie, poste, imprimerie, journal de l'école, mairie et banque. Chaque élève recevait en début d'année de la monnaie en carton, qui lui permettait de gérer ses commandes de matériel comme ses achats personnels sur place, et de fixer aussi ses prix de vente. Bref, un merveilleux apprentissage de la vie en société. Inutile de préciser qu'après les cerfs-volants et les signets, j'ai tâté aussi du journal et de la banque!

Autre réconfort évident de ces années sans papa, la présence de mon frère - encore pour une année avant son départ pour son service militaire puis pour l'université de Zurich - et de mes sœurs. Etrangement, de ces relations avec mes sœurs, à cette époque, je n'ai pas de souvenirs très précis. La différence d'âge, quatre et sept ans, y est-elle pour quelque chose? Le mariage de l'aînée, la même année que celui de mon frère, a rétréci le cercle familial. En revanche, la proximité d'une ribambelle de cousins germains l'a élargi considérablement. En tout, du côté paternel, nous étions vingt. Comme la propriété de mes parents et celle d'un de mes oncles étaient contiguës, nous disposions d'un immense terrain de jeux où, en été, tout le monde se rassemblait. J'étais particulièrement comblé: quatre cousins et cousines sont nés quelques mois avant ou après moi, comme si les familles s'étaient donné le mot. L'année 1927 tenait donc le haut du pavé. Mes cousines me disent aujourd'hui que je débordais d'imagination et que j'entraînais tout le monde dans les jeux les plus fantaisistes. Faut-il les croire? Deux courts de tennis permettaient des tournois endiablés, où les cris de mes tan-

tes se faisaient les plus stridents. Un ancien pigeonnier entouré d'un mur devenait un fort à conquérir ou à défendre. Quelle moisson de souvenirs pour nous tous ! Je ne me rendais pas compte alors du privilège que nous conférait un tel cousinage autour d'une maison familiale. Réalité aujourd'hui en voie de disparition dans nos pays d'Europe.

Avec deux de mes cousins - j'ai alors dix-huit ans - nous sommes amenés, par jeu, à inventer un personnage de toutes pièces. Nous l'appelons Claude Dural, lui donnons une origine nîmoise et c'est sous son nom que je déguise ma voix au téléphone pour appeler les filles de notre bande d'amis. Quand Dural a besoin d'envoyer une lettre, c'est mon cousin François, peu connu parce qu'il habite normalement l'Algérie, qui y va de sa meilleure écriture. Avec la carte de visite que nous lui avons imprimée, notre personnage s'invite régulièrement aux bals organisés dans notre entourage. Il n'y apparaît jamais, mais sa réputation n'en prend que plus de mystère. Pendant plusieurs mois, c'est le grand sujet de conversation. Finalement, nous dévoilons notre jeu lors d'une soirée dansante dans notre maison : à un moment donné, la musique s'arrête, des pas résonnent sur les dalles de l'entrée, et arrive un faux blond que personne ne connaît, sauf une cousine plus futée que d'autres. Quelqu'un annonce : Claude Dural. Le temps s'arrête. Notre canular se termine en beauté !

Cette soirée reste pour moi un des derniers souvenirs d'un lieu qui me rattache non seulement à mon père, mais aussi à un passé qui va s'enfuir : notre maison, Vieux-Valavran. J'y suis né. J'ai parcouru et je me remémore tous

les recoins de cette demeure carrée du XVIII^{ème} siècle, sans style particulier mais avec un cachet rare. De la cave à vins aux multiples greniers, de la salle de billard à la véranda et ses rideaux jaunes, chacune des vingt pièces a son originalité et son odeur. Mon père disparu, la guerre survenant deux ans plus tard, puis le mariage de ma dernière sœur, tout cet enchaînement sonne le glas de cette résidence bien-aimée que ma mère et moi sommes désormais seuls à habiter. Lorsqu'il faudra la vendre, en 1946, je m'accrocherai à elle: «*Le jour où je serai riche, me dis-je avec une sorte d'entêtement, je la rachèterai.*» D'ailleurs, quand je verrai, quelques années plus tard, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault dans «*La Cerisaie*», de Tchekhov, je sympathiserai avec l'héroïne explorée à l'idée de quitter son domaine.

Bref, une enfance de privilégié. Loin de la dureté des temps. Loin d'un monde qui souffre, d'abord de la crise économique, puis de la guerre dont la Suisse est protégée.

De toutes ces jeunes années, je n'ai guère parlé de ma mère. Grave lacune. Mais je lui réserve un autre chapitre.

Franchir un seuil

Pendant mon adolescence et surtout au moment où j'arrive à ma dernière année de collège, ma mère me parle souvent d'un réseau de personnes, dont elle fait partie, engagées dans un courant de pensée qu'elle appelle tout simplement « les Groupes ». Il s'agit en fait du mouvement lancé après la première guerre mondiale sous le nom des Groupes d'Oxford, et qui a pris beaucoup d'ampleur dans les années trente sous le leadership d'un pasteur luthérien, Frank Buchman, un Américain de Pennsylvanie vivant au rythme du monde. Peu avant la deuxième guerre, cette action a pris le label « Réarmement moral et spirituel ». L'attraction que ma mère éprouve pour ce mouvement ne rencontre guère d'écho dans sa famille qui a plutôt tendance à s'en gausser légèrement, n'y voyant peut-être qu'une marotte. Quant à moi, avec l'insouciance de mes dix-huit ans, je ne cherche pas trop à comprendre de quoi il retourne. Mes parents m'ont élevé dans la foi protestante, j'ai commencé à militer dans la jeunesse de ma paroisse et je m'y sens bien. Je ne vois pas ce qu'on peut ajouter à ma croyance et à ma vie bien pensante.

Un jour arrivent chez nous, au sortir de la guerre, deux amis français que ma mère a invités pour un séjour de convalescence. Le baron et la baronne Robert de Watteville, couple âgé et de santé fragile, ont perdu un fils à la guerre et terriblement souffert de l'occupation en Alsace et à Paris. Leur château près de Colmar a été réquisitionné puis incendié. Ils ont en outre perdu pendant ces années une bonne partie de leur fortune. Leur seul réconfort : une foi solide et les convictions spirituelles qu'ils ont acquises au sein du mouvement de Buchman. Un couple charmant. Le meilleur d'une aristocratie française qui n'a

pas la grosse tête. Ce qui me frappe en eux n'est pas tant ce qu'ils disent, mais le rayonnement extraordinaire qui émane d'eux malgré leur fragilité physique. On ne rencontre pas ce genre de personnes tous les jours.

Ils me donnent à lire quelques documents, notamment une lettre qu'ils ont reçue provenant d'un groupe de personnes rassemblées dans une île du lac Michigan, aux Etats-Unis. Elle est la transcription d'une conversation qui vient d'avoir lieu. Les interventions sont simplement précédées de prénoms: Frank, Ray, Ken, John, toutes personnes inconnues de moi. Mais ce qu'ils disent me saisit d'emblée: la guerre à peine terminée, ils parlent de la reconstruction nécessaire de l'Europe, des réconciliations à générer, des personnes à atteindre pour mettre en œuvre un réseau de bonne volonté, de volonté de rapprochement, des deux côtés de l'Atlantique. Alors que les nations européennes, ruinées, dévastées, démoralisées, encore ennemies, peinent à retrouver leur souffle, alors que les frontières s'ouvrent seulement, voilà un groupe d'Américains, me dis-je, résolu à tout faire pour que le monde se remette debout, pour que les nations se «réarment moralement». Je suis subjugué. J'entrevois là un espoir de renouveau et je trouve sur le visage du couple français, d'un demi-siècle plus âgé que moi, le reflet de cette espérance.

Dans les semaines et les mois qui suivent, j'ai une impression curieuse: comme si je perdais la foi de mon adolescence. Je me rappelle disant à ma mère en substance: «*Je crois bien que je ne crois plus en rien.*» Ce qui se passe en moi est en fait une crise de croissance spirituelle. Je me rends compte, soudain, que mes bonnes intentions

et mon activité au sein de la paroisse, sincères et louables soient-elles, ne sont pas à la mesure des nécessités de l'époque. Et que si la découverte d'une visée spirituelle à l'échelle des peuples m'a frappé, je dois alors reconstruire ma foi sur une nouvelle base. Nouvelle base, pourquoi? N'ai-je pas la foi au Christ ressuscité, frère et sauveur des hommes que nous sommes?

Que peut signifier, pour moi, alors, ce « plus » requis? Je ne peux que le pressentir et l'expérimenter en recherchant sincèrement ce que Dieu attend de moi. Mes habitudes de vie, mes relations avec les autres, la conscience de mon appartenance au monde, peuvent ne plus être des compartiments séparés mais les tremplins d'une vie transformée.

La reconquête de ma foi se précise, au fil des semaines et des mois, par une pratique que je vais adopter: un temps de silence, au réveil, permettant de se mettre dans un état de réceptivité, silence assez long pour qu'on y trouve ce que l'écrivain chrétien Louis Evely voit dans la prière: une mort et une résurrection. *« On meurt dans une partie de nous-mêmes agitée et bruyante, on meurt à nos pensées, à notre inconscience, à nos ambitions, et on naît à une autre vie, à une autre volonté. On ne naît qu'à la profondeur où on a su mourir. »* Inutile de préciser que cette approche, décrite ainsi de façon si éthérée, se fait pour moi à tâtons, non sans mal, avec des hauts très hauts et des bas très bas. Mais j'ai goûté à une possible révolution du cœur qui me projette en avant.

Va suivre, à Pâques 1946, ma participation à une conférence qui se tient à Interlaken, au pied des Alpes bernoises.

ses. Je m'y rends sans bien savoir ce qui m'y attend. Se trouver soudain nez à nez avec des Français de la Résistance, des Néerlandais, des Belges, des officiers britanniques venus d'Autriche ou d'Allemagne, c'est déjà, pour un habitant d'une Suisse épargnée par la tornade et calfeutrée dans sa neutralité, une expérience bouleversante. Je suis frappé par leur espérance en l'avenir, mais aussi par leur engagement à tout faire pour changer les choses. Instantanément, je sais que je vais travailler à leurs côtés, à ma modeste mesure, pour reconstruire l'Europe et panser les plaies béantes laissées par la guerre et la haine.

Chapitre 1

Gôûter à la liberté

L'étape suivante va m'emmener vers un haut lieu de l'expérience humaine. S'ouvre en effet à Caux, sur les hauteurs des Préalpes vaudoises, dans un ancien palace, un centre de rencontres internationales. Frank Buchman y est arrivé des Etats-Unis en compagnie d'une équipe dont j'ai pu imaginer le dynamisme en lisant la lettre reçue par les de Watteville. Comme ma mère vient, précisément en ce mois de juillet 1946, de vendre notre maison et comme nous n'emménageons que deux mois plus tard dans un appartement à Genève, je me suis inscrit pour l'ensemble des conférences, qui durent tout l'été. Je connais déjà suffisamment l'esprit du Réarmement moral pour avoir un pressentiment que ce séjour sera pour moi la fin d'une époque d'insouciance, jalonnée par l'attrait du jazz, les petits flirts et les « boums » jusque tard dans la nuit.

Aussi est-ce avec une conscience encore partagée que j'accepte l'invitation, en route, de la mère d'une jeune demoiselle, au bord du lac Léman. Je ne sais si la fille, par ailleurs ravissante, a quelque attirance pour moi, mais je soupçonne que la mère a ses idées derrière la tête. Je me revois encore, sous un soleil éclatant, plongeant dans les eaux du lac au côté de cette blonde et accorte naïade. J'en reste prudemment à cette contemplation, car je me doute que mon séjour à Caux va m'entraîner vers d'autres horizons de pensée et d'action. Si je relate cette escapade futile, c'est qu'elle marque pour moi la transition entre deux mondes.

Tant de livres, de témoignages, de récits ont décrit les rencontres de Caux et leurs répercussions sur le monde que je m'en tiendrai à ce qui me concerne et à ce qui va peu à peu germer en moi. Parmi les quelque cinq ou six

cents personnes présentes à mon arrivée, il y a précisément cette équipe de jeunes Américains qui se sont rassemblés autour de Frank Buchman au cours des années de guerre – quand ils n'étaient pas sur le front – ou après la démobilisation. Ils éclatent d'un surcroît d'énergie, de joie de vivre, qui contraste avec notre réserve d'Européens encore marqués par les souffrances endurées, l'occupation étrangère, ou simplement par les contraintes liées à un long et terrible conflit.

Il est clair que les idées dont ils sont porteurs, leur certitude d'un changement possible de l'homme, l'expérience qu'ils en ont faite eux-mêmes, donne à ces jeunes une qualité humaine exceptionnelle. Un bon nombre ont pourtant dépassé la fleur de l'âge et ont combattu en Europe, en Asie ou ailleurs dans les forces armées. Ayant parfois frôlé la mort, perdu des camarades de combat, ils nous apparaissent comme des grands frères posés et expérimentés. On a soif de les connaître, de discuter avec eux. Eux-mêmes ont reçu de Buchman et de ses collaborateurs une solide formation à l'écoute de l'autre, aux techniques d'accompagnement spirituel et ils sont prêts à «prendre en mains», si je puis dire, les quelque deux cents jeunes Européens venus comme moi à Caux.

Il y a aussi parmi les participants un sympathique jeune Français avec lequel je me lie très vite d'amitié. Il s'appelle Francis Rose, est employé à la joaillerie Cartier à Paris, et batteur de jazz pendant ses loisirs, dernière qualité qui nous rapproche aussitôt. Curieusement, bien qu'il ait été initié aux idées et aux modes d'action de Buchman, il a perdu son enthousiasme, pour une raison inconnue, devenant quelque peu désabusé. Il me raconte simple-

ment que Buchman, en le rencontrant en passant par Paris sur la route de Caux, lui a dit: «Come with us!» Il a simplement obtempéré.

Peut-être veut-il que son séjour ne soit pas complètement improductif, toujours est-il que Francis devient mon «ange gardien» et m'accompagne sur ce qu'il sait être un chemin vers une transformation personnelle, même s'il a cessé d'y croire. C'est à son contact que je comprends mieux ce que représentent les principes de base de Buchman, la confrontation avec des critères de vie visant l'absolu - honnêteté, pureté, désintéressement et amour - et une recherche intransigeante de nos motivations profondes. Direct et parfois impitoyable, Francis Rose prend soin de moi tout au long de cet examen de vie. J'aurais pu m'indigner, me rebeller contre une telle exigence, mais si je n'ai pas mené jusque là une vie désordonnée, je sais que j'ai besoin d'un bon nettoyage intérieur. Je suis ses suggestions à la lettre, regardant ma vie passée sans faux-fuyants, acceptant même son intuition qu'il m'est nécessaire, par exemple, de brûler les lettres que j'ai gardées de telle ou telle admiratrice ou petite amie. Je monte donc sur les hauteurs de Caux et, détachant le ruban qui entoure ce précieux paquet, y mets le feu dans un désir de laisser le passé derrière moi. Cela n'a l'air de rien, mais je dois reconnaître que je trouve alors une liberté intérieure dont je sais que personne ne pourra me l'enlever... sauf moi-même! Quant à Francis Rose, il semble tout étonné de constater que, sans qu'il y ait mis son cœur, il a contribué à faire un heureux.

Encore faut-il donner suite aux décisions prises! Redescendant à Genève pour quelques jours, j'annonce à

plusieurs demoiselles, avec le plus grand tact possible, la fin de nos amourettes. Je me rends compte alors, avec effarement, que nous autres mâles ne savons pas à quel point nos jeux et passades, à nos yeux sans lendemains, peuvent faire naître des rêves et, du coup, mener l'autre sexe à des désillusions et même, parfois, à des désespoirs. Je me sens coupable d'avoir déséquilibré ainsi, en tous cas, la vie d'une charmante personne. Il est bon de voir tout cela de face.

Je ne parle pas des livres, ou disques, ou autres objets, que je dois restituer après avoir espéré qu'on oublierait mes emprunts. Des aveux que je dois faire à ma mère, des redressements que je dois opérer dans des manières de vivre qui me paraissaient sans conséquences, mais qui, une fois rectifiées, vous font pousser des ailes.

C'est pourquoi je garde une mémoire vive de ce jour précis du 19 août 1946, qui a représenté pour moi comme une sortie de ma propre prison. Dès lors, j'ai le sentiment de pouvoir mieux comprendre ce qui se passe dans cette immense maison sur la montagne et d'apprécier l'esprit de liberté qui s'empare aussi d'autres personnes autour de moi. Caux est déjà le lieu d'une réconciliation des individus avec eux-mêmes et avec les autres. J'entrevois, dans l'entreprise que Buchman et ses amis ont mise en œuvre avec ce vaste rassemblement, l'amorce d'un monde sans frontières et sans haines.

Ce début de vie nouvelle, je le partage avec presque trois cents jeunes, principalement d'Europe, d'Amérique et d'Australie, mais particulièrement avec plusieurs amis genevois, étudiants comme moi, notamment Paul-Emile

Dentan, dont je reparlerai, François Maunoir et Daniel Mottu. Ce quatuor restera très soudé, et cette amitié franche, où nous pouvons tout nous dire, sera une ancre pour toute ma vie. Daniel Mottu prendra de grandes responsabilités pour le mouvement à l'échelle du monde et deviendra président de la Fondation suisse pour le Réarmement moral. François Maunoir et lui travailleront de nombreuses années en Amérique latine. Quarante ans plus tard, nous nous retrouverons avec joie tous les quatre, avec nos épouses, dans la région genevoise¹. Ces amitiés ont illuminé ma route.

¹ Daniel Mottu nous a quittés en 1998 après avoir résisté de façon surprenante pendant une trentaine d'années à une forme grave de cancer. François Maunoir est décédé une année plus tard.

Apprenti médiateur

Apprenti médiateur

Durant mes années à la faculté des sciences économiques et sociales à Genève, avec plusieurs étudiants qui avaient participé comme moi aux premières rencontres de Caux, nous essayons, avec un certain succès, de témoigner des transformations qui se sont passées en nous et de faire partager à nos amis la valeur des idées qui nous ont saisis. Nous proposons au bureau de l'Association générale des étudiants de consacrer un numéro spécial des «Feuillets universitaires» aux événements qui se déroulent à Caux, ce qui est accepté. Je conserve encore aujourd'hui un exemplaire de ce cahier qui a suscité alors beaucoup d'intérêt. Une équipe d'étudiants se forme, qui se réunit régulièrement, et une de nos activités consiste à rendre visite à des syndicalistes de la ville pour mieux comprendre les réalités sociales du moment. L'un d'eux est Lucien Tronchet, chef du syndicat du bois et du bâtiment, anarchiste connu - et exécré par la «bonne société». De jeunes militants ouvriers de son syndicat nous invitent pour de longues discussions. Les plus dynamiques nous sollicitent pour leur donner des leçons d'anglais!

Nous demandons à des amis français qui ont mis en scène à Caux une pièce de théâtre, «L'Élément oublié», de venir donner des représentations à Genève, où elles font une forte impression. Un journaliste écrit au sujet de la pièce: *«Sa puissance lui vient surtout de la qualité de ses interprètes; lorsqu'on sait que le patron est un «vrai» patron et que le chef syndicaliste est un typographe parisien, délégué syndical, on est fortement saisi par la pensée qu'ils jouent devant nous ce qu'ils vivent en réalité, et qu'ils le jouent pour nous inciter nous-mêmes à le vivre.»* Le recteur de l'université préside une des soirées. Lucien Tronchet, le dirigeant ouvrier, donne le feu

vert aux jeunes de son syndicat qui veulent inviter le spectacle à la Salle du Faubourg, rendez-vous du monde ouvrier genevois. A la fin de la soirée, Tronchet prend la parole. Il rappelle le combat qu'il a mené pendant vingt-cinq ans: *«J'en ai vu de toutes les couleurs et j'en ai fait voir aussi...»* et il conclut en ces termes: *«Le progrès social, c'est une chose. Mais ce qui importe avant tout, c'est de travailler dans sa cité au bonheur de tous ceux qui y vivent.»* Phrase reprise le lendemain dans la presse.

Ce qui nous préoccupe le plus, mes amis et moi, c'est le conflit qui commence, en juin 1948, à paralyser précisément le secteur de la construction à Genève alors que, trois ans après la fin de la guerre, les besoins de logements sont particulièrement criants. Mon ami Paul-Emile Dentan et moi nous demandons si nous pourrions tenter quelque chose pour contribuer à une solution. C'est avec cette interrogation que nous nous réunissons pendant toute une après-midi avec nos jeunes amis syndicalistes. L'intuition germe alors d'aller trouver un patron français, Robert Tilge, que nous avons rencontré à Caux et qui prend justement ses vacances en Suisse. Nous avons l'idée, présomptueuse pour des étudiants qui ignorent tout des causes du conflit, de l'inviter à venir parler aux entrepreneurs genevois. Il nous reçoit très mal, furieux qu'on le dérange un dimanche matin pendant ses congés et il nous traite de «gamins amateurs». Même s'il ne goûte pas trop notre requête, il n'ose quand même pas nous dire non. Première victoire!

Deuxième étape: comment provoquer un contact entre Tilge et les entrepreneurs genevois? Cela paraît au-dessus de nos forces. C'est là que l'habitude que nous avons adoptée de prendre un instant de réflexion silencieuse avant

toute décision nous sert particulièrement. La pensée s'impose à nous: pourquoi ne pas demander à des architectes de la ville – excédés, nous pouvons l'imaginer, par une situation qui bloque leurs études et leurs chantiers – d'inviter les entrepreneurs, qui sont leurs clients, à une soirée-débat avec Tilge? C'est ainsi que nous prenons rendez-vous avec trois architectes. Nous ne les connaissons pas, mais nous avons des raisons de penser qu'ils pourraient être sensibles à notre proposition. Je me rappelle encore ces rendez-vous pris successivement à 15, 16 et 17 heures le même jour au café de la Poste. Bonheur, après un moment d'hésitation, ils se montrent partants. Le carton d'invitation est rédigé, l'affaire est lancée!

Mais les entrepreneurs vont-ils se déplacer en plein conflit pour entendre un patron français? Le jour venu, surprise: dix, vingt, trente patrons, solidement bâtis, entrent dans le sous-sol de l'hôtel de l'Ecu. En fin de compte, ils seront quatre-vingts! Il faut croire que, poussés à bout par une grève qui dure alors depuis cinq semaines, ils cherchent désespérément à sortir de l'impasse.

Mais Robert Tilge se fait attendre. Chaque minute qui passe nous rend de plus en plus nerveux. Nous a-t-il posé un lapin? Ce serait incroyable. J'ai quand même assez d'humour pour proposer à ma mère, qui est aussi présente, de prendre la place de l'orateur en cas de défection. Elle se glace, ne comprenant pas tout de suite la plaisanterie! Heureusement, Tilge finit par arriver; cet homme de plus de cent kilos, ancien catcheur, délégué patronal du Nord de la France, ne passe pas inaperçu. Le silence se fait dans la salle. Il sait parler à ses pairs. Il relate quelques-uns des conflits impitoyables qu'il a dû affronter dans les premiers

temps de l'après-guerre, où la CGT tentait à tout prix de contrôler la totalité de la représentation syndicale. Il rappelle qu'un jour des délégués ouvriers étaient arrivés dans son bureau la mitraille au poing. L'auditoire, d'abord méfiant, se détend. Les entrepreneurs comprennent qu'ils ont affaire à un des leurs, et pas des plus tendres.

A la fin de son intervention, Robert Tilge risque une suggestion: *«Je ne sais rien des raisons du conflit qui vous occupe, et ce n'est pas à moi de vous dire quoi faire. Mais je sais une chose, c'est que si vous êtes prêts à faire un premier pas, vous trouverez en face de vous quelqu'un qui sera prêt à en faire un autre.»* La salle est houleuse. Les entrepreneurs restent sur leurs gardes. Quelques-uns se hasardent à une question. D'autres leur rétorquent vivement. Puis, on entend une suggestion, timide: *«Pourquoi ne pas prendre rendez-vous avec Tronchet?»* Vaste éclat de rire. Les patrons présents ont l'impression d'avoir tout essayé. D'abord, Tronchet, à leurs yeux, est un interlocuteur impossible. Ensuite, pourquoi serait-il prêt à une concession alors qu'il ne l'était pas hier? Le débat s'effiloche, l'auditoire se lève. C'est alors que le délégué du syndicat patronal du bâtiment s'approche de Dentan et moi. Son attitude est plus positive: *«Si vous pouvez prendre contact avec Tronchet - moi je ne le puis pas directement, après tout ce que nous avons vécu ces dernières semaines - je serais prêt à le rencontrer en terrain neutre.»* Affaire conclue. La salle se vide.

C'est là que nous nous rendons compte de l'atout dont nous disposons, ayant eu déjà plusieurs conversations avec Tronchet. Le rendez-vous avec les délégués patronaux a lieu, discret, dans la maison d'un industriel de notre connaissance. Nous n'y prenons pas part, l'hôte de la rencontre étant

de toute façon un médiateur plus expérimenté que nous. Il est lui-même pénétré de l'esprit de Caux.

Les premières passes d'armes sont intenses, virulentes même, puis la conversation s'organise. Des points d'accord se font jour. Les participants se quittent sur un commencement d'espoir. Deux jours plus tard, en présence du gouvernement cantonal, un accord est signé, satisfaisant pour toutes les parties. Une assemblée générale du syndicat vote l'arrêt de la grève. Peu à peu, le travail reprend. Le conflit aura duré plus de cinq semaines. Tronchet est particulièrement fier de la signature d'une annexe de l'accord, qui prévoit un mécanisme de concertation pour la prévention des conflits. Celui-ci permettra dix années de bonne marche du secteur du bâtiment.

En fait, nous découvrons que le gouvernement cantonal ignorait tout du dialogue qui avait été établi. Il n'a pu que saluer l'heureuse issue du conflit. Quelques jours plus tard, Paul-Emile Dentan et un ami ont l'occasion de raconter à un membre de ce gouvernement, Albert Picot, alors président du Parlement fédéral, les détails de cet épisode où des jeunes, ouvriers et étudiants, ont joué un rôle d'apprentis médiateurs.

Nous avons vécu là des moments intenses, qui ont pourtant eu lieu, circonstance fortuite, pendant nos examens de licence. Cette expérience de conciliation sera précieuse pour moi au seuil de ma vie active.

Chapitre 1

Caux au quotidien

Non, je ne vais pas égrener les effets bénéfiques des rencontres de Caux tout au long des années. Ils sont pourtant nombreux, variés, et ils ont influencé de façon tangible la vie d'individus, de collectivités, de pays, à commencer par la France et l'Allemagne dans le processus de réconciliation qui a marqué l'après-guerre. Le récit de ces événements a été fait dans des livres, des périodiques, des articles de journaux. Mais ce qui est moins connu, c'est la vie quotidienne de cette immense maison, ce qui se passe dans les coulisses, comment s'organisent les journées de centaines de personnes de tous horizons.

Depuis 1946, je participe à ces rencontres, parfois pendant de longues périodes. La première année, la maison a ouvert ses portes deux mois seulement après l'acquisition des lieux. On attendait deux ou trois cents personnes, mais pas cinq cents ou mille ! L'affluence soudaine prend les responsables de court. Les jeunes que nous sommes alors occupent des dortoirs à douze ou quinze dans les sous-sols de la maison, sur des lits de fer, de vieux matelas et sous des couvertures prêtées par l'armée suisse. Le bâtiment a souffert d'une dizaine d'années de déshérence – le palace n'était plus rentable - et n'a guère été entretenu depuis le passage des centaines de réfugiés qui y avaient été accueillis pendant la guerre.

Au fur et à mesure des travaux de remise en état des chambres, des sanitaires, des meubles, de l'ascenseur, la normalité s'installe. Le grand salon et son décor Belle Epoque, la salle de bal devenue théâtre, se prêtent aux grandes réunions plénières et aux événements publics. Ce qui s'avère plus complexe, c'est de nourrir tous les participants. Des équipements hôteliers sont installés dans les

cuisines. Un ingénieur zurichois invente une sorte de cafétéria avant l'heure, système certes pratique, mais qui, au début, se révèle incapable d'absorber la foule. Les «clients» forment une file d'attente qui encombre le grand escalier sur deux étages. L'occasion, après tout, de faire connaissance, sans s'impatienter, avec tous ses voisins... de palier.

Comme les rencontres ne se déroulent que de juin à octobre et autour de Noël, d'importants travaux peuvent être effectués durant les intervalles. L'ancien palace devient Mountain House - langue internationale oblige! – et se fait connaître dans le monde. L'enthousiasme généré par l'ouverture du centre, les dons qui parviennent de partout, permettent au début de ne pas fixer de prix de séjour, ce qui encourage la nouvelle génération. Comme je l'ai déjà dit, nous étions plus de trois cents jeunes, non seulement à venir régulièrement aux conférences, mais à nous consacrer ensuite à plein temps à l'action qui foisonnera à partir de Caux.

Pour ceux qui prennent une responsabilité pour la marche de la maison – car le personnel salarié ne compte qu'une douzaine de nettoyeurs, maçons, électriciens, plombiers, tapissiers... – les journées sont longues. Réveil vers six heures du matin; méditation fortement recommandée, puis réunion de mise en train à 7 h. 30 au théâtre, dont le plafond, décoré au temps du palace de nymphes et d'anges voletants et court vêtus, a été recouvert pour des raisons d'acoustique et... pour favoriser la concentration des esprits! Les idées des uns et des autres sont sollicitées pour la préparation de la journée, mais aussi pour une réflexion et une formation spirituelles. Ces

moments sont stimulants, parfois rudes pour les consciences endormies. Entre les repas, réunions plénières ou plus restreintes, entretiens individuels. En début d'après-midi, quartier libre, si l'on peut dire: certains gravissent les pentes environnantes, d'autres se livrent à des parties endiablées de foot ou de volley. Le soir, créations théâtrales ou musicales.

Mais n'oublions pas les tâches pratiques, auxquelles tout le monde est convié. Il faut former des cuisinières ou cuisiniers. Assurer le service des tables et des chambres, sans oublier la vaisselle à faire, ce qui, dans les premières années, nous amène parfois, après le déjeuner, à travailler dur jusqu'à dix-sept heures, et le soir jusqu'à minuit. Tâche assidue autour d'une longue machine avaleuse d'assiettes, de tasses et de couverts, mais occasion aussi de se mieux connaître entre nationalités, cultures et générations. L'équipe à laquelle je participe, à un moment donné, est animée par un coiffeur suédois et rehaussée par la présence active de deux généraux anglais et d'un prédicateur de Notre-Dame. Ces heures passées à la vaisselle ont même, dit-on, permis à des parlementaires italiens de se défaire de leurs préjugés respectifs!

Il faut être prêt à tout: d'un moment à l'autre, à se défaire illico de son tablier de caoutchouc pour monter dans la grande salle et prendre rang parmi les choristes ou faire une intervention devant des centaines d'auditeurs. Au four et au moulin, de la grande envolée à la besogne la plus terre à terre.

Comment se règlent les relations entre jeunes et moins jeunes, néophytes et habitués? J'ai déjà dit qu'il n'y a pas

de hiérarchie définie. La recherche du consensus est primordiale. Mais comment se décident les orientations, qui donne des ordres, des directives? Frank Buchman brouillait les cartes quand il disait: «*Le leadership va à ceux qui sont spirituellement aguerris.*» Cette qualité, comment se mesure-t-elle? Est-elle acceptée par les autres? Dans tout groupe humain se dégage de certaines personnes un ascendant naturel. Encore faut-il qu'il s'exerce avec à la fois fermeté et empathie. Les temps de silence en commun permettent aussi de saisir les intuitions des uns et des autres, parfois inattendues. L'amitié et la confiance font le reste.

Allier les nécessités de gestion d'un centre de cette importance, un sens de responsabilité dans le déroulement des conférences et la prise en compte des attentes des participants, telle est la difficile équation à résoudre.

La certitude que nous avons de participer, dès la fin de la guerre, à une grande entreprise morale et spirituelle et à la reconstruction de l'Europe nous a parfois donné à penser que nous apportions le remède à tous les maux. Que nous devons convaincre tout le monde à tout prix. Un certain nombre de ceux que nous avons accueillis à Caux ont ressenti cette arrogance et ont pris leurs distances. Il y a un monde qui sépare la volonté de «changer» l'autre et le souci de créer une atmosphère, un espace, où ce dernier peut découvrir sa propre vérité et les voies d'une cohérence personnelle.

J'ai aimé cette vie exaltante dans l'amitié, le sérieux et la bonne humeur, jalonnée d'inattendus: porter le bagage d'une éminente personnalité et entrer dans ses préoccupations.

pations, de la gare jusqu'à sa chambre; aller à la rencontre d'un homme d'Etat dont la voiture est bloquée par la neige et faire à ses côtés les cinq cents derniers mètres avant de lui ouvrir la porte de service, tandis que ses hôtes l'attendent dans le hall d'entrée! Recevoir des délégations de pays lointains, leur tenir compagnie pendant leur séjour et les aider à imaginer comment ils pourraient à leur retour, avec l'esprit de Caux, s'efforcer de résoudre des tensions ou des conflits.

Je ne puis résister à l'envie de relater un souvenir qui fait le lien entre la solennité et la désinvolture. Un ministre français est attendu, mais comme le soir arrive et qu'il n'est toujours pas là, des amis genevois et moi décidons d'organiser l'arrivée d'un faux ministre. Nous préparons bien notre canular et avertissons les Français présents que l'invité arrivera à 22 h. 30. Ils se rendent dans le hall d'entrée. A l'heure convenue, la Citroën 15 chevaux apparaît et s'arrête devant la porte. Stupeur! Une cocarde bleu blanc rouge orne la calandre. La portière s'ouvre, et en sort le vrai ministre, un certain... François Mitterrand! Notre stratagème ne pouvait être plus réussi, à la seconde et au type de voiture près, mais nous avons frôlé l'affaire d'Etat! Je ne pense pas que les douze heures qu'il a passées à Caux, y compris l'entretien avec Frank Buchman, ont beaucoup marqué le futur président de la République française.

Cela semblera sans doute anecdotique. Ces pages, je l'espère, auront montré au moins que Caux n'est pas seulement le lieu où l'on vise à l'entente des grands de ce monde, au dénouement de crises politiques ou sociales,

mais qu'il a aussi sa petite histoire, avec ses temps de labeur, d'excitation et de train-train quotidien.

Soixante ans plus tard, Caux poursuit son destin singulier et ne prévoit pas de s'arrêter. Mais les temps ont changé. Le bénévolat ne se conçoit plus à long terme. Les jeunes, aspirés par la vie professionnelle, sont moins disponibles. La gestion d'un centre de rencontres internationales se fait toujours plus coûteuse, il faut ouvrir toujours plus de postes rémunérés. Par bonheur, et de façon providentielle, un contrat a été conclu en 1995 avec une école hôtelière qui occupe désormais la maison en dehors des mois de conférences et avec laquelle peuvent se partager les frais d'une rénovation devenue impérieuse avec le temps.

Moins de créations théâtrales et musicales, plus de structure dans des sessions spécialisées. Moins d'improvisation, plus de méthode et de concept. Moins de propagande et plus d'ouverture à ceux qui pensent autrement. Moins de prééminence occidentale, plus d'apports d'autres cultures et modes de pensée. Des responsables musulmans, hindous, bouddhistes, chrétiens travaillent la main dans la main. Le nom du mouvement a changé. Des associations nationales se créent dans près de quarante pays. Des séminaires ont lieu à Caux entre des représentants gouvernementaux et des forces rebelles, venus de pays d'Afrique notamment. Des stages de formation se multiplient. Des jeunes d'Europe de l'Est s'engouffrent dans des voitures brinquebalantes et roulent quarante-huit heures pour apporter à Caux leur force de travail et leurs convictions. Des partenariats s'ouvrent avec d'autres mouvements et des institutions d'Etats. Et, dans tout cela, il faut

que demeure un esprit humble et désintéressé, fondé sur de fortes valeurs permanentes, et que se fassent entendre des voix prophétiques. Sinon comment pourrions-nous affronter un monde souffrant et désorienté?

En route pour Londres et pour l'Ecosse

Après la fin de mes études, je décide de m'engager à plein temps dans les équipes du Réarmement moral. Personne ne m'a invité officiellement à le faire; il faut croire que les responsables sont d'accord! Pour moi, c'est une décision lourde de conséquences quand on sait qu'il s'agit alors d'une activité bénévole, même si, dans la pratique, on est plus ou moins assuré du gîte et du couvert.

Ce saut dans l'inconnu me paraît cependant une démarche parfaitement naturelle au vu de la situation en Europe où tout est à faire pour réconcilier les peuples, ce pour quoi le travail du Réarmement moral² semble être particulièrement bien taillé. Je suis d'ailleurs en bonne compagnie. Deux cents Européens de ma génération – aussi curieux que cela paraisse, je crois que cela n'a jamais été comptabilisé! - ont fait le même choix entre 1946 et 1950. Il y a chez tous un élan extraordinaire qui leur fait donner le meilleur d'eux-mêmes. Dans l'activité qu'ils déploieront, ils s'efforceront de vivre simplement, de limiter leurs dépenses au strict minimum.

Vivre sans salaire, et cela non seulement pour quelques mois, mais, dans mon cas et celui de beaucoup d'autres, pour des années, voire pour toute la vie, peut paraître aujourd'hui insensé. Buchman a l'idée, chevillée au corps, que si Dieu dirige, les moyens sont donnés. C'est ainsi qu'il a vécu pendant un quart de siècle. Et il attend que les jeunes qui s'engagent à ses côtés fassent aussi cet acte de foi. Cela ne paraît pas incongru dans le monde d'après-guerre où les valeurs premières ne sont pas, parmi les jeunes, celles de la sécurité et du confort. L'idée de couver-

² Pour désigner le Réarmement moral, je me servirai des initiales RM, même si ce sigle n'a jamais été utilisé dans l'histoire du mouvement.

ture sociale, de retraite assurée ne nous effleure pas. Simple idéalisme ou inconscience? Je ne tranche pas. Même si le mouvement – et cela veut dire nous avec - fait ce qu'il faut pour mobiliser les ressources d'un bon nombre de sympathisants, il s'agit pour tous ceux de notre génération d'une aventure audacieuse. Certains de mes collègues et amis auront du mal, par la suite, il est vrai, à faire vivre leur famille. D'autres rentreront difficilement dans la vie professionnelle.

On peut se demander comment des centaines de jeunes qui s'engagent ainsi vont s'intégrer dans une dynamique qui heureusement est déjà rôdée depuis une quinzaine d'années, quelle va être leur tâche et quels seront leurs moyens d'action. La situation de l'Europe d'après-guerre crée une sorte d'appel d'air et ouvre de grands boulevards au bénévolat. Préoccupé en priorité par la nécessité de ramener l'Allemagne dans le concert des nations, Frank Buchman prend très rapidement des contacts avec les responsables des forces d'occupation américaines et anglaises, puisque le pays n'a pas encore d'institutions au plan national. Buchman cherche à obtenir leur autorisation pour la venue d'un groupe important d'Allemands qui pourraient, dans la mesure de leurs moyens, aider leurs compatriotes à reprendre espoir et à se défaire d'un passé pesant. C'est ainsi qu'au bout de quelques mois de préparation, c'est un spectacle musical de qualité qui est mis sur pied et qui est prêt à parcourir l'Allemagne, quelles que soient les difficultés matérielles qui sont évidentes dans un pays sortant tout juste de la débâcle et de l'humiliation. C'est donc dans ce cadre-là que les jeunes qui se sont engagés à Caux vont être amenés à agir.

Frank Buchman est l'instigateur et le catalyseur de cette initiative, même s'il n'y participe pas en personne. Il a confié le leadership à une cinquantaine d'hommes et de femmes, venant principalement de pays anglophones, qui s'étaient joints déjà à son action depuis les années trente. Ce sont eux qui prennent en charge la formation et les futures activités de ces jeunes, bien que Buchman suive de près, et de façon très individuelle, la vie et le développement des nouveaux venus. Par la suite, ces derniers seront amenés à travailler en groupes à partir de Caux et de centres nationaux que le RM a acquis ou loués à Paris, Londres, Stockholm, Los Angeles ou New-York.

En ce qui me concerne, je ne participe pas à la tournée allemande car je dois encore terminer mes études mais j'envie les nombreux amis qui peuvent prendre part à cette équipée aventureuse. Leur mission sera accueillie avec enthousiasme par les Allemands et aura des répercussions considérables pour l'avenir de ce pays³.

Un an plus tard, je suis invité à me joindre à ce même spectacle lorsqu'il arrive en Angleterre après sa tournée allemande. Les comédiens et musiciens qui y participent, amateurs pour la plupart, ont fait de «La Bonne Route», c'est son titre, une création remarquable. Elle illustre en une série de sketches et de chansons les changements de comportement qui permettraient de créer un monde plus fraternel. La musique est l'œuvre de plusieurs compositeurs, le chant d'ouverture est dû au Français Paul Misraki, bien connu pour son tube «Madame la Marquise».⁴

³ On trouvera beaucoup de détails sur cette action dans les ouvrages qui sont indiqués dans la bibliographie située dans les dernières pages.

⁴ Je garderai avec Misraki une longue amitié et il sera mon parrain lorsque j'entrerai, grâce à quelques chansons de mon cru, à la société française des compositeurs de musique.

Cinquante mille Londoniens voient ce spectacle au théâtre His Majesty's, dans le West End. Tous ceux qui sont sur scène - ils proviennent de vingt-cinq pays, de la Birmanie au Kenya, de la Finlande au Japon - descendent dans la salle au baisser du rideau dans l'idée de s'entretenir avec le public. Les conversations sont animées; elles durent parfois longtemps, et le personnel du théâtre doit feindre d'éteindre les lumières pour pouvoir fermer la salle!

De mon séjour à Londres, je me rappelle surtout l'épais brouillard dans lequel est parfois plongée en cet automne 1948 la capitale britannique et qui s'infiltré jusque dans le théâtre au point de former une écharpe moutonneuse entre scène et salle. Hébergé par une charmante famille écossaise à quelque vingt kilomètres de Londres, je m'initie au flegme britannique dans les trains de banlieue qui sont souvent arrêtés par le fog et, certains jours, mettent une heure ou une heure et demie pour rejoindre la capitale. Personne ne se plaint parmi les passagers, personne ne lève l'œil de son journal.

Au bout de six semaines de représentations, le groupe de jeunes qui y a participé est partagé en plusieurs équipes et se disperse dans les différentes régions britanniques et dans d'autres pays d'Europe pour transmettre les idées qui leur tiennent à cœur. Une vingtaine d'entre nous sommes invités en Ecosse et y passerons six mois. Nous bénéficions de la formation morale et spirituelle avisée d'un aîné écossais, George Marjoribanks, empreinte d'imagination et d'humour, qui nous apprend à la fois à prendre au sérieux notre mission et à relativiser notre ego.

En Ecosse, je suis amené à côtoyer pour la première fois un monde que je connais peu, le milieu ouvrier. Mes seules expériences précédentes ont été les quelques mois pendant lesquels j'ai été chef adjoint d'une troupe d'éclaireurs dans un quartier populaire de Genève, puis les amitiés nouées avec de jeunes syndicalistes, à Genève aussi, enfin mes études en sciences économiques et sociales qui m'ont amené à m'intéresser en particulier au syndicalisme français. A Glasgow, cité ouvrière par excellence, nous allons être quotidiennement en contact avec des travailleurs de l'industrie. Des personnages très attachants, avec leur gouaille et leur bonhomie.

Chacun d'entre nous est plus ou moins « assigné » à un secteur d'activité dont nous devons étudier les données sociales et où nous devons entrer en relation avec la direction des entreprises comme avec les syndicats. Pour moi, ce sont deux établissements, Templeton, fabrique de tapis, et la fonderie Shanks, mondialement connue pour son matériel sanitaire. Nous sommes donc dans cette région de la rivière Clyde qui est le berceau du socialisme britannique et la terre natale de son héros, Keir Hardie, premier député travailliste aux Communes.

Encouragés par le maire de Glasgow, Sir Patrick Dollan, une personnalité à la fois respectée et originale, nous mettons au point une version abrégée du spectacle de Londres. Ce sera en quelque sorte notre carte de visite auprès du public écossais.

Après quelques représentations dans une salle de la ville, nous proposons cette création aux entreprises. Elle

commence par un yodel⁵ pour lequel un ami suisse allemand a réussi à enrôler l'auteur de ces lignes et un autre compatriote genevois, tous deux un peu récalcitrants et peu versés dans le schwyzerdütsch, le dialecte suisse allemand! Nous présenterons ce spectacle aussi bien aux aciéries de Motherwell qu'aux usines Templeton et Shanks et dans le quartier de Govan, où sont situés les chantiers navals. C'est ainsi que je me trouve un jour en train de haranguer une centaine d'ouvriers de Shanks avant de déjeuner à la cantine et de rencontrer les délégués du personnel. Nous avons comme guide un syndicaliste très populaire dans les chantiers navals, Bob Harkess, qui résume notre philosophie en ces termes: *« Ils pensent que s'il y a du grabuge quelque part dans le monde, et que s'il faut y changer quelque chose, nous devons commencer par changer nous-mêmes! »* A nous, ensuite, d'approfondir pour le public ce condensé de philosophie! Quand les ouvriers de l'entreprise reprennent le travail, c'est avec un regain d'énergie – du moins le pensons-nous! - et on entend ici ou là des tentatives de yodels plus ou moins réussies...

Quel impact avons-nous eu sur la situation sociale écossaise? Je pense qu'il vaut mieux considérer ce temps comme une période d'apprentissage, de b.a-ba, pour les bleus que nous étions plutôt que comme une contribution à l'évolution du pays! Espérons que nous n'y aurons pas fait trop de bévues. Mais on pardonnera à un groupe de jeunes inexpérimentés.

⁵Le yodel est une technique de chant, originaire de Suisse allemande, consistant à passer rapidement de la voix de corps à la voix de tête.

L'Écosse en soi est une expérience inoubliable. On attribue à ses habitants un fort souci d'économie. J'ai pu le constater moi-même en partageant la vie de la famille d'un professeur d'université où tout le monde, le fils de mon âge y compris, passe sa soirée à tricoter pour l'hiver. Ou alors lorsque les contrôleurs de trams me font descendre cinq cents mètres avant l'arrêt désiré pour que je n'aie pas à payer le demi penny supplémentaire. Mais je crois qu'il est difficile d'être mieux accueilli que dans ces homes écossais, où le respect des traditions de clans et de familles s'allie à un naturel spontané et à une farouche volonté d'indépendance. On aime les accents rocailleux, même si on ne les comprend pas toujours, on savoure la panse de brebis farcie même si elle est par trop salée. Ainsi, après ces mois passés dans ce pays que les nationalistes du coin font mousser en l'appelant «la civilisation», je me sens plus écossais que les Écossais.

*Aux côtés des ouvriers de la banlieue
parisienne*

Je suis ensuite invité à travailler en Suisse romande dans le secteur des publications du RM, puis on me propose de faire partie d'un groupe d'une dizaine de personnes qui commence à prendre des contacts en milieu ouvrier dans la banlieue parisienne. La région Ouest où nous allons nous installer est plutôt résidentielle, mais nous concentrons nos efforts autour de Poissy, où se trouve alors la grande usine Ford et d'autres entreprises métallurgiques.

Pourquoi nous envoie-t-on à Poissy? Je dis bien « nous envoie-t-on », car à ce moment là, à 21 ans, dans le cadre des activités du RM, je vais où l'on me dit d'aller! Mais je suis heureux de me trouver dans un lieu aussi intéressant socialement. Poissy a connu un grand développement au moment où la France décide, juste avant la guerre, d'éloigner de la capitale l'industrie automobile, d'une part pour désengorger les quartiers de Paris, d'autre part pour installer les usines sur les rives de la Seine où les transports par bateau facilitent l'acheminement des véhicules. Ainsi Ford ouvre en 1940 une usine à Poissy. Renault, en 1952, s'implantera à Flins-sur-Seine.

Pour les responsables français du RM, il y avait une autre raison de proposer à une équipe de s'installer dans les environs de Poissy: ils étaient en contact avec un certain nombre de familles locales qui pouvaient nous loger, une valeur ajoutée qui n'était pas à négliger. A revivre cette période, je m'étonne que tant de familles aient consenti à nous accueillir chez elles, parfois pour plusieurs semaines. Il faut croire que l'époque, du fait même qu'elle était secouée par tant de problèmes sociaux, favorisait l'esprit d'accueil et de générosité.

C'est ainsi que j'ai reçu tour à tour l'hospitalité d'un garagiste, d'un chef d'entreprise, d'un marchand de vin, d'un architecte, d'une comtesse, d'un industriel en dentelles, d'un médecin, d'un général d'aviation en retraite et d'un journaliste du Figaro. Ce dernier m'avait averti: «*Je voudrais savoir comment vivent, comment opèrent les permanents du Réarmement moral. Quel est le secret qui leur donne le pouvoir de changer des familles. Dans ma famille, il y a beaucoup de choses à changer, des dissensions, des portes qui claquent, alors je m'offre en cobaye.*» Je ne sais si j'ai répondu à son attente, mais l'ambiance familiale est en tous cas allée vers le mieux.

Pendant toutes les années d'après-guerre, la France connaît de graves tensions sociales du fait d'une classe ouvrière fortement mobilisée et encadrée par le parti communiste et son bras séculier, le syndicat CGT, et d'autre part d'un patronat encore très attaché aux méthodes paternalistes ou autoritaires.

Au moment où nous arrivons dans la région, une vague de revendications ouvrières s'élève en France concernant les conventions collectives et l'institution d'un salaire minimum garanti. Cette tension culmine quelques mois plus tard, au printemps 1950, à Poissy, par la grève lancée à l'usine Monopole, qui fabrique des pièces pour l'automobile. Elle finit par paralyser toutes les entreprises de la ville, y compris les 6.000 employés de Ford. La population souffre pendant cinq semaines de cette situation. Le comité de grève met en place une cantine, une distribution de bons de lait, de viande, de charbon, bientôt reprise par la municipalité, le comité n'étant plus en mesure d'en assurer la charge. Des repas sont ser-

vis près de la mairie pour tous ceux qui n'ont plus de revenus. L'usine Ford est occupée par les grévistes, devenant bientôt un camp retranché. L'arrivée de François Lehideux, ancien ministre de Vichy, comme directeur général, complique la situation.

Nous nous efforçons de comprendre les raisons de la grève et d'étudier avec les personnes que nous rencontrons de quelle manière nous pourrions intervenir. Nous venons de l'extérieur, nous sommes des inconnus, pleins d'enthousiasme mais bien novices dans un contexte social aussi tendu. Nous essayons d'élaborer une stratégie : dans ce conflit, quelles sont les fortes têtes, comment faire leur connaissance, leur faire comprendre ce que nous représentons et pourquoi nous nous intéressons à leur situation, comment faire face à des réactions qui pourraient être hostiles, et parfois mettre un pied dans la porte ?

Nous prenons des contacts à partir de zéro, puisque nous ne connaissons que les familles qui nous accueillent. D'une personne à l'autre, nous finissons par avoir autour de nous un groupe croissant d'ouvriers et de cadres. Quand nous allons rendre visite, le soir, à des foyers ouvriers, ce qui sera presque une routine, nous sommes en général accueillis avec sympathie et il nous arrive d'être invités à casser la croûte. Les logements sont exigus, les familles s'y entassent, le téléphone est encore rare dans les milieux modestes. Nous frappons donc simplement à la porte. Ce n'est que vers 1955 que les visites impromptues deviendront autrement plus délicates avec la montée du désir de confort et de vie privée et avec la venue d'un invité d'une autre sorte, la télévision.

Notre petite équipe se retrouve chaque jour pour échanger les pensées du matin et pour faire les plans de la journée: qui nous devons voir, comment nous nous partageons les visites. Nous arrivons peu à peu à organiser, chaque samedi à Poissy, des réunions que nous appelons «formation idéologique» pour un groupe de ménages ouvriers. Ce qui ne nous empêche pas de tenir aussi des rencontres dans d'autres localités. Je retrouve un agenda de cette époque: le 19, meeting à la Mutualité, à Paris, puis rendez-vous avec des militants communistes de la Télémécanique, à Rueil; le 20, formation idéologique à Poissy; le 22, réunion près de Versailles; le 27, à Rouen, le 28 de nouveau à Poissy; le 29, Montbéliard et le 30, Héricourt...

Avons-nous pu contribuer d'aucune manière à l'accord qui est finalement conclu à Poissy, il est difficile de l'apprécier, mais nous constatons que nous avons établi le contact avec des militants de tous bords comme avec certains des patrons.

Deux des hommes qui se montrent les plus fraternels sont Gérard Fourmont et Robert Leblond, deux jeunes ouvriers de l'usine Monopole, d'où est partie la grève. Ils sont militants communistes. Fourmont habite une maisonnette à Saint-Germain; il semble venir d'une famille de classe moyenne. Leblond occupe avec sa femme un logis minuscule à Poissy même. Un vrai titi parisien. Nous nous demandons d'abord comment des activistes du parti le plus dogmatique d'alors, qui a formé des stalinistes à tous vents, peuvent accueillir le mouvement que nous représentons sans en référer à leurs chefs.

L'opposition viendra sans tarder. Les camarades de cellule de nos deux amis les persécuteront dès qu'ils se seront rendu compte du sérieux de l'intérêt que Fourmont et Leblond portent à nos idées. Cela commencera par l'affichage au tableau de l'usine d'une phrase malencontreuse qui a été publiée dans un bulletin du RM. En une journée, dix-sept camarades communistes viennent traiter Leblond de salaud et de traître. Puis ces mêmes essaient de le dénigrer auprès de sa femme, ce qui fait que lorsqu'il rentre chez lui, il doit subir une salve de récriminations. Ensuite, les équipes de l'usine sont modifiées et notre ami se trouve travailler au côté de Théry, le chef de la cellule communiste: fin tacticien, celui-ci se montre soudain débordant de prévenances pour Leblond; tous ses amis communistes suivent. Leblond est prêt à se laisser prendre au jeu. Il nous dit: *«Demain soir, je ne viendrai pas à votre réunion; j'irai à celle de la CGT. Ce n'est pas que je n'ai pas de conviction. Mais je n'ai pas la volonté.»* Et il ajoute: *«Théry a été très chic avec moi cette semaine.»* Mais il se reprend: *«Je ne crois pas en Dieu, mais s'il y a un Dieu, il faut qu'il m'aide. Il n'y a que la foi qui m'aiderait à supporter toute cette persécution.»*

Cela dit, j'ai aimé et admiré les militants communistes des usines; des garçons tout d'une pièce, avenants (pas tous), excellents pères de famille. Le communisme était le seul choix qu'on leur avait offert, et puis ils ne connaissaient pas l'URSS! Contrairement aux intellectuels parisiens de gauche, qui auraient dû savoir.

C'est dans ces rencontres que la qualité de notre amitié et de notre désintéressement est essentielle. Non seulement Fourmont et Leblond supporteront tous les coups

mais ils passeront à l'offensive et commenceront à convaincre leurs camarades qu'ils ont trouvé un moyen de dépasser la lutte des classes par une intense recherche de solutions aux problèmes qui se posent. Plusieurs de leurs camarades communistes se rangeront à leurs côtés. Le chef de la cellule d'une autre usine, Tilland, demande à nous voir; il a été très secoué par l'attitude d'un de ses adversaires syndicaux qui lui a présenté des excuses pour la haine qu'il avait nourrie à son égard.

Comme ils travaillent souvent dans les équipes de nuit, Fourmont et Leblond nous demandent de venir parfois les réveiller à quatre heures de l'après-midi et nous cherchons avec eux, souvent par la réflexion silencieuse en commun, des solutions aux problèmes de leur entreprise autrement que par la grève ou par des prises de position dogmatiques. Un jour, ils obtiennent pour les travailleurs de leur usine une augmentation de 15 francs l'heure lors de la réunion du comité d'entreprise, ce qui est assez substantiel et donne à nos deux amis un moral d'acier et l'appui de leurs camarades.

Les contacts avec ces deux jeunes hommes et leur famille sont pour nous une source constante d'étonnement et d'inspiration. Un jour de mai 1951, nous fêtons avec Gérard son vingt-sixième anniversaire. A la fin de la soirée, il nous raconte en détail ce qui a changé en lui, qu'il décrit ainsi: ignorer, voir, entendre, comprendre, accepter. Il nous dit qu'au cours de l'hiver précédent, il n'avait pas encore accepté de laisser les directives qu'il reçoit dans le silence diriger sa vie. Pour s'expliquer, il emploie une métaphore: « *Un mètre: voilà une mesure simple, pratique. Une distance qu'on a dans l'œil. Avec un mètre,*

on mesure sa maison, avec un décamètre son jardin... Et quelques milliers de kilomètres suffisent à mesurer la terre. Grandes ou petites, ces distances requièrent un seul étalon. Mais comment mesurer l'infini? Le bleu clair du ciel, quand il fait beau et, la nuit, le bleu foncé taché de petits points brillants? Il y a là quelque chose pour quoi le mètre ne sert à rien. C'est quelque chose qui nous dépasse, qui n'est plus à la mesure de l'homme.» Ainsi Gérard Fourmont, ouvrier métallurgiste, se fait philosophe à ses heures! Il ajoute qu'il trouve que son frère «change à vue d'œil», que Lucette Leblond, on ne la reconnaît plus, que sa belle-sœur est méconnaissable... Un autre jour, interrogateur, il dit à quelques-uns d'entre nous: *«Comment se fait-il que vous ayez cette sécurité, tout le temps, cette confiance? Je suppose que c'est la foi. Vous ne savez combien je vous envie, mais il me semble que, depuis que j'ai rejeté la foi, il m'est comme physiquement impossible de la reprendre. Mais j'en ai envie.»*

Nous rencontrons aussi des activistes des autres syndicats et partis, notamment ceux du parti gaulliste, dont certains militent au sein du syndicat maison de l'usine Ford, la bête noire des communistes qui les considèrent comme des valets de la direction. C'est d'ailleurs entre ces deux groupes qu'ont eu lieu les affrontements les plus vifs lors de la grève du printemps 1950. Dans la vie de tous les jours, ils s'évitent et on comprend bien qu'il soit difficile de rechercher des solutions aux problèmes sociaux sans au moins un échange de vues dépourvu d'animosité. C'est dans cette perspective que nous agissons. L'un de ces ouvriers s'appelle Michel Bernard. Porté par la vague gaulliste, il deviendra bientôt député, mais cette promotion

sera vécue non sans souffrance pour un jeune militant qui sort tout juste de son travail quotidien à l'atelier.

Du côté de l'usine Ford, il y a aussi des développements intéressants: là, l'initiative vient du secrétaire du syndicat indépendant - tendance de droite -, Robert Allaire. Alors qu'il y a quelques semaines, il était prêt à quitter l'action syndicale, il a repris courage et il manifeste son amitié au secrétaire de la CGT en examinant avec lui les diverses revendications sur la base de la justice au lieu de voter systématiquement contre lui. Le secrétaire CGT tiendra-t-il longtemps face à cette nouvelle attitude, car Allaire a autour de lui une bonne équipe, composée de militants CFTC, Force Ouvrière ainsi que des inorganisés?

Dans cette situation complexe, quelle est au juste notre tâche? Nous nous posons cette question tous les jours. Y a-t-il une réponse exhaustive et définitive? Les personnes qui nous ont proposé d'intervenir dans la banlieue parisienne, nous ont-elles donné des objectifs à atteindre? C'est peut-être là le mystère du RM, un mystère attachant, même s'il est difficilement compréhensible de l'extérieur. Chacun peut concevoir l'action à mener en fonction de ses convictions personnelles ou de ses façons de faire. Mais une expérience nous rassemble: nous savons que l'élan qui a transformé notre façon de vivre est à la portée d'autrui. D'aucuns voient dans cette transmission l'action de Dieu, d'autres préféreront y trouver une dynamique éthique, voire politique. Toujours est-il que lorsque je vois des êtres autour de moi se poser ces questions fondamentales et modifier le cours de leur existence, je ne puis que m'émerveiller.

Ces mois passés en milieu ouvrier ne seront pas toujours faciles pour moi non plus. Je suis très conscient de mes origines bourgeoises, de mon peu de connaissances des situations que je rencontre. Héritage de mon éducation et de l'époque, je porte complet et cravate, même parmi mes amis ouvriers. Je me vois encore, au début de mon séjour, essayant de dissimuler à mes interlocuteurs, un peu bêtement, la chevalière avec les armoiries familiales que je porte au doigt et qui me vient de mon père. Parfois je préfère l'enlever. Mais je me rends vite compte qu'il serait absurde de vouloir cacher ou nier ce qui est une partie de moi-même. Au contraire, mes nouveaux amis ne sont pas sans comprendre les renoncements auxquels j'ai consentis pour venir travailler dans leur région sans salaire et dans des conditions de vie pas toujours confortables.

Dans l'action que nous menons parmi les travailleurs de la banlieue, il est évident que je suis et que je reste un fils de famille privilégiée, où la vie a été clémente, où la faim, la pauvreté et les abus d'autorité d'un supérieur m'ont été épargnés. Je ne peux rien changer à mon histoire personnelle. Mais, tout en restant moi-même, je puis m'efforcer de comprendre ceux que je rencontre, de m'identifier à ce qu'ils vivent et ressentent. Un linotypiste cégétiste au journal *Le Monde*, André Crépin, qui a travaillé quelques années comme permanent du RM et qui est devenu un excellent ami, voyait juste en moi quand il me reprochait parfois mon attitude « persifleuse ». Cet adjectif, que je n'ai pas compris tout de suite, m'a aidé à détecter en moi l'espèce de nonchalance un peu hautaine

qui est le lot de ceux qui n'ont pas souffert et qui sont à peu près assurés de s'en sortir dans toutes sortes les situations.

Après l'adolescence protégée qui a été la mienne, je prends goût à ces années de ressources modestes; une vie chez l'habitant ou bien ce qu'on appellera plus tard «en communauté», avec juste ce qu'il faut pour vivre. On partage ce qu'on reçoit de personnes qui croient en notre action. Chaque jour est pour moi une découverte d'un monde qui m'était inconnu. Je suis heureux de vivre cette aventure avec mes compagnons, même si les moments de doute ou de découragement ne manquent pas. Même si, pour le renouvellement de ma carte de séjour, tous les six mois, il me faut attendre une ou deux heures, debout avec trente ou quarante étrangers comme moi dans une salle de la Préfecture de Paris dépourvue de tout siège, et où, au guichet, on me fait des difficultés parce que je n'arrive pas à rendre compréhensibles mes moyens d'existence!

Je suis fier d'être Suisse, mais la France m'offrait de plus grands espaces. J'y suis allé parce qu'on m'y invitait, mais aussi parce que, pour un Genevois, la capitale culturelle, c'est Paris, et non Berne. L'accueil des Français est en général chaleureux; ils ne se méfient pas de la personne inconnue et donnent l'impression, en la rencontrant, qu'ils sont heureux d'apprendre quelque chose de nouveau.

Pourquoi, au bout de quelque temps, l'élan qui a été donné dans ces communes de banlieue - Poissy, Rueil, Nanterre, puis Le Blanc-Mesnil, Aulnay-sous-Bois - a-t-il perdu de sa vigueur? Les raisons en sont multiples: par-

fois des hommes sur lesquels nous comptons en ont assez de se démener et reprennent leur vie routinière; on les comprend; nous-mêmes accusons la fatigue ou sommes appelés sur d'autres terrains d'action; la forte croissance économique qui marque ces années d'après-guerre change la donne; nombre d'ouvriers peuvent s'inscrire au plan Castor, où ils construisent leur propre maison et aident à construire celles des voisins. Cela mobilise toutes leurs énergies. Enfin la télévision accapare peu à peu les heures consacrées auparavant aux échanges humains...

Mais une impulsion a été donnée qui a joué son rôle dans l'évolution de la France. Fourmont et Leblond et un bon nombre de leurs camarades participeront à des réunions organisées par le RM, même dans d'autres pays. Ils viendront plusieurs fois à Caux où ils témoigneront de la pertinence des idées dont ils sont devenus porteurs et des changements qui sont intervenus dans leur entreprise.

Je me rappelle les échanges fructueux qui se sont noués entre ces ouvriers parisiens et des représentants de milieux très divers: patrons bien sûr, députés, membres du gouvernement, officiers supérieurs... Je me vois encore conduisant plusieurs de ces travailleurs à la porte de l'Ecole militaire où ils vont rencontrer, par petits groupes, cinquante civils et officiers des Hautes études de la Défense nationale qui veulent comprendre le point de vue des ouvriers sur la situation sociale française. Un industriel présent s'entretient à la fin de la rencontre avec un employé de la société Bernard-Moteurs, à Rueil, qui a été pendant quinze ans militant du parti communiste. «*Nous*

devons poursuivre notre conversation, lui dit-il. Quand pouvons-nous fixer cela? Vendredi? Bien, mon chauffeur ira vous prendre à la sortie de l'usine... » Ce qui n'est sans doute pas du goût de son interlocuteur! A l'issue d'une réunion à Lille, Robert Leblond se fait harponner par un industriel: *«Ecoutez, j'ai dans une semaine des élections dans mon usine; il faut absolument que vous veniez y sauver la situation... »* Les patrons chaussent parfois de gros sabots!

Nous reparlerons des patrons, car ils joueront un rôle central dans l'action qui sera menée les années suivantes.

Ces interventions, j'en suis persuadé, s'inscrivent parmi celles qui ont contribué à sortir la France de l'étau que lui imposait un parti communiste totalement inféodé à Moscou et donc incapable de réflexes patriotiques. Les relations sociales ont été longtemps plombées par cette situation politique héritée d'une conception figée de la lutte de classes, basée uniquement sur les rapports de force.

Un être d'exception

Après des mois passés dans les milieux ouvriers de la banlieue, l'occasion m'est donnée de travailler avec une équipe qui prend des contacts à Paris parmi les dirigeants syndicaux. La personne avec laquelle je collabore le plus souvent est un Anglais qui s'appelle Bill Porter et qui deviendra un ami très proche. Les circonstances m'amèneront à travailler à nouveau avec lui, quarante ans plus tard, au sein du Forum international de la Communication. Engagé durant toutes les années de guerre dans les armées britanniques en Afrique du Nord, en Italie, en Autriche et finalement en Inde, Bill Porter s'est mis ensuite au service du RM, et il a été invité à le faire en France.

Un jour, parmi de nombreuses visites faites dans les centrales syndicales, Bill et moi entrons dans le bureau de la Fédération Force Ouvrière du textile. L'homme qui nous reçoit, le secrétaire général, ne nous impressionne pas particulièrement. Rebondi, visage rubicond, on le verrait aussi bien tenir le bar au coin de la rue. Tassé derrière son bureau, Maurice Mercier, c'est son nom, nous apparaît las, comme si la vie n'avait plus d'attrait pour lui. Dans les semaines qui suivent, au fil de nos rencontres, nous découvrirons au contraire un être d'exception. Ouvrier à treize ans, secrétaire de son syndicat textile de Roanne sept ans plus tard, il gravira les échelons du syndicalisme CGT et militera au sein du parti communiste. Tout au long de la guerre, il sera un résistant valeureux, prenant des risques énormes, changeant parfois de logement chaque nuit pour tromper la milice, et il sera parmi les six hommes qui seront chargés, au côté de Benoît Frachon, de reconstruire clandestinement la CGT dissoute par le

gouvernement de Vichy. Bref, un militant de la première heure, un insoumis permanent.

Mais ce combat s'effiloche lorsque Mercier, découvrant au sortir de la guerre que le parti communiste refuse de contribuer à la reconstruction de la France, quitte cette organisation ainsi que la CGT. D'un instant à l'autre, il perd la camaraderie militante et l'idéologie qui l'avaient motivé. Il l'exprimera plus tard en ces termes: «*Quand on quitte une machine révolutionnaire et qu'on ne la remplace par rien, on a le sentiment d'être inutile, inefficace.*» Deux ans plus tard, à la demande de quelques-uns de ses anciens camarades, il sera parmi les fondateurs, autour de Léon Jouhaux, de la centrale Force Ouvrière dont il prendra en mains la Fédération du textile, mais il garde une nostalgie de ses luttes précédentes.

C'est cet homme désabusé auquel nous présentons les idées-forces du RM, dont un cadre supérieur du textile, Robert Huser, lui avait déjà parlé en 1944, alors que Mercier était encore militant communiste. Mais, à ce moment-là, les paroles de Huser, se rappelle notre interlocuteur, «*entraient par une oreille et sortaient par l'autre*».

Revenus de notre première impression défavorable, nous le voyons peu à peu revivre. Révolutionnaire dans l'âme, Mercier saisira avec rapidité d'intuition ce que la possibilité du changement des comportements engendre d'énergie créatrice et de dépassement de la lutte des classes.

À la fin de l'automne 1950, Mercier et le président du syndicat patronal du textile cherchent un lieu où engager des pourparlers en vue de l'élaboration d'une convention

collective. Le centre de Caux, en pleine conférence internationale, sera leur point de chute. Mercier dira des personnes qu'il y rencontre: *« Qui étaient ces gens? Des illuminés? Pas du tout. Ceux qu'on me présenta assumaient tous d'importantes fonctions dans leurs pays: hommes politiques, diplomates, syndicalistes, patrons, directeurs, ingénieurs, journalistes, docteurs, pasteurs, prêtres, ainsi que des ouvriers en assez grand nombre; tous étaient animés de la même volonté de changer le monde en apportant d'abord dans leur comportement personnel l'exemple indispensable pour être écoutés et suivis. Pas de haine dans leurs propos. Pas d'exclusive contre qui que ce soit. »*

C'est dans cette ambiance, mais un peu à part, qu'une quinzaine de dirigeants patronaux et ouvriers du textile entament leurs discussions. L'atmosphère de la salle où ils se réunissent devient bientôt si enfumée qu'il faudra aérer régulièrement et organiser des pauses. Bill Porter et moi ne participons pas aux négociations – ce n'est pas notre place - mais nous apportons de temps à autres des plateaux de boissons et de quoi ravitailler les participants. Au bout de quarante-huit heures, les travaux ont suffisamment avancé pour que, trois mois plus tard, exactement le 1er février 1951, soit signée la première convention collective nationale de branche qui ait été conclue dans l'industrie française, comprenant notamment un accord général sur les salaires qui accordera 15% d'augmentation aux six cent mille salariés du textile. C'est pour Mercier une première étape significative.

Nous rendant compte de la conviction qui l'anime, Bill Porter et moi avons l'idée de proposer à Mercier de participer à une conférence du RM qui aura lieu, au mois de

juin 1951, sur l'île de Mackinac, au cœur des grands lacs américains. Nous pensons en effet qu'une rencontre dans un milieu international, où des délégations d'entreprises seront présentes, élargira sa perspective au-delà des préoccupations franco-françaises.

Mais nous sommes loin d'imaginer les tracasseries qu'il faut vaincre, à l'époque, pour obtenir un visa américain pour tout Européen qui aurait seulement flirté avec une organisation teintée de rouge, et surtout pour un syndicaliste qui a milité au parti communiste pendant onze ans et qui a été l'un des chefs de la CGT clandestine ! Il faudra à des amis bien placés à Washington des démarches pressantes pour obtenir une dérogation. Il faudra aussi demander des pages supplémentaires de formulaires au consulat américain qui exige de connaître en détail toutes les organisations auxquelles Mercier a adhéré et toutes les adresses où il a habité, même pour une nuit, pendant la Résistance à Lyon et ailleurs !

Cette bataille remportée, Mercier est enfin autorisé à partir ; Bill et moi l'accompagnons et traduisons pour lui. A Mackinac, il rencontre pour la première fois Frank Buchman. Comment le contact va-t-il se faire entre deux personnalités aussi dissemblables ? Entre un pasteur luthérien de Pennsylvanie qui ne parle pas un mot de français et un travailleur roannais qui doit se faire traduire chaque phrase et qui n'a guère quitté son pays ? Magie de la rencontre des esprits : Buchman perçoit l'humain chez l'athée militant, et Mercier le révolutionnaire chez le chrétien passionné. Les deux hommes se comprennent instantanément et continueront à se porter jusqu'au bout la plus grande estime. De sa première rencontre avec Buchman,

Mercier écrit : *« Il avait cette caractéristique de tout véritable révolutionnaire : il avait une vision et il m'a aidé à l'avoir aussi. »*

Aussitôt rentré des Etats-Unis, il publie un article pour le journal de sa fédération : *« Je me dois d'expliquer à mes amis syndicalistes comment j'ai rencontré le Réarmement moral »*, écrit-il d'emblée, sachant déjà que le secrétaire général de la CGT, Benoît Frachon, lui reproche, à tort d'ailleurs, d'avoir fait le voyage avec de grands patrons du textile.

Inspiré par les résultats obtenus dans les relations sociales de plusieurs compagnies aériennes américaines par les délégations d'entreprise venues à la conférence de Mackinac, Mercier imagine d'organiser des délégations du même type qui se rendraient aux rencontres de Caux. Avec Bill Porter comme chauffeur, il commence ainsi à sillonner le nord de la France et d'autres régions pour encourager ses adhérents à former des groupes intersyndicaux qui prendraient rendez-vous avec le directeur de leur entreprise et lui demanderaient de se joindre à une délégation et... de financer le voyage ! Laudace paie, puisque dans les mois qui suivent – les conférences de Caux ont été prolongées pour accueillir ces groupes – ce sont quatre-vingts entreprises françaises, principalement du textile, mais aussi d'autres secteurs industriels, qui envoient des groupes représentatifs.

Qu'est-ce que ces hommes et ces femmes retirent de leur séjour à Caux ? A en juger par certaines déclarations, on perçoit tout d'abord le choc de l'ambiance, que décrit bien le journaliste Georges Reyer dans l'article qu'il publie

le 13 octobre 1951 dans « Paris-Match » : « Ici, les rapports humains sont changés. On ne vit plus sur la défensive. L'homme n'est plus un obstacle ou une proie mais un compagnon dont on s'efforce de comprendre la nature et les besoins. Le « *struggle for life* » semble s'être transformé dans cet univers singulier en un jeu dont la règle n'est plus de prendre mais de donner. »

Comment réagissent un directeur d'entreprise, un ouvrier de la banlieue rouge de Paris ? Quelques échantillons. D'un industriel du textile d'Héricourt, dans l'Est : « Je me suis aperçu que je considérais mon entreprise comme ma propriété personnelle, et j'estimais tout à fait normal d'utiliser mon personnel à mon service comme je l'entendais ; je pouvais avoir un manœuvre chez moi, prendre du charbon à l'usine quand j'avais besoin de me chauffer. (...) J'ai pris la décision de changer complètement ma manière de vivre. »

D'un fraiseur de la Télémécanique, à Rueil : « Je considérais les membres de la bourgeoisie et du patronat comme des êtres orgueilleux et malfaisants, ne pensant qu'à dominer le prolétaire et à le tenir dans un état d'infériorité. Je n'aurais jamais pu concevoir que cette classe pourrait franchir la barrière qui la séparait de nous et bâtir sur une conception nouvelle un monde nouveau. » D'un syndicaliste lorrain : « Il est impossible de venir ici en spectateur. Cette base de réforme appuyée sur les quatre critères moraux nous oblige à repenser notre passé. Le principe de l'honnêteté absolue, appliqué dans nos relations syndicales, serait une nouvelle force dans la défense des travailleurs. »

« C'est le patron qui paie et tu verras la Suisse », s'était entendu dire un ouvrier du Nord par un camarade qui se

joignait à un groupe partant pour Caux. Quittant leur usine avec le sentiment qu'ils se donneraient peut-être du bon temps pendant quelques jours, ils reviennent de leur équipée – du moins un bon nombre d'entre eux - avec la détermination d'appliquer dans les relations sociales les idées qu'ils ont entrevues. D'autres restent prudents: *« Nous, les ouvriers, déclare à François Mennelet, journaliste du Figaro, un délégué syndical d'une usine de Roubaix, qu'on ne nous en veuille pas d'être méfiants. Si ces hommes, que je crois sincères, - car il y a dans leur témoignage des choses que n'importe qui peut vérifier - nous embarquent dans une aventure et nous donnent un espoir qui sera déçu, alors, ce sont les plus grands des criminels. »* Mais les réactions sont généralement très positives et on perçoit des premiers signes de changements dans les entreprises.

Pendant toute cette période, Bill Porter et moi rendons visite chaque semaine, en général tôt le matin, à Maurice Mercier. Plutôt qu'au syndicat, nous préférons le voir dans le petit logement qu'il habite à l'arrière d'une boutique de journaux que tient son épouse, Lina, une femme vive et passionnée, fille d'ouvriers ayant quitté l'Italie de Mussolini. Pendant qu'elle nous sert un café, nous écoutons notre ami Maurice, dont la pensée suit des méandres que nous ne saisissons pas toujours. Il saute d'un sujet à l'autre sans avertir: de la situation du textile français à la guerre en Indochine, de la société américaine à l'histoire de la classe ouvrière, du dépassement nécessaire du marxisme à l'avenir de la Chine. Peu à peu, des idées nouvelles émergent, une stratégie se dessine dans son esprit. Il est prêt pour sa journée.

A son côté, nous apprenons beaucoup. C'est un homme très cultivé et, lorsqu'on se promène avec lui, il peut nous faire vivre les noms de toutes les rues de Paris. Pour moi, ces moments avec Mercier sont comme des cours de civilisation. Et il se plaît, pour sa part, à éduquer un fils de banquier aux valeurs syndicales et à ce qu'il appelle l'action révolutionnaire. Il est confiant dans les idées nouvelles qu'il a découvertes et dans les expériences qui s'engagent dans les entreprises: *«Dans la Résistance, nous avons commencé avec des forces infiniment plus petites que celles dont le Réarmement moral dispose actuellement.»*

Et il voit grand: après une réunion publique à Tourcoing, qui rassemble 500 personnes, il réserve le Palais des Sports à Lille, que même les communistes ou le RPF du général de Gaulle n'arrivent pas à remplir. Et il pense à la Mutualité, à Paris, rendez-vous des grands meetings de la gauche. Quelques mois plus tard, le 1er décembre 1951, plus de quatre mille personnes s'entassent au Palais des Sports de Lille. Elles écoutent un Maurice Mercier passionné. Orateur puissant, abrasif. Des mots qui roulent, sortis de nulle part. Jamais de notes. Suivent un grand patron français, un docker de Londres, des syndicalistes milanais, des ouvriers de Lille, Roubaix et Paris. Un mineur de la Ruhr, qui a milité pendant vingt-sept ans au parti communiste, y compris pendant la période nazie, affirme avec force: *«Ce n'est pas un mauvais compromis entre la bourgeoisie et le prolétariat que demande le Réarmement moral, mais un changement des deux parties. Il ne suffit pas, pour nous, ouvriers, de chanter l'Internationale, il faut la vivre.»* Et le quotidien Nord-Matin, qui cite ce

passage, conclut: «A l'issue de ce meeting, où n'assistaient pas que des fidèles, tant s'en faut, nombreux étaient ceux qui se posaient des questions. Qui sont ces révolutionnaires pacifistes qui viennent vous parler d'amour avec l'ardeur des constructeurs de barricades? Quel est le ciment de leur unité, le secret de leur pouvoir?»

Dans la foulée, un meeting a lieu à La Mutualité, à Paris, devant 2.500 personnes. Le parti communiste et la CGT commencent à s'émouvoir. Ils s'aperçoivent qu'ils perdent des militants. Des mises en garde, selon lesquelles des «propagandistes» viennent «tromper les travailleurs», apparaissent dans chaque localité où se tient une manifestation. Mercier commente: «Quand j'ai vu que le Réarmement moral était capable de rallier autour de nous mes anciens camarades de combat, je n'ai plus eu aucun doute sur son efficacité.» Et, bientôt, Radio-Moscou s'en mêle, attaquant directement le RM «qui remplace la guerre des classes inévitable par le combat éternel entre le Bien et le Mal». La presse française prend part au débat. «C'est l'honneur du Réarmement moral que d'avoir provoqué les sarcasmes des communistes, écrit La Croix du Nord. Cela prouve l'importance de ce mouvement: les communistes ne s'attaquent en effet généralement qu'à ceux dont l'action les gêne vraiment.»

Maurice Mercier reste serein. Il sait que, dans les usines, les hommes qui se battent à sa suite prennent des responsabilités syndicales, entraînent leurs camarades, quel que soit leur appartenance. Pour Mercier, c'est l'unité syndicale, rêve de tous les travailleurs, qui se crée à partir de la base.

Il s'agit maintenant, pour le dirigeant syndical, d'inscrire dans le marbre toute cette avancée, d'élaborer des textes qui permettront à toutes les parties prenantes de l'industrie textile, qui commence à subir les effets de la concurrence internationale et perd de nombreuses entreprises, de tenir le choc. Ce sera fait avec les accords du 9 juin 1953, par lesquels *« les représentants des organisations syndicales d'employeurs et des salariés de l'industrie textile, (...) prennent, devant l'opinion publique, l'initiative d'aborder de front et en toute franchise les problèmes essentiels dont la solution doit assurer progressivement la rénovation et l'expansion de l'industrie textile dans l'intérêt commun des travailleurs, des entreprises et du pays »*. La phrase est longue, mais elle décrit bien l'engagement commun qui est pris par tous, à l'exception de la CGT, qui reste en dehors de l'accord. C'est l'expression *« de front et en toute franchise »* qui caractérise le courant de pensée introduit par Mercier. Pour lui, l'essentiel est de *« remettre les hommes dans le circuit de l'honnêteté »*.

Ces accords, dans l'ensemble, seront respectés et permettront à l'industrie textile d'accorder 8% de rajustement de salaire par année, de faire supporter à la branche une troisième semaine de congés payés, le paiement de cinq jours fériés et l'octroi d'une retraite complémentaire pour les vieux travailleurs. Une école de formation syndicale est créée, ainsi qu'un bureau intersyndical d'études qui fait un inventaire permanent et honnête de la profession, qui contrôle les charges de travail et les différents modes de rémunération. Mercier écrira dans un livre présenté en 1958 par le philosophe Gabriel Marcel: *« On ne peut séparer nos accords du 9 juin, leur esprit et leurs résul-*

tats, de l'action du Réarmement moral menée en France au cours de ces dernières années. »⁶

A ces réalisations, il faut ajouter malheureusement un bémol. A partir du moment où les accords de 1953 ont concrétisé le nouveau climat dans l'industrie textile, il aurait fallu suivre les équipes qui s'étaient formées dans les entreprises, étendre ce travail dans les autres branches d'industrie. Mercier y était prêt. Mais les équipes du RM l'étaient-elles ?

Une des deux seules lettres que j'aie reçues de Maurice Mercier, qui n'écrivait pas beaucoup, exprime bien ce qu'il a pu ressentir : *« C'est dommage que tu sois parti avec Bill. J'ai l'impression qu'en France on laisse tomber les usines. Pourtant jamais l'occasion n'a été si belle pour toucher les patrons et les ouvriers du textile. »* A qui la faute ?

Effectivement, ceux d'entre nous qui avons travaillé avec Mercier se sont portés sur d'autres champs d'action, peut-être sans concertation suffisante. Bill est parti en Inde. En ce qui me concerne, j'ai été invité aux Etats-Unis pour deux ans, puis j'ai voyagé à travers l'Asie et l'Europe pendant quatre autres années. Peut-être n'avons-nous pas su discerner ou accepter les implications de « l'action de masse » que Mercier envisageait. Exprimant son dépit, il m'a dit un jour : *« Le Réarmement moral n'a pas besoin de moi, il a sa routine. »* Verdict accablant ! Je pense qu'effectivement nous avons manqué de jugement, et je le regrette sincèrement vis-à-vis de Mercier, qui a mis toute son énergie et sa conviction dans cette action. A mon retour à Paris en 1963, nous tentons de relancer l'action en organisant

⁶ « Un Changement d'espérance » (Plon), 1958, repris dans « Plus décisif que la violence » (Plon), 1971.

avec Mercier, non sans succès d'ailleurs, deux trains spéciaux à destination de Caux, avec quelques centaines d'ouvriers de Paris et du Nord. Mais l'élan est difficile à retrouver.

En 1971, peu avant la mort de Maurice Mercier, qu'un cancer a déjà bien affaibli, la croix d'Officier de la Légion d'honneur lui est décernée en présence de nombreux patrons et syndicalistes. Mercier avait choisi comme lieu de la réception la maison qui sert alors de centre français au RM, à Boulogne-Billancourt. Jean-Pierre Lévy, conseiller d'Etat, ancien directeur du Textile au ministère de l'Industrie, qui lui remet la décoration, rappelle le courage de Mercier et les risques considérables qu'il a pris dans la Résistance. Il veut honorer à la fois « *le résistant, le militant syndicaliste et l'homme* ». André Bergeron, secrétaire général de Force Ouvrière, souligne à cette occasion « *l'importance considérable* » des accords de 1953. « *C'est probablement à partir de cet accord, affirme-t-il, que nous avons pu, les uns et les autres, élargir le champ de la politique contractuelle.* » Jean de Précigout, président de l'Union des industries textiles, s'adresse ensuite à Mercier en ces termes: « *Nous n'avons pas toujours été d'accord sur tout, et heureusement, car c'est de l'affrontement parfois que sortent la vérité et le progrès, à condition que ce soit un affrontement de bonne foi.* » Il ajoute pour sa part que les accords de 1953 ont « *marqué une date dans la conception que l'on a des rapports sociaux* ».

Quand cessent les applaudissements, on entend la voix, presque timide, du récipiendaire: « *On a beau prendre un petit air indifférent, ça fait quand même quelque chose!* » La baronne de Watteville, dont j'ai parlé au début

de ce livre, se tourne vers lui. Elle a souvent accueilli Mercier dans cette maison de Boulogne qui lui appartenait et qu'elle a cédée au RM tout en y demeurant: *«Après tant d'années d'amitié, permettez, cher Maurice, qu'à mon tour je vous embrasse.»* Mercier rebondit: *«C'est bien la première fois que je suis embrassé par une baronne.»*

Cette dernière scène décrit bien la sorte d'universalité qu'a prise la vie de Maurice Mercier. Il se sent à l'aise dans tous les milieux, convaincu que c'est l'état d'esprit qui compte et non la situation sociale. Ce syndicaliste nourri par la lutte de classes s'est rapidement élevé au-dessus des querelles de systèmes. Des positions anticommunistes ou anticapitalistes lui paraissent absurdes, susceptibles seulement de durcir ceux qu'elles visent.

Maurice Mercier appartient à la catégorie de ces esprits libres et atypiques par lesquels s'est enrichie l'action du RM tout au long des décennies. Ces personnalités font-elles partie intégrante du mouvement, leur vie s'aligne-t-elle impeccablement sur les principes proposés? La question n'a pas vraiment de sens lorsqu'on se rend compte que ces personnes permettent à un courant de pensée d'atteindre de nouveaux pans de la société et lui donnent une nouvelle envergure. Mercier a ressenti un besoin intense et y a sacrifié son confort, ses énergies et son temps. De tels hommes et de telles femmes sont, heureusement, inclassables.

Mercier était-il croyant? Là, de nouveau, la question n'est pas de mise. Un épisode de la Résistance, qu'il a souvent raconté, situe bien le fond de sa personnalité: un jour d'octobre 1941, alors qu'il prend un train, il découvre

dans le journal qu'on vient de fusiller vingt-deux syndicalistes à Châteaubriand. Une bonne dizaine d'entre eux sont pour lui de bons camarades. *«Le train n'était pas chauffé, j'avais froid et j'avais faim. (...) Pendant quelques minutes, je me demandai si je devais quitter l'action clandestine. Je comprenais brusquement que cet engagement allait jusqu'au sacrifice suprême. (...) J'ai fait une sorte de silence et j'ai pris la résolution de lutter quoiqu'il arrive. (...) Immédiatement j'ai éprouvé un réconfort. J'avais chaud, je n'avais plus faim, j'avais un moral de fer. Pour la première fois, je découvrais qu'il y a véritablement une puissance supérieure et que, lorsqu'on est dans la juste ligne pour le plus grand bien des hommes, cette force supérieure entre en action.»*

On constate l'approfondissement de cette intuition quand il dit dans un entretien avec Gabriel Marcel en 1971: *«J'ai senti dans ma vie, surtout depuis mes premiers séjours à Caux, le poids des forces métaphysiques. L'ange gardien que je sentais en moi a en quelque sorte renforcé sa garde et est devenu véritablement un ange d'encadrement.»*

Et puis, une anecdote: relatant une remarquable entrevue qu'il venait d'avoir avec le ministre de l'Industrie, André Bettencourt, en présence d'un ami, Michel Sentis, et moi-même, Mercier lance en passant: *«Dans de tels moments, c'est moi qui parle et eux qui prient!»*

J'ai de toute façon l'impression d'avoir côtoyé un géant. Seul, au début, parmi les dirigeants des centrales ouvrières, et à contre-courant d'un syndicalisme essentiellement revendicatif, il a donné un sens nouveau à la lutte révolutionnaire. Symbolique est cet encouragement qu'il don-

nait aux travailleurs qu'il rencontrait : « *Si vous êtes le meilleur camarade dans l'usine, le meilleur ouvrier, le plus fraternel, excellent père de famille, vous êtes aussi le plus écouté, le plus suivi.* » Son combat a porté ses fruits, dans la mesure où d'autres dirigeants syndicaux se sont engagés dans son sillage et où les accords du textile ont aidé à ancrer dans l'industrie française la notion d'un contrat passé entre interlocuteurs d'égale dignité.

Chapitre 9

Et les patrons?

Maurice Mercier croyait sincèrement que les patrons pouvaient et devaient être de prodigieux acteurs de changement, non seulement dans le domaine de la gestion économique ou de l'ingéniosité technique, mais qu'ils pourraient inventer une nouvelle donne sociale. Il savait apprécier quand il percevait chez eux une telle qualité de comportement. S'adressant aux militants de son syndicat, il disait: «*Rappelez-vous que vous trouverez un allié dans la conscience de vos interlocuteurs patrons.*» Il avait la vision, parmi les dirigeants d'industrie, d'un groupe d'hommes qui sortiraient la France d'une conception archaïque et autoritaire des rapports sociaux ou du paternalisme qui a été trop souvent la traduction de leur idée de la charité chrétienne. Ont-ils répondu à son attente?

Dans une série de trois reportages qu'il publie en octobre 1951 dans *Franc-Tireur*, le quotidien qu'il dirige et qui est issu de la Résistance, Georges Altman décrit l'état d'esprit qui anime Henri Desbruères, président-directeur général de la SNECMA, la plus grande entreprise française de construction de moteurs d'avion. Ecrivant de Caux, où il l'a rencontré, Altman remarque: «*C'est ici le seul endroit au monde où les puissants de la terre viennent affirmer qu'ils ont eu tort d'être ce qu'ils sont et qu'ils veulent changer. Il n'y a qu'à les prendre au mot, qu'à les prendre au remords.*»

Henri Desbruères s'est intéressé au RM par l'intermédiaire d'une nièce de dix-huit ans qui est ensuite devenue mon épouse. Après son premier séjour à Caux, il fait cette importante déclaration: «*J'ai compris pour la première fois que la classe dirigeante pouvait ne pas éternellement subir les révolutions mais y jouer un rôle actif. Ce faisant, elle ne ferait qu'assumer ses responsabilités et, osons le dire, rache-*

ter de lourdes fautes, car enfin le matérialisme de droite a bien précédé le matérialisme de gauche.»

A son retour de Caux, il fait un premier pas concret en présentant des excuses aux délégués du personnel de son usine Kellermann pour deux mesures injustes qu'il avait prises. Ce geste entraîne d'autres: la conclusion d'un accord provisoire de salaires signé par toutes les organisations syndicales, CGT comprise; puis, quelques mois plus tard, l'institution du salaire de productivité dans l'une de ses usines en prévision d'une généralisation à l'ensemble de la société.

J'ai l'occasion d'assister à une réunion, dans le foyer d'un des ouvriers de la SNECMA qui a invité Henri Desbruères, son patron, à rencontrer, dans un esprit de transparence, des militants de tous les syndicats. Conversation passionnante sur tous les sujets qui peuvent faire l'objet d'analyses divergentes ou de malentendus. Je me rappelle en particulier l'étonnement d'un militant cégétiste; il n'avait jamais pensé qu'il entendrait un jour son patron, ou n'importe quel patron, parler avec à la fois une telle humilité, une telle sincérité et une telle compréhension des préoccupations ouvrières.

C'est dans le nord de la France, parmi les patrons du textile, que Mercier a trouvé les interlocuteurs les plus entreprenants. Je suis allé plusieurs fois les rencontrer ainsi que les syndicalistes de leurs entreprises, mais je n'ai pas suivi de près leur action, aussi je me permets de relater ici des événements auxquels je n'ai pas été mêlé directement. Les personnes que je mentionne sont venues à plusieurs reprises pour des réunions, des séances de tra-

vail ou des consultations à la maison du RM à Boulogne-Billancourt, et c'est dans ces circonstances que j'ai eu l'occasion de suivre la montée en puissance de leurs initiatives. Mercier venait souvent les rencontrer dans ce qui est devenu un centre éminent de dialogue social.

Dans le Journal de l'Industrie du 1er février 1954, un article paraît sur le peignage Motte-Meillassoux, à Roubaix. Les salaires y étaient parmi les plus bas du textile. Une main d'œuvre flottante, sans qualification, dans un métier qui s'apprend en huit jours. On « fait un tour au peignage » quand on ne trouve pas de meilleur gagne-pain dans la région. *« Pourtant, peut-on lire dans l'article, il y a quelque chose de changé, on le sent. »*

C'est d'abord un ouvrier de cet établissement qui a pris l'initiative: dans le cadre des délégations d'entreprises organisées par Mercier, il persuade quelques camarades d'aller à Caux. Le patron, « Monsieur Pierre », se fait tirer l'oreille avant de se résoudre à partir lui-même, vingt-quatre heures plus tard, entraîné par son épouse. A son retour, Pierre Meillassoux décide de jouer cartes sur table avec l'équipe venue à Caux: *« Nous nous pencherons ensemble sur le bilan. Nous étudierons tous les détails des prix de revient et verrons ensemble ce que chacun peut faire. »* La perte d'outils, le gaspillage des matières premières disparaissent.

Et le journal d'énumérer les résultats: une prime d'amélioration du revient, non hiérarchisée et partagée pour moitié entre l'entreprise et les salariés après prélèvement de 5% pour la caisse des vieux travailleurs de la maison. Cette prime augmentera les rémunérations, au

bout de deux ans, de 50%.⁷ Beaucoup de salariés ont pu améliorer leurs logements ou même les construire grâce à l'aide qui leur a été consentie. De l'équipe venue à Caux, plusieurs prennent des responsabilités syndicales et sont élus au comité d'entreprise, même avec les voix cégétistes. Une caisse de chômage est créée, ainsi qu'une maison de vacances, où l'on essaie de vivre « *l'esprit de Caux* ».

Ces changements font tache d'huile. Un autre patron, Louis Lefebvre, prend le même genre d'initiatives, au point que le journal communiste du nord se doit de publier quatre articles pour essayer d'enrayer le capital de sympathie que cet industriel acquiert auprès du personnel de son usine et dans les établissements voisins.

Dans une entreprise du bâtiment, atteinte de plein fouet par la crise du secteur, le patron décide, contrairement à beaucoup de ses pairs, de ne pas licencier de personnel mais de rogner sur tous les coûts et de soumissionner provisoirement à perte dans d'autres départements. Impressionné, le personnel s'engage aussi à faire un effort, y compris d'aller travailler sur des chantiers extérieurs. Et France-Soir de titrer un article: « *Un patron de Roubaix et ses ouvriers ont fait ensemble échec à la crise du bâtiment.* »

Parfois, ce sont les délégués du personnel qui font le premier pas. A Air France, le secrétaire du syndicat des pilotes, René Lami, avec qui je noue une amitié, fait preuve, à son retour de Caux, d'une telle sincérité dans ses contacts avec le directeur général de la compagnie, Henri Ziegler, que celui-ci doit lui avouer en toute can-

⁷ Au vu des chiffres qui sont donnés dans ce chapitre, il faut rappeler la très forte inflation de cette période. Entre 1950 et 1953, le taux cumulé a été de 43%.

deur: « *Votre nouvelle attitude m'impressionne énormément. Je pensais que vous étiez notre interlocuteur le plus coriace. Franchement, je mettais en doute votre honnêteté* ». Cette conversation a été le début d'une confiance réciproque et fructueuse.

Henri Ziegler favorisera d'ailleurs par la suite, lorsqu'il deviendra président de l'Aérospatiale, les visites à Toulouse d'un groupe d'ouvriers anglais de l'aéronautique soucieux de dissiper les malentendus et les frictions qui empoisonnent les rapports entre les deux partenaires lors des débuts de la construction du supersonique Concorde. Cette initiative désarmera totalement les critiques qui ont été formulées à l'encontre des Français par le rédacteur en chef de *Flight*, magazine anglais de l'aéronautique. Ce dernier s'excusera de son attitude antifrançaise auprès de ses lecteurs.

Parmi les interlocuteurs de Maurice Mercier, n'oublions pas Robert Carmichael, qui a été l'un des premiers patrons français à s'engager dans les idées du RM. Je l'ai très bien connu puisque sa femme et lui nous ont invités, mon épouse et moi, à habiter avec eux dans leur appartement de Neuilly pendant plusieurs mois. Je ne donnerai cependant pas beaucoup de détails, puisqu'il a décrit lui-même les expériences⁸ faites d'abord dans une petite société de dallage industriel, à Montereau, où l'état d'esprit a changé à tel point que les salaires ont pu être augmentés de 35% la première année et où tous les ouvriers ont pu renouveler leur logement dans un délai de cinq ans. Un fonds de chômage a été créé qui s'est avéré d'un

⁸ Robert Carmichael par lui-même, Editions de Caux, 1975.

grand secours dans une période de crise qu'a traversée l'entreprise.

Mais c'est surtout en qualité de président du Syndicat général de l'Industrie française du Jute (S.I.J.), puis par la suite de l'Association des industries du Jute européennes (A.I.J.E) que Robert Carmichael intervient de la façon la plus spectaculaire. Au cours d'une mission économique accomplie en Inde et au Pakistan avec une douzaine d'industriels français en 1951, la conviction s'impose à lui qu'il doit se sentir responsable de la pauvreté des millions de paysans producteurs de jute de ces deux pays. Cela se passe quelques années après la « partition » qui a divisé le sous-continent, laissant à l'Inde toutes les usines de jute et au Pakistan les cultures de cette même fibre. Or l'Europe, avec ses cinq cent mille tonnes de consommation annuelle, est alors le seul client vraiment important du Pakistan.

Il s'agit donc d'organiser de façon saine et rationnelle l'économie de cette branche d'industrie, au lieu de laisser libre cours au jeu des intérêts privés. C'est à quoi s'emploie Carmichael. Ce qui implique d'assurer aux producteurs une juste rémunération de leur travail, leur part légitime aux intermédiaires utiles et enfin une rétribution raisonnable à l'industrie transformatrice européenne. Il faut aussi fournir un produit de qualité indiscutable et d'un prix satisfaisant pour les consommateurs du monde entier.

Ce programme commence d'abord par la création d'une industrie européenne du jute. Si surprenant que cela puisse paraître, il n'existe jusqu'en 1954 que fort peu

de relations entre ces industries au plan européen et entre leurs dirigeants. Robert Carmichael prend l'initiative de créer l'association européenne et d'obtenir de sa part l'autorisation d'engager des pourparlers avec l'Inde et le Pakistan. C'est au cours d'une séance orageuse à Stockholm, en 1959, qu'il obtient le feu vert de ses pairs après avoir mis en jeu sa présidence. Il part peu après pour le Pakistan, ressentant le besoin de mieux connaître le pays et ses dirigeants avant d'entamer des tractations. Il rencontre là l'opposition farouche d'un certain nombre d'industriels et celle des spéculateurs. D'ailleurs cinq années s'écoulent avant que toutes les parties prenantes ne parviennent à signer un accord sous les auspices de la FAO, l'organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture. Contrairement aux accords formels existant jusqu'alors pour d'autres produits, qui avaient tous échoué, l'accord sur le jute se contente de fixer des objectifs, laissant à un comité consultatif le soin de fixer chaque année les conditions précises d'exécution.

En 1968, le directeur général de la FAO déclare que l'industrie du jute a montré la voie à un nouveau type d'accords internationaux dont l'intérêt dépasse de beaucoup le cadre de cette industrie puisque d'autres branches, notamment les fibres dures et le caoutchouc, commencent à s'en inspirer. Et cela bien avant que ne devienne évident le besoin d'un assainissement des relations économiques entre le monde industrialisé et les pays en voie de développement.

A ces évocations, il faut ajouter ce qui s'est passé à partir de 1964 en Loire-Atlantique. Jusque là, le RM n'a pas fait d'efforts soutenus en dehors de la région parisienne,

de la région lyonnaise et du Nord. Un jour, lors d'une réunion dans le centre de Boulogne-Billancourt, un assureur de Nantes, Paul Hédiard, lance un véritable appel: «*La Loire-Atlantique est en détresse; avec le développement du Marché commun, les investissements se concentrent sur le cœur de l'Europe et fuient les zones excentrées. Pouvez-vous venir étudier la situation, voir ce qui pourrait être fait?*» Cet appel à l'aide est si vibrant, si angoissé, que deux jours plus tard, Maurice Nosley, qui a été parmi les premiers Français à travailler à plein temps avec le RM après la guerre, part pour Nantes avec Georges Barrier, syndicaliste au métro parisien, qui a téléphoné à son chef d'atelier pour lui demander l'autorisation de s'absenter quelques jours. Ils prennent toute une série de contacts entre Nantes et Saint-Nazaire, notamment dans les milieux patronaux, qui confirment l'analyse de Paul Hédiard.

Dans les mois qui suivent, estimant que la situation mérite une attention plus soutenue, Maurice Nosley prend la décision d'aller s'installer à Nantes avec sa famille. Je vais à plusieurs reprises l'assister dans son travail, qui consiste à réunir des chefs d'entreprise, des cadres, des syndicalistes, des fonctionnaires dans une recherche commune des solutions à trouver pour redonner vie à l'économie du département. Deux ans plus tard, Maurice Sambron, industriel, président du comité d'expansion économique et sénateur de Loire Atlantique, déclare devant un auditoire international à Caux: «*Le Réarmement moral a joué dans notre département un rôle discret mais efficace. Il a créé la confiance là où méfiance et division empêchaient tout travail constructif.*»

*Six heures du matin,
au café « Verse toujours »...*

Au début des années cinquante, deux ou trois d'entre nous, permanents du RM, proposons à quelques amis syndicalistes et cadres parisiens de nous retrouver chaque lundi à six heures du matin, avant le travail, dans un café de la Porte Clignancourt au nom désaltérant, «Le Verse toujours» ! A ce rendez-vous, on échange les réflexions venues au gré des méditations matinales de la semaine et on s'efforce de trouver des issues possibles aux difficultés que rencontrent les uns et les autres dans la vie de leur entreprise.

Parmi les habitués, il y a deux syndicalistes Force Ouvrière du métro ; l'un est ingénieur au matériel roulant, Jean-Pierre Noiriel, l'autre, Georges Barrier, qui a commencé le travail à treize ans comme menuisier chez Renault, est devenu chef d'équipe, puis chef d'atelier à l'unité du métro qui se trouve non loin du «Verse toujours». Il sera pour moi, pendant de longues années, à l'instar de Mercier, un ami et un conseiller avisé. Noiriel offrira à ma femme et à moi, quand je m'installerai à Lyon avec ma famille, de payer chaque mois notre loyer, ce dont nous lui sommes infiniment reconnaissants.

L'ingénieur général Léon Girardot, chargé des salaires à la SNCF, se joint souvent à notre groupe. Il nous fait part de ses graves préoccupations concernant la situation sociale aux chemins de fer. Dopé par l'esprit qu'il a trouvé à Caux précédemment, il décide de prendre à cœur d'établir des relations humaines de qualité avec les représentants des syndicats. Durant toute l'action qu'il va mener, il gardera un contact régulier avec le groupe du lundi matin et sera d'autre part constamment encouragé par Maurice Mercier. C'est ainsi qu'il se décide à emmener à

Caux une bonne délégation de cadres ainsi que de représentants de quatre syndicats de la SNCF (sauf la CGT, majoritaire). C'est une démarche tout à fait inofficielle dont il n'a même pas parlé au directeur général d'alors, Louis Armand, forte personnalité et grand commis de l'Etat.

En septembre 1952, Girardot nous annonce qu'il a été chargé par la direction des chemins de fer de préparer un projet pour la négociation à venir sur les salaires. Les syndicats ont déjà fourbi leurs armes. Comme les caisses de la SNCF sont vides et que le projet des syndicats va coûter deux fois plus cher que celui de la direction, il est évident qu'on va vers l'affrontement.

Pour être précis, je poursuis le récit en citant de larges extraits d'un article que Girardot a rédigé lui-même vingt ans plus tard,⁹ dans lequel il commence par rappeler le séjour de la délégation en Suisse. *« L'invitation à Caux avait été faite à titre absolument personnel, écrit-il. Pour la plupart des participants à ce voyage, cela a été une découverte, un très grand espoir. Il y avait là parmi nous des croyants, et il y avait des incroyants, notamment du côté Force Ouvrière, des hommes très honnêtes pour qui rechercher la volonté de Dieu n'avait pas de signification mais pour qui rechercher au fond de leur conscience ce qui était honnête et juste représentait quelque chose de très valable. Et même ces incroyants ont trouvé dans le Réarmement moral une autre façon d'aborder les problèmes. En sorte qu'au retour de ce week-end passé à Caux, dans le train qui nous ramenait à Paris, nous avons bavardé et nous nous sommes dit: après*

⁹ Tribune de Caux, novembre et décembre 1973.

tout, nous allons à un conflit. Si nous mettions à l'essai la méthode qui nous est proposée? On peut toujours tenter l'expérience! C'est dans cet esprit-là que nous avons convenu de nous réunir, toujours à titre personnel, moi indépendamment de la Direction et les syndicalistes de leurs mandants.

« Nous nous sommes donc retrouvés, poursuit Girardot, dans le bureau de l'un d'entre eux, le matin avant l'ouverture des bureaux, pour bien marquer le caractère non officiel de ces réunions. Là, nous avons cherché ensemble dans le silence à y voir clair dans le problème des salaires. J'avoue qu'au début on ne discernait que les difficultés, et aucune solution. (...) Peu à peu, la lumière s'est faite en nous. Devant ce problème: comment rendre économiquement possibles des mesures qui ne semblaient pas l'être dans l'optique traditionnelle, il nous est apparu que, si les caisses étaient vides, la SNCF venait en revanche d'achever sa reconstruction (...) et elle en arrivait précisément au point où, après avoir dû augmenter fortement ses effectifs (...) elle pouvait réaliser rapidement de très importants gains de productivité (...). Nous étions donc certains de pouvoir améliorer nos principaux indices de productivité dans l'année qui suivait. Nous pouvions ainsi dire au gouvernement: bien sûr nos caisses sont vides, les vôtres aussi, mais nous sommes sûrs de gagner un pari de productivité sur l'avenir. Il faudrait seulement que vous (le gouvernement) acceptiez au départ un sacrifice, que vous nous fassiez confiance pour créer le climat moral qui permettrait d'éviter le conflit. (...) A ce stade de réflexion en commun, nous avons considéré qu'il serait peu honnête de continuer à nous entretenir, moi indépendamment de ma direction, les syndicalistes plus ou moins en marge de leurs bureaux fédéraux. »

Il faut préciser à ce stade que la France d'alors souffre d'une inflation galopante, comme je l'ai mentionné dans le chapitre précédent. Beaucoup d'entreprises sont dans l'impossibilité d'augmenter proportionnellement le pouvoir d'achat de leurs salariés. Le patronat commence à se rendre compte que le seul facteur qui permettrait de débloquer la situation est de miser sur l'accroissement de la productivité. Mais les syndicats ont beau jeu de s'y opposer, clamant qu'il ne s'agit là que d'une tentative de recourir à des « cadences infernales ».

Et Girardot de poursuivre: *« Je suis allé m'entretenir de ces questions-là avec mon directeur du personnel et le directeur général. Les syndicalistes ont fait de même avec leurs organismes fédéraux. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que, des deux côtés, le résultat a été aussi peu favorable. »*

Dans ces conditions, la situation sociale continue de se dégrader. Des ordres de grève sont lancés. Le ministre fait une ultime tentative de conciliation au cours de la nuit, trois jours avant la grève. *« C'est au cours de cette réunion, reprend Girardot dans son récit, que certains des dirigeants syndicalistes qui étaient venus à Caux ont dit au directeur général et au ministre: il y aurait peut-être un moyen de nous en sortir, et ils ont exposé les idées auxquelles nous étions arrivés. Alors, au cours de la nuit, j'ai été convoqué d'urgence au ministère et nous avons bâti ce qu'on a appelé le « protocole des parts de productivité », qui consistait à faire un premier pas dans l'harmonisation des salaires avec EDF et puis à créer une participation du personnel aux augmentations de productivité. Et c'est ce protocole qui finalement a permis d'éviter le conflit et qui ensuite a pu faire école dans les autres entreprises nationalisées. »*

Le bénéfice de cet accord risque d'être annulé par un conflit qui paralyse la SNCF quelques mois plus tard sur un tout autre problème mais, là aussi, les hommes qui ont joué un rôle dans le premier différend réussissent au dernier moment à éviter une nouvelle dégradation des relations. Le secrétaire de la fédération Force Ouvrière des cheminots m'affirmera bien plus tard que l'accord sur les parts de productivité a donné dix ans de paix sociale aux chemins de fer français. Le parallèle est frappant entre l'expérience menée dans le textile et celle des chemins de fer.

Avec les syndicalistes de Détroit

En été 1956, je me rends aux conférences qui ont lieu aux Etats-Unis sur l'île de Mackinac. Depuis le séjour que j'y avais fait en 1951, ce lieu est devenu un superbe centre de rencontres du RM avec un grand auditorium de bois en forme de tipi parfaitement adapté à cette contrée de tradition indienne. J'accompagne un groupe d'étudiants français et suisses.

En automne, je suis invité à rester aux Etats-Unis et à travailler avec un groupe assez important qui s'apprête à s'installer à Détroit. Chacun sait que l'automobile, concentrée dans cette métropole du Michigan, est un facteur prépondérant de la santé et du dynamisme de l'économie américaine. Les organisations syndicales y sont fortement implantées. Le syndicat de l'automobile (UAW), dirigé par le puissant leader Walter Reuther, fait partie de la Fédération américaine du Travail (AFL-CIO), réunifiée un an auparavant après une longue scission. Mais cette fusion n'a pas fonctionné dans le Michigan, du fait de l'incompatibilité entre Reuther et James Hoffa, président de la Fédération des Routiers, habitant comme lui à Détroit. Les conflits sociaux de l'automobile et les rivalités entre les deux hommes sont très médiatisés et ponctuent la vie américaine.

En outre, nous nous trouvons dans les derniers temps du maccarthysme, où la peur d'être phagocyté par des forces souterraines, d'extrême gauche ou d'extrême droite, rend parfois malaisées les conversations dans les milieux syndicaux. Nous nous étonnons, par exemple, lorsque nous rencontrons le maire de Dearborn, la ville des usines Ford, d'être immédiatement traités de « communistes » et promptement invités à reprendre la porte.

C'est dans ce contexte coriace, traversé par des épreuves de force entre syndicalistes qui se soldent parfois par des meurtres jamais élucidés, que nous essayons de faire passer le message d'un changement du comportement devant accompagner la recherche de la justice sociale. Mission impossible? Au cours des deux ans qui suivront, nous ferons un travail systématique de prise de contacts, notamment parmi les membres de la direction des syndicats. Mais comme nous avons affaire à un milieu dur et méfiant, nous évitons en général le contact direct dans les bureaux des syndicats et essayons de rencontrer les gens chez eux. Notre tactique est simple: nous recopions discrètement, dans le bureau de tel ou tel syndicat, les noms des membres du comité affichés à l'entrée; puis, à la Bibliothèque publique de la ville, nous consultons les annuaires qui portent à la fois l'adresse et la profession des individus.

Cela fonctionne bien, parce que l'accueil des familles est en général très spontané, mais cela nous amène parfois à des méprises, découvrant par exemple au bout d'une heure de conversation à bâtons rompus avec un certain Howard B. Jones qu'il n'est pas l'homme que nous voulions voir, qu'il n'est pas syndiqué et ne s'intéresse pas aux questions sociales!

Je travaille surtout avec deux camarades qui deviendront des amis pour la vie. L'un est américain et s'appelle Jarvis Harriman. L'autre est un Anglais, Hugh Nowell, et j'aurai le plaisir de collaborer avec lui trente ans plus tard au sein du Forum international de la Communication. Nous sommes hébergés presque tout le temps dans des familles, ce qui nous oblige à déménager souvent. Il n'est

pas facile de ne pouvoir qu'à peine ouvrir nos valises, mais nous sommes reconnaissants de la générosité de ceux qui nous accueillent.

Une expérience amusante nous initiera au mode de vie de la population américaine, si contraire au sédentarisme européen. Invité avec Jarvis Harriman à habiter dans la maison d'un ingénieur, je découvre que ce dernier n'a en fait pas de chambre pour nous, mais il nous emmène à la scierie voisine pour acquérir du matériel permettant d'aménager et d'isoler un espace dans le grenier. Nous passerons nos premiers jours à poser des poutres, à clouer des planches puis à protéger l'installation de fortune contre le froid. Mais quinze jours plus tard, notre hôte nous informe que sa femme et lui ont décidé de déménager! Nous devons donc partir à la recherche d'un autre hébergement.

L'homme qui anime le groupe de ceux qui sont principalement en contact avec d'une part les syndicalistes, d'autre part les dirigeants de la communauté noire de Détroit, s'appelle Bill Jaeger. Issu du milieu ouvrier britannique, il possède un tempérament de lutteur et une énergie indomptable. Passionné par l'actualité, par les enjeux politiques et idéologiques dans le monde, il arrive souvent avec les poches de son éternel manteau défraîchi chargées de journaux et de revues. Il imprime à notre action une ardeur de tous les instants, mais avec un tel enthousiasme - pourtant, il est notre aîné de vingt ans - que nous ne ressentons même pas la fatigue!

Ainsi, en quelques mois, nous aurons rencontré personnellement deux ou trois cents syndicalistes de la ville,

dont la moitié des membres de la direction syndicale de Ford. Nous nous lions d'amitié aussi avec des cadres moyens et supérieurs de l'automobile et nous organisons des rencontres entre tous ces groupes pour qu'ils puissent échanger leurs points de vue et tenter de résoudre certains problèmes qui se posent dans les ateliers ou au cours de négociations avec le patronat.

Assez typique de Bill Jaeger, il me propose un soir d'hiver d'aller rendre visite à James Hoffa, l'impétueux leader des routiers, dont nous avons découvert l'adresse privée. Nous tentons notre chance, car nous n'avons pas de rendez-vous. D'ailleurs, nous avons de bonnes raisons de croire qu'il serait difficile d'en obtenir. Nous connaissons sa réputation mafieuse, son habitude de s'entourer de force gardes du corps, mais la conviction de Jaeger est inflexible. La chance nous sourit, puisqu'à notre coup de sonnette, nous voyons Hoffa ouvrir lui-même la porte, en bras de chemise, sans aucune protection, et nous saluer avec autant de bonhomie que d'étonnement. Je ne pense pas que nous ayons fait la moindre marque sur ce personnage, mais cela valait le coup d'essayer. Cette rencontre, cela est sûr, ne l'aura pas fait dévier du chemin qui lui vaudra, quelques années plus tard, des condamnations en série pour détournements de fonds et des années de prison avant qu'il ne disparaisse pour de bon dans des conditions jamais élucidées.

Un jour, je suis invité avec Hugh Nowell à dîner avec un des syndicalistes proches de Hoffa. Il nous emmène dans une sorte de night club où l'on nous sert un steak qui doit peser près d'une livre, et où notre hôte nous demande d'écrire sur un bout de papier les quatre princi-

pes du RM tandis qu'une danseuse fait un tour de piste dans une lumière rosâtre!

Dans l'équipe qui travaille à Détroit arrive d'Europe à un moment donné un personnage assez peu ordinaire, un Marseillais du nom de Victor Laure. C'est un homme mûr, formé au marxisme et l'un des fondateurs du syndicat des marins à Marseille. Il est le mari d'Irène Laure, la militante socialiste qui a tant fait pour la réconciliation franco-allemande. Je suis chargé d'accompagner Victor, d'être son interprète car il ne parle pas anglais et de lui faire rencontrer des syndicalistes.

Sa fille et son gendre, Juliette et Charles Danguy, qui sont de très bons amis, ne se vexeront pas si je dis que Victor avait un caractère pas toujours commode, frondeur et irascible; nous avons souvent des prises de bec mémorables, mais j'ai cependant bien apprécié sa compagnie. Comme son pays lui manquait, j'avais repéré à Détroit un petit cinéma qui donnait en permanence des films français et je ne me faisais pas prier pour l'y accompagner de temps en temps! De ces semaines passées à son côté, j'ai quelques souvenirs cocasses, en particulier les bougonnements de Victor, dans un petit hôtel où nous partageons une chambre, du fait que son lit, monté sur roulettes, se met soudain à se dérober lorsqu'il s'y assied! Ou, dans un bar, lorsque son café prend un goût plutôt saumâtre: Victor a pris le shaker de fromage pour du sucre! Mais il y a des moments plus relevés: un jour, il manifeste son désir de partager avec moi, chaque matin, le fruit de nos recueils; ensuite il lit la bible pendant une demi-heure et me demande de prier pour nous deux. A d'autres moments, il se met à chantonner...

A chaque rencontre avec des travailleurs américains, il donne le meilleur de lui-même; son expérience de vie, la transformation qui s'est passée en lui et dans sa famille frappent à tout coup ses interlocuteurs. On regrette seulement que ceux-ci ne soient pas en mesure d'apprécier son savoureux accent marseillais!

La ville de Détroit comprend déjà à cette époque une communauté noire nombreuse - 500.000 personnes - et influente. Une population qui ne se fait pas encore, à cette époque, appeler afro-américaine. Elle est en grande partie ouvrière, mais comprend aussi une population aisée qui peu à peu, rue par rue, s'installe dans des quartiers jusque là habités par des blancs. C'est d'ailleurs une des caractéristiques de l'Amérique d'alors: les blancs se dépêchent de vendre leurs biens, par crainte de leur dépréciation, dès qu'un noir parvient à acquérir un pavillon dans leur rue. Cette situation crée une atmosphère peu propice à la coexistence pacifique des communautés.

C'est l'époque où, dans le sud des Etats-Unis, des personnalités noires ont commencé à prendre d'importants risques personnels pour conquérir leurs droits civiques. Daisy Bates, à Little Rock, défie le gouverneur Faubus. A Montgomery, en Alabama, Martin Luther King lance le boycott des autobus. Lors d'une rencontre à laquelle je participe à Mackinac, une jeune femme noire, dont personne ne savait qu'elle était présente, monte sur la scène et se met à chanter un spiritual. Un moment de grande émotion. Muriel Smith, c'est son nom, est déjà une cantatrice de renom. Elle désire ardemment faire quelque chose pour la cause de ses congénères dans le sud. Un spectacle musical se crée autour d'elle, inspiré de la vie

de Mary McLeod Bethune, une des grandes personnalités noires du monde éducatif américain. Muriel Smith décide de s'y consacrer entièrement, et sans rétribution, renonçant aux contrats mirobolants que lui vaut son talent exceptionnel. C'est à l'occasion des représentations de cette pièce à Détroit, avant une tournée dans les Etats du Sud, que nous rencontrons un grand nombre des dirigeants noirs. Plusieurs familles de la ville participeront à ce spectacle, «Le Couronnement de ma vie», avec leurs enfants qui suivront leur parcours scolaire par correspondance.

C'est dans le contexte des rencontres avec les noirs de Détroit que j'ai l'occasion d'entendre une conférence de Martin Luther King, qui a alors vingt-huit ans. Bien qu'il n'ait aucune indulgence vis-à-vis des blancs, il me sidère par la façon directe avec laquelle il ose s'attaquer en public aux manquements de sa propre communauté. J'imagine que s'il a péri sous les coups de l'Amérique blanche, il avait aussi indisposé certains noirs par son parler décapant.

J'ai l'occasion d'être hébergé pendant quelques semaines dans le foyer d'un ouvrier noir, gardien de nuit, répondant au nom de Black. Sa femme travaille dans une agence immobilière, et c'est par elle que je comprends mieux comment les noirs parviennent à acheter des propriétés dans des rues jusque là occupées par des blancs. Je dois ajouter que le quartier des Black est entièrement habité par des noirs et que je n'ai aucun sentiment de malaise ou d'insécurité en me promenant dans ces rues. Autre bon souvenir de ce séjour chez eux, Madame me sert le matin un délicieux poulet frit avec gruau de maïs, le petit déjeu-

ner habituel des Sudistes, ce qui me change de mes habitudes mais n'est pas pour me déplaire!

J'ai beaucoup appris au contact de la population noire de Détroit. Mais, avec le recul, je me rends compte que j'ai rarement pu ou su percer la façade derrière laquelle bouillonnaient les quêtes d'identité et d'estime de soi des noirs américains, leurs humiliations et leurs peurs. Il est évident que, face à un blanc qui, manifestement à leurs yeux, a vécu une vie protégée, ils ne pouvaient parler que de sujets extérieurs à eux-mêmes. Une des seules occasions que j'ai eues de mieux comprendre leurs souffrances était lors de plusieurs visites à un couple mixte - un mari noir, une femme blanche, situation encore rare à l'époque. Ils ne se sentaient à l'aise ni avec l'une des communautés, ni avec l'autre. J'ai cependant compris alors que la question raciale allait demander des décennies de luttes, de forcings législatifs et de confrontations avec le passé esclavagiste.

Alphonse
L'homme à la chemise rouge

Un jour, lors de mes deux années à Détroit, mon ami Jarvis Harriman et moi partons pour rendre visite aux responsables du syndicat de l'usine Dodge, dans un quartier appelé Hamtramck. Cette petite cité de quatre-vingt mille âmes, enclavée au cœur même de Détroit et ayant sa propre municipalité, est habitée en majorité par des immigrants venus de Pologne. Plusieurs journaux en polonais y sont imprimés, les rues sont garnies d'enseignes dans cette langue et si, au restaurant, on commande son repas en anglais, on risque bien de ne jamais être servi.

Nous avisons une baraque en bois qui est manifestement l'endroit que nous cherchons. Le petit local dont nous ouvrons la porte ne paie pas de mine. On est loin des bureaux somptueux que peuvent s'offrir généralement les syndicats américains. Trois hommes nous reçoivent. L'un, assis à son bureau, est le secrétaire du syndicat, un noir imposant. Un blanc, derrière lui, semble être son assistant. Un troisième homme est dans un coin, debout, vêtu d'une chemise rouge vif. Il ne dit rien, mais manifestement ne perd pas un mot de la conversation. Nous invitons ces responsables à une représentation, le soir même, d'un spectacle que nous organisons. Les deux personnages assis s'excusent, mais, se tournant vers le jeune homme à la chemise écarlate, lui demandent de les représenter. Ce dernier esquisse un sourire quelque peu énigmatique, cynique ou narquois, je ne sais, mais il semble accepter l'invitation.

Le soir, nous le retrouvons au premier rang des spectateurs. Comme il reste toujours silencieux, c'est à se demander s'il n'est pas muet pour de bon. Même discrétion à la fin de la soirée, mais il consent finalement à enta-

mer la conversation. Il se déclare même désireux de nous revoir.

Quelques jours plus tard, Jarvis et moi retournons au local syndical pour trouver cette fois le jeune homme tout seul, parfaitement à son aise, comme si le bureau lui appartenait. «*Je m'appelle Jim Ingram*», nous dit-il avec l'accent traînant des gars du sud, et il ajoute: «*Je vous emmène chez moi.*»

Nous n'avons qu'une trentaine de mètres à parcourir. Jamais je n'ai vu une maison aussi délabrée. Il s'agit d'une construction en bois et l'on accède à l'étage par un escalier branlant où l'on croit risquer sa vie. Nous sommes à peine assis sur les rares sièges disponibles que la mesure est ébranlée par une violente secousse. Nous nous tournons vers lui, atterrés. «*Ce n'est rien, dit-il mollement, ce sont les presses de l'atelier d'emboutissage de mon usine, qui est juste de l'autre côté de la rue.*»

Pas très rassurés, nous constatons bientôt qu'il y a deux percussions différentes. Il faut simplement s'y faire: une petite secousse toutes les trente secondes et une forte toutes les deux minutes. La conversation reste hoquetante pendant quelque temps, puis nous nous accoutumons peu à peu à ces tremblements réguliers qui se répercutent dans tout notre être. Mais comment est-ce possible d'habiter ici à demeure? «*J'ai mes raisons, nous dit-il, je suis tout près du syndicat, et tout près de l'usine.*» Pousser aussi loin l'amour de l'entreprise et du syndicat nous étonne quelque peu...

La conversation va bientôt nous éclairer. Nous avons affaire à un militant engagé. Dans les semaines qui sui-

vent, au fur et à mesure que nous apprenons à mieux connaître Jim, au demeurant fort attachant malgré son sourire sibyllin, nous assemblons les morceaux du puzzle. Il reste encore de gros trous, que nous ne comblerons jamais tout à fait. Est-il simplement militant du parti communiste américain légal - mais, comme on le sait alors, fortement surveillé - ou appartient-il au parti clandestin, dont Whittaker Chambers¹⁰ disait qu'il n'en avait découvert l'existence qu'après sept années de militantisme dans le parti officiel? Nous inclinons pour la première solution, bien que les réponses de Jim nous apparaissent le plus souvent équivoques.

Y a-t-il chez lui une soif de justice non assouvie, ou une insatisfaction personnelle? Toujours est-il que ce militant au visage torturé nous accorde de plus en plus sa confiance et fait preuve de sincérité dans l'intérêt qu'il porte au RM. Il semble y découvrir une idée qui va plus loin que celle pour laquelle il milite. Il veut nous présenter à ses amis. C'est ainsi qu'un jour il nous emmène à une réunion. Nous ne savons pas très bien dans quoi nous nous embarquons, mais, arrivés à destination, nous comprenons vite qu'il s'agit d'une séance du parti communiste local. Au bord du trottoir, devant l'escalier que nous gravissons, une longue limousine noire est arrêtée, chargée de quatre gaillards trapus qui ne sont pas là en vacances. Le FBI fait son travail sans beaucoup de discrétion.

En réalité, les militants qui se rassemblent fêtent le cinquantième anniversaire du rédacteur en chef du journal communiste de Détroit. La séance débute par quelques

¹⁰ Témoin au procès d'Alger Hiss, un membre de l'entourage de Roosevelt qui travaillait au profit de l'URSS.

chants révolutionnaires. Comme nous avons été installés au premier rang et que nous ne connaissons ni les mélodies ni les paroles, le meneur de jeu ne manque pas de remarquer, sans toutefois nous fixer de l'œil: «*J'en vois quelques-uns, ici, qui ne sont pas très enthousiastes.*»

Ouf, la soirée ne tire pas en longueur. Non qu'elle n'ait présenté aucun intérêt, mais nous préférons les conversations particulières qui peuvent suivre. Or, justement, Jim nous amène un de ses amis. Nous nous attendons à voir un jeune homme de sa trempe mais nous nous trouvons devant un frêle vieillard au visage anguleux. Il s'appelle Bill McKie. Un grand-père tranquille? Non, nous avons affaire à celui qu'on pourrait bien appeler le premier communiste du Michigan, le père spirituel, si l'on peut dire, de tous ceux qui sont rassemblés ici ce soir. Il nous traite avec beaucoup de considération, et nous serons amenés à le revoir. Il ira jusqu'à nous demander, quelques semaines plus tard, de passer un week-end chez lui pour l'aider à se débrouiller pendant l'absence momentanée de sa famille. Nous aurons même à taper à la machine une lettre qu'il nous dicte aux dirigeants du parti communiste américain. Le RM mène à tout! Veut-il nous embrigader dans le parti? Ce n'est pas notre impression.

Bill McKie, d'origine écossaise, a quatre-vingts ans. Sa santé est fragile. Il a milité toute sa vie. Lorsque Henry Ford, pressentant que ses propres ouvriers seraient à l'avenir ses meilleurs clients, a plus que doublé leur salaire, en 1914, McKie a été dépêché à Détroit par le parti communiste britannique pour organiser le syndicat Ford. En trente ans, nous dit-il, il a formé plus de trois cents militants. «*Hélas, ajoute-t-il, où sont-ils maintenant? L'argent,*

la corruption, le goût du confort, des mœurs dissolues m'ont pris mes meilleurs hommes. » Et il se tourne vers nous avec un regard sincèrement interrogateur: « *Comment se fait-il que Frank Buchman ait su garder autour de lui la plupart de ceux qu'il a formés? Quel est son secret?* » Depuis ce jour, McKie n'a qu'un désir au monde: rencontrer Frank Buchman. Quelques mois plus tard, nous allons lui rendre visite à l'hôpital. Il sait qu'il ne pourra plus réaliser ce rêve. Mais comme le lendemain est précisément l'anniversaire de Buchman, il se montre heureux de lui envoyer un télégramme: salut d'un meneur à un autre meneur d'hommes qu'il respecte et qu'il envie.

L'amitié avec Jim, entre temps, se renforce. Il nous demande de l'accompagner pour montrer un film documentaire sur le RM au président du parti communiste du Michigan, Carl Winter, un robuste gaillard à la chevelure argentée, gardé par deux chiens énormes que nous évitons de provoquer. Devant la porte de Winter, même scénario: la voiture chargée d'hommes du FBI. Sommes-nous désormais fichés?

Jim n'est pas célibataire comme nous pouvions le croire. Sa femme l'a quitté il y a quelques années, emmenant vers l'Alabama, d'où elle est originaire, deux filles de deux et quatre ans. Ce n'est pas une simple séparation: « *Ma femme n'a jamais aimé ma fille aînée, née d'un premier mariage, nous dit-il. Elle a même essayé de l'empoisonner. Je ne lui pardonnerai jamais.* » Nous nous taisons. Le silence n'est brisé que par les coups des presses d'emboutissage, qui continuent d'ébranler toute la maison. Puis Jim se met à parler et, désormais, plus rien ne l'arrête. Toute sa vie défile devant nous. Il décrit la pauvreté de

son enfance en Alabama, les vingt kilomètres qu'il parcourait pieds nus tous les jours pour aller à l'école et en revenir. Un premier mariage qui capote et un second qui ne réussit pas mieux et dont il a sa seconde fille. Depuis que sa femme est partie, il se consacre entièrement à son syndicat et à son parti, ne voulant penser à rien d'autre. Ses traits sont tirés. Il nous fixe de ses yeux inquisiteurs, avec toujours ce rictus énigmatique qui, de toute évidence, est l'aveu de sa souffrance.

Il ne s'est probablement confié à personne d'autre. Peu à peu, au fil des semaines, les choses se mettent en place dans son esprit. Il se décide à écrire à sa femme. Des lettres anodines, d'abord, puis au fur et à mesure que Jim retrouve un sens à son existence, des excuses sincères pour le passé. Il attend longtemps la réponse. Elle vient, directe, simple, émouvante. Sa femme prend sa part de torts. Elle parle des changements qui doivent s'opérer en chacun d'eux s'ils veulent reprendre une vie commune. Elle lui envoie des photos de l'église où ils se sont mariés. Jim nous dit: «*Je viens de retrouver la femme que j'ai épousée.*»

Du coup, il se met à revivre. «*En trois heures, nous dirait-il le lendemain, j'ai fait le travail qui me prend normalement huit heures. Le contremaître se demande ce qui m'est arrivé.*» La femme de Jim lui téléphone un jour pendant que nous sommes chez lui. Elle est sur ses gardes: «*Qui sont les gens qui sont avec toi. Des femmes?*» Il s'explique. Elle veut comprendre et insiste pour nous parler. Nous répondons de notre mieux à ses questions. Il est délicat de converser au téléphone avec une personne qui ne nous connaît pas et qui reste méfiante. Jim reprend l'appareil:

« Le Réarmement moral, ça marche. Je l'ai essayé. »

Puis la vie continue, avec ses hauts et ses bas. Bientôt, plus rien ne semble avancer en Jim. Sa sincérité est obscurcie par les récriminations. Son attitude est à nouveau ambiguë. Tous les griefs d'autrefois remontent à la surface. Nous lui présentons un soir un ami canadien, proche collaborateur de Frank Buchman. La conversation va bon train et durera longtemps.

- Jim, conclut le Canadien, tu veux vraiment te battre pour un monde nouveau ?

- Oui.

- Tu sais que ni le communisme, ni le capitalisme ne viendront à bout des problèmes du monde ?

- Oui.

- Les idées que nous représentons, tu y crois ?

- Oui.

- Alors, tu vas t'engager ou resteras-tu sur les gradins à applaudir ?

- ...

- Qu'est-ce qui te retient ?

- ...

- Tu te trouves à un carrefour. Devant un choix dont dépend toute ta vie.

- Je le sais, mais j'ai peur.

- Peur de quoi ?

- Des camarades du parti. Ils m'ont menacé de me jeter dans la rivière, une pierre au cou. Les connaissant, je prends la menace au sérieux. Il vaut mieux que je paie mes dettes et que je quitte l'Etat du Michigan.

Nous nous taisons puis proposons de réfléchir un moment et de noter les pensées qui nous viennent. Jim, le premier, rompt le silence. «*Il y aura de grands changements, dit-il; le changement des individus est la seule chose qui sauvera l'humanité.*» Il se décide à passer à l'offensive avec ses amis, pour essayer de les convaincre de la nouvelle façon de vivre et de penser qu'il a entrevue.

Un jour, nous le trouvons profondément bouleversé. Il vient d'apprendre que son frère, dans l'Etat de l'Alabama, est mort d'un accident de travail, dans une usine de produits chimiques, alors qu'il essayait de sauver un camarade tombé dans une cuve. Une mort atroce qui ravive les motifs de haine chez Jim. Haine du capitalisme, de l'exploitation, des chefs, de la pauvreté, de la vie... Il part immédiatement pour le Sud. Puis, plus rien. Une semaine, dix jours passent. Aucune nouvelle de lui.

Un soir, vers vingt-trois heures, le téléphone sonne dans la chambre où Jarvis et moi habitons. «*C'est Jim. Je suis à la gare d'autobus avec ma femme et mes filles. Pouvez-vous venir nous chercher?*» Nous sautons dans une voiture et trouvons la famille enfin réunie mais bien fragile encore, et surtout épuisée après 48 heures de route. Nous devons porter les deux filles endormies. Avec elles, nous pénétrons dans la baraque de Hamtramck, secouée la nuit comme le jour par les coups de butoir des presses Dodge. Dans l'appartement, si on peut l'appeler ainsi, qui a été depuis deux ans celui d'un célibataire, règnent un désordre et une saleté indescriptibles. Rien n'est prêt pour accueillir une famille. On étend des matelas par terre, on range vaguement les meubles, les casseroles, on jette les restes de nourriture. Il est une heure du matin quand nous

les quittons. Comment cette femme pourra-t-elle supporter un retour dans de telles conditions? Mais, malgré les difficultés, le foyer reprend vie, les enfants s'intègrent dans leurs nouvelles écoles.

Pourtant, il reste un problème grave: les relations entre la mère et la première fille de Jim, qui ne se sont pas arrangées avec les années. La fille n'adresse pas la parole à sa belle-maman. Elle ne sourit jamais, masque de pierre.

Quelques semaines plus tard, Jim décide d'emmener sa famille à Mackinac, où s'ouvre une série de conférences du RM. Mais sa femme tombe malade et doit passer tout son séjour à l'infirmierie. A quelque chose malheur est bon. La plus grande des filles, qui a maintenant six ans, commence à prendre soin de sa belle-mère. Un jour, spontanément, elle va cueillir des fleurs des champs et les lui offre. Les cœurs fondent, une barrière tombe.

De retour à Hamtramck, Jim nous dit: *«Depuis quelques mois, j'ai commencé à faire des choses que je n'avais jamais faites auparavant, je dois le reconnaître. J'ai beaucoup appris. Ma femme et moi n'allons plus nous séparer. Et ce que j'ai vu à Mackinac, je n'avais jamais imaginé que c'était possible.»*

Avant de rentrer en Europe, quelques semaines plus tard, je fais mes adieux à cette famille dont tant d'événements m'avaient amené à me sentir si proche. Je sais que ces liens se distendront avec l'éloignement, car Jim n'est pas homme à écrire des lettres. Quelques mois plus tard, Jarvis m'apprend que Jim a changé d'emploi. Sa femme et lui ont décidé de déménager à l'autre bout de Détroit. D'abord pour mieux se loger, ce qui était bien nécessaire.

Mais aussi pour rompre de façon plus nette avec un passé qui a tenu Jim prisonnier depuis trop longtemps. La dernière nouvelle me vient par une lettre de Jarvis. Jim est venu le voir il y a quelques années en Arizona. Espérons que la vie aura été clémente pour cette famille réconciliée.

Chapitre 13
Marie-Lise

Remontons le temps! En 1947, l'étudiant que j'étais s'était arrêté à Paris, de retour d'une brève visite en Ecosse. J'avais été invité à participer à une rencontre de jeunes du RM dans la ferme d'un agriculteur, Philippe Schweisguth, non loin de Pontoise. Parmi les personnes qui m'accueillent se trouve une jeune Française, fraîche comme la rosée, que je remarque assez vite: plutôt petite, un visage d'ange, des pommettes haut plantées, un caractère vif et spontané. Elle s'appelle Marie-Lise Sautter. Dès le lendemain, je ressens une émotion toute nouvelle. Coup de foudre. Cette flamme ne me quittera jamais, mais comme je n'ai à ce moment que dix-neuf ans, et Marie-Lise quinze, j'écarte de moi toute idée d'un attachement.

Dix-huit mois plus tard, je décide de me consacrer au RM. Comme cet engagement ne laisse pas beaucoup de place aux sentiments amoureux, je fonce tête baissée et je ne laisse pas le rêve de romances éventuelles s'incruster en moi. Marie-Lise, elle, s'est aussi engagée dans le mouvement, mais je la vois rarement durant les six premières années que je passe en France. De toute façon, à aucun moment, je ne m'enhardis à lui conter fleurette: ce ne serait pas bien vu à cette époque où le RM est assez strict dans les relations entre les sexes, ce qui se comprend dans un mouvement jeune et militant. Une scène demeure cependant présente à mon esprit. Lors d'une manifestation à la Mutualité, à Paris, je vois Marie-Lise s'avancer devant le public et faire un petit discours profondément ressenti sur les responsabilités de la France dans la guerre d'Algérie, qui vient de se déclencher. Je suis conquis par son courage et sa simplicité. Elle me dira par la suite que personne ne lui avait demandé de prendre la parole. Elle l'a fait de son propre chef.

Puis suivent mes deux ans aux Etats-Unis. Au printemps 1958, les amis avec lesquels je travaille à Détroit, en particulier Bill Jaeger, dont j'ai déjà parlé, comprennent que mes sentiments amoureux reviennent à la surface et sont profonds. Jaeger m'aide à me débarrasser de toutes sortes de peurs et de doutes qui me font encore hésiter. Peur de l'engagement, bien sûr; mais aussi préjugés de classe, aussi stupides qu'infondés. C'est dans ces moments-là qu'on mesure les sentiments de supériorité et la mesquinerie qu'on ignorait en soi! Je ne connais que peu Marie-Lise et encore moins sa famille. Dois-je tout savoir à son sujet avant de me décider? Puis, je n'aime pas tellement... sa façon de marcher. Faut-il tout aimer en celle à laquelle on rêve? Bill Jaeger me pose la question: «*Crois-tu que Dieu t'aime?*» Ma réponse est loin d'être claire. Il reprend: «*Crois-tu que Dieu aime Marie-Lise? – Sans aucun doute!*» Le contraste est saisissant. Je comprends que je dois laisser mon cœur s'ouvrir totalement.

Un jour, de façon inattendue, la certitude s'impose à moi, comme une carte blanche qui me serait donnée du fond de moi-même: oui pour Marie-Lise. Finies les hésitations! Mais comment m'y prendre? Lui écrire, alors que je n'ai pas la moindre idée de ses sentiments, surtout onze ans après notre première rencontre? Dire aux responsables du mouvement aux Etats-Unis que je veux rentrer en Europe? Dans une équipe où la solidarité est forte et où les décisions individuelles d'une certaine importance supposent consultation, puis-je en faire à ma tête? Et puis, Marie-Lise s'est peut-être mariée entre temps? Je l'aurais pourtant su. Quelques semaines plus tard, coup de téléphone de Caux: on me demande de rentrer au plus vite

en Europe pour participer à une pièce de théâtre qui doit être prête pour la conférence. Bonheur, je n'ai pas trop de peine à obtenir l'accord de mes amis américains et je prends l'avion quelques jours plus tard.

A Caux, où la conférence bat son plein, je découvre que Marie-Lise est présente et je la rencontre peu après mon arrivée. Grâce à la complicité d'un ami, je m'arrange à la rencontrer, comme par hasard, le 31 août, que je sais être son anniversaire et je ne perds pas de temps. A peine ai-je pu dire que je l'aime et que je voudrais... qu'elle me mitraille d'un «*oui, oui, oui, oui*» impétueux! Je tombe presque à la renverse. La demande en mariage et la réponse n'auront pris que quelques secondes. Le romantisme n'a pas eu le temps de s'installer. Il y a, pour l'un et l'autre, comme une impression d'évidence. Elle n'a besoin ni d'explications ni d'attendus! Je découvre qu'elle m'aime depuis quatre ans. Nous partons immédiatement en promenade malgré l'orage qui gronde.

A en juger par la réaction de mes fils, aujourd'hui, qui n'ont pas tout à fait l'air de croire à ce conte de fées, une telle façon d'engager sa vie avec une personne dont on ne connaît pas les sentiments peut paraître folle, ou éthérée, à la jeune génération du vingt-et-unième siècle. Mais c'est la stricte vérité. Et puis finalement, aujourd'hui, on voit de tout, y compris les unions amorcées par internet.

Tant d'années plus tard, la scène de la demande en mariage reste évidemment gravée dans nos esprits comme si c'était hier. Sauf que Marie-Lise ne se rappelle pas avoir dit tant de oui! Et nous sommes presque abasourdis de constater que l'amour peut indéfiniment grandir, même si tempêtes et bourrasques n'ont pas manqué au fil des ans.

Comme ma grand-mère maternelle, une grande dame d'origine arlésienne, est souffrante - elle a quatre-vingt-sept ans -, nous décidons de nous marier rapidement pour lui offrir une dernière joie. Dix semaines plus tard, après la cérémonie officielle à la mairie, Marie-Lise entre dans le temple des Eaux-Vives, à Genève, au son du joyeux prélude en sol majeur de Bach. Le temps est maussade, comme pour le jour de nos fiançailles, mais nous n'avons pas besoin de beau temps pour nous dire un oui ensoleillé. Mon frère, de dix ans mon aîné, a la gentillesse d'accueillir dans sa maison de Coligny tous nos parents et amis. Ma grand-mère est présente, et bien loin de s'affaiblir, elle nous accompagnera de son affection encore pendant douze ans ! Comme nous sommes un jeune couple fauché, c'est elle qui nous offrira une lune de miel inoubliable à Majorque. Là, je me vois encore gambadant sur la plage, savourant cette perspective exaltante : toute une vie ensemble ! Toute une vie ensemble, oui - nous voici cinquante ans plus tard - mais l'apprentissage de la vie à deux n'en ressemble pas moins à un parcours du combattant, surtout dans une activité collective où il faut se donner jour après jour à tous ceux qui nous entourent.

J'ai tout de suite aimé chez Marie-Lise son caractère primesautier, une absence de calcul, une ingénuité dans son sens de liberté et de spontanéité. Elle me racontera plus tard qu'elle s'était occupée, avec une amie suisse, de la femme d'un premier ministre africain pendant son séjour à Paris. Comme cette dernière avait été invitée à une réception à l'Elysée, Marie-Lise et son amie lui ont offert, sans beaucoup réfléchir, de l'accompagner en voiture jusqu'à sa destination, l'amie étant la conductrice.

Mais Marie-Lise n'avait pas prévu le sens dans lequel les véhicules devaient tourner dans la cour du palais. Aussi, lorsqu'un officiel a ouvert la portière, c'était du côté de Marie-Lise. Elle a dû sortir la première, à sa plus grande confusion, avec son manteau de tous les jours et son fichu sur la tête, devant deux rangées de gardes républicains sabre au clair! Ensuite seulement a pu sortir l'invitée africaine pour monter les marches vers l'Élysée. Inutile de dire que les deux demoiselles ont démarré le plus vite possible!

Je ne sais si l'événement a été le déclic, toujours est-il que celle qui allait devenir mon épouse a toujours su, par la suite, trouver le moyen de soigner sa coquetterie, même avec des habits d'occasion.

Cette anecdote est typique de bien d'autres situations rocambolesques dans lesquelles Marie-Lise aura le don de se trouver sans tout à fait en mesurer les aléas possibles. Mais c'est ce qui fait son charme.

Ce ne sont certes pas nos goûts pour les activités de détente qui nous ont rapprochés. Nous avons dans ce domaine les intérêts les plus contradictoires! Le soleil et la chaleur sont mes amis, Marie-Lise les craint. J'adore le jazz; elle ne le supporte pas. J'ai un faible pour les jeux de cartes et les réusites; elle ne s'en approche pas. Le sport à la télévision m'enthousiasme; elle ne peut pas le regarder plus de deux minutes. Elle adore la promenade; il a fallu des années pour que je m'y mette. J'aime bien être ponctuel; elle ne sait jamais l'heure qu'il est. Lorsqu'il s'agit de s'entendre sur un itinéraire, je veux être précis; elle ne peut pas lire une carte et ne distingue pas sa gauche de sa droite...

Heureusement que, sur les sujets plus importants, nous nous entendons sans peine, partageant une même foi. Et le souci que Frank Buchman et ses compagnons nous ont appris à avoir pour ceux que nous côtoyons nous rapproche beaucoup. Marie-Lise a une mémoire étonnante des préoccupations et des difficultés que les gens nous ont confiées. Elle y réfléchit beaucoup et elle me propose constamment des initiatives à prendre pour telle ou telle personne.

Cette sensibilité n'est peut-être pas sans lien avec l'enfance rude qu'elle a connue avec le divorce de ses parents. Elle a été ballottée de lieu en lieu, d'école en école. Sa mère, pour gagner sa vie, a dû créer une petite entreprise de chaussures en raphia - c'était la guerre, il n'y avait plus de cuir - et sillonner le Midi sur sa vieille bicyclette pour vendre ses produits. Elle a dû laisser son fils de quinze ans, et ses filles de douze et dix ans, dans des familles de paysans en Lozère où ils suivaient l'école dans des classes à plusieurs niveaux. Mais comme la mère avait parfois du mal à payer la pension, Marie-Lise a été mise assez durement au ménage et sa sœur devait garder les vaches.

Lorsque Marie-Lise vivait avec sa mère, elle devait endurer la compagnie souvent conflictuelle, cauchemardesque même, à certains moments, que celle-ci entretenait avec d'autres femmes, et notamment une amie particulièrement tyrannique. Il faudra plusieurs dizaines d'années pour que Marie-Lise arrive à accepter cette situation et à trouver l'apaisement. Pendant les périodes où, par la suite, elle a habité à Paris avec son père, elle devait se barder face à des situations tout aussi pénibles. Elle supportait mal les relations quelque peu débridées qui se

nouaient dans l'appartement, portes grandes ouvertes, et les parties de bridge qui durèrent jusqu'au petit matin. Son père se remariera deux fois. Et les relations entre père et fille resteront difficiles.

Peu après notre mariage, lorsque nous nous trouverons au Cameroun, Marie-Lise se décide à écrire à son père. Elle a souvent essayé de lui faire comprendre qu'il avait été égoïste et irresponsable. Rien n'y faisait. Ses tentatives ressemblaient à une balle lancée contre un mur. Elle sent peu à peu le besoin, non plus de vouloir changer son père, mais bien de lui demander pardon d'avoir fermé son cœur au moment même où il aurait eu besoin de son affection et de son soutien. Avant d'envoyer sa lettre, elle me la fait lire. Je reste perplexe. Entre les lignes de sincères regrets, on peut comprendre: si tu ne t'étais pas si mal comporté, tout aurait été différent! Marie-Lise se remet à l'ouvrage. La troisième version sera la bonne. Plus trace du moindre reproche. La lettre part. Marie-Lise n'attend pas de réponse, mais elle se sent déjà pacifiée.

Au bout de quinze jours, l'inattendu se produit. Magnifique missive de mon beau-père. Il remercie sa fille de ses *« réflexions profondes »* sur leurs relations et il ajoute: *« Moi aussi, j'ai à me faire pardonner le mal que j'ai pu faire à mes enfants par la fausse situation que j'ai eue pendant bien des années, et qui m'a amené à vivre beaucoup trop comme un égoïste, perdant, dans une certaine mesure, le sens de mes responsabilités, matérielles et morales. »* Il termine en reconnaissant certaines des fautes qu'il a commises et en disant: *« Voilà la photo de ces années passées et je suis heureux que nous ayons pu nous en expliquer à cœur ouvert. »* Par la suite, il dira avec beaucoup d'honnêteté à

sa fille les raisons qui ont pu, dans sa propre enfance, l'amener à un certain relâchement, notamment la sévérité de son père à lui et les onze opérations qu'il a dû subir pour une ostéomyélite.

Ce chemin vers la réconciliation, dont nous nous émerveillerons longtemps, est pour Marie-Lise comme pour moi une expérience primordiale qui nous soutiendra beaucoup et qui nous aidera à mieux comprendre tous ceux qui ont des problèmes similaires et, à l'occasion, à les aider à aller vers un dénouement possible. Marie-Lise se rend bien compte que la rancœur qu'elle a éprouvée contre son père est sa responsabilité à elle, et que Dieu peut l'en guérir. Elle s'aperçoit depuis que les tentations d'amertume peuvent revenir, sur d'autres sujets, mais qu'elles n'ont désormais plus de prise sur elle.

Depuis cet échange épistolaire, les relations avec son père s'améliorent nettement. Quand nous habiterons Paris, nous aurons un contact régulier avec lui et sa troisième femme, une Martiniquaise énergique, fonctionnaire dans l'éducation. Une seule ombre au tableau: mon beau-père a beaucoup de peine à accepter que je ne gagne pas ma vie. Il craint, non sans raison, que je ne puisse assurer à Marie-Lise, puis à nos enfants si nous en avons, la sécurité matérielle nécessaire. Et nos relations en sont parfois rendues difficiles. Comme il n'a apparemment pas de foi, nous ne pouvons pas attendre de lui qu'il fasse confiance à la providence divine, comme nous essayons de le faire, et à l'esprit d'entraide d'un groupe très solidaire. Il nous a dit, dans sa lettre envoyée au Cameroun, qu'il se sentait moins près de Dieu que nous mais il ajou-

tait: *«Je ne suis pas un incroyant et un jour viendra, je l'espère, où je l'écouterai mieux.»*

Un jour, mon beau-père me prend à part et me dit qu'il aimerait me parler seul à seul. Nous montons à l'étage. Je suis un peu tourmenté d'avoir à subir à nouveau ses reproches au point de vue financier. Pas du tout. S'asseyant sur son lit, il me dit ceci: *«J'ai fait un rêve. J'ai rêvé que Khrouchtchev venait à Caux – où mon beau-père était allé peu après notre mariage – et qu'il venait avec toute une délégation. Et le président Lyndon Johnson de même. Et de Gaulle, et enfin Mao tsé tOUNG. Chacun avec une suite nombreuse.»* Et il ajoute, avec une réelle inquiétude et en pesant ses mots: *«Mais est-ce que Caux peut vraiment accueillir tout ce monde en même temps?»* J'essaie de le rassurer. Il se détend. Véritablement, ce rêve l'a troublé. Cela me montre qu'il a suffisamment de respect pour le travail auquel nous nous consacrons pour qu'il prenne ce songe avec autant de sérieux.

Quant aux relations avec sa mère, Marie-Lise prendra plus de temps pour parvenir à une réelle sérénité. Il faudra qu'elle se rende compte d'abord qu'elle n'avait pas su l'aimer comme elle le devait. Les mauvais souvenirs, et la difficulté de communiquer avec elle sur le passé, prenaient trop souvent le pas sur l'affection naturelle. Lorsque nous aurons nos enfants, ma belle-mère viendra souvent s'occuper d'eux, avec beaucoup de dévouement, et les relations seront beaucoup meilleures. Mais le déclic décisif se fera en Marie-Lise lorsqu'elle fera la découverte suivante, comme si Dieu lui disait: *«J'aime ta maman autant que je t'aime.»*

Personnellement, j'ai toujours apprécié ma belle-mère, qui avait une grande sensibilité, un tempérament d'artiste, et qui a su dominer les souffrances nées de son divorce et des conditions matérielles très difficiles qu'elle a endurées depuis. Et je suis heureux d'avoir pu l'aider, par exemple, pour un déménagement acrobatique entre une chambre de bonne du sixième étage près du jardin du Luxembourg et un minuscule appartement, mais composé au moins de deux pièces, et plus tard d'une troisième, au cinquième étage d'un immeuble du 18^{ème} arrondissement avec vue sur les toits de Montmartre. Appartement dont elle deviendra propriétaire avec l'aide de ses enfants et d'une de ses sœurs. Cet épisode aura sans doute renforcé mes liens avec ma belle-mère, qui ne voyait d'abord en moi que l'intellectuel désincarné !

De la famille de Marie-Lise, j'apprendrai peu à peu à connaître et à apprécier un esprit de droiture et d'honneur, une progéniture abondante – trente-cinq cousins germains – et une ascendance illustre: la mère Royaume, héroïne de la défense victorieuse de Genève, lors de la tentative de conquête savoyarde en 1602, l'économiste Jean-Baptiste Say, ou Henri Rieu, un personnage haut en couleur, ami intime de Voltaire qui l'appelait son « cher corsaire » et qu'il a hébergé dans son château de Ferney avant de lui construire une maison toute proche. Sans oublier le grand-père paternel de Marie-Lise, Emmanuel Sautter, qui a abrégé une belle carrière de banquier pour devenir secrétaire général des Unions chrétiennes de jeunes gens, à l'échelle internationale, puis pour fonder en France le Foyer du soldat pendant la première guerre.

Ce que je ne comprends pas tout de suite dans les premières années de notre mariage, c'est que Marie-Lise a besoin, à cause des difficultés de son enfance, d'un surplus de sécurité. Y compris celle de décisions prises parfois pour elle, ce qui l'aide à se détendre. Elle jouit d'une bonne santé, mais elle est souvent fatiguée. D'ailleurs, un médecin lui a dit un jour: *«Je ne connais que deux types de femmes: celles qui sont fatiguées, et celles qui sont très fatiguées!»* Mais ce que j'ai de la peine à comprendre, c'est qu'à dix heures du matin elle soit en pleine forme, à dix heures et demie complètement épuisée, puis vingt minutes plus tard fraîche comme une rose. Il faudra que j'accepte, ce qui est important pour un mari rationnel, et rarement fatigué, que la fatigue n'est pas un phénomène raisonné.

Dans ces premières années, je me regimbe intérieurement contre la discipline sexuelle attendue des couples qui se forment dans les équipes du RM. Je cherche des dérivatifs, lectures égrillardes ou films de la même farine. Je suis parfois agressif dans mes étreintes. C'est mon côté le moins fréquentable. Marie-Lise le ressent durement. Elle m'a beaucoup aidé à ce moment-là. Je me rappelle un matin, à Caux, où elle m'a dit: *«Jean-Jacques, je t'aime beaucoup, beaucoup, mais il faut que tu saches que, pour moi, Dieu vient en premier.»* De ce témoignage de foi, j'aurais dû être reconnaissant, mais j'étais furieux, au point de ne pas vouloir sortir de la chambre. C'était comme si Marie-Lise m'échappait. Avant de comprendre, et d'accepter, ce qui était important pour moi, qu'elle n'était pas ma possession et que cette déclaration était le plus grand cadeau qu'elle puisse me faire.

La pureté, non pas relative, mais absolue, était parmi les critères de vie proposés par Buchman à ses premiers compagnons comme à tous ceux qui ont suivi dans son sillage. Et ce n'est pas par hasard qu'il lui conférait une grande importance. Parce qu'est atteinte là la fibre la plus sensible de notre être. J'ai toujours trouvé cette exigence de pureté comme étant au-delà de mes forces. J'en ai même voulu à Dieu d'avoir créé le corps féminin si diablement désirable. Et Marie-Lise avait raison lorsqu'elle m'a écrit un jour: « *Cette fascination de la chair retient une part de toi centrée sur toi-même, et c'est cette part qui manque dans ton contact avec les autres.* » Aïe! J'ai bien sûr réagi à sa remarque, mais je suis reconnaissant de son courage et de ce que nous ayons pu parler de ces questions avec simplicité.

La chasteté qu'imposait implicitement Buchman aux couples qui se formaient autour de lui était-elle excessive? Sans doute, mais nous avons appris à travers elle à mieux nous maîtriser, à être moins le centre de nos préoccupations, à nous donner aux autres avec plus de gratuité. Nous ne le regrettons pas. Cela nous a entre autres permis d'accepter de vivre dans nos valises pendant cinq ans avant de nous installer de façon plus stable. Quand, à notre retour en France en 1963, après cinq ans passés en Afrique, en Asie et dans les différents pays d'Europe, nous déciderons de fonder une famille, c'est avec bonheur que nous accueillerons d'abord Philippe, puis Jean-Noël. Il était temps pour le dernier: Marie-Lise avait alors quarante ans.

Un certain nombre d'amis semblent croire que Marie-Lise et moi n'avons pas de problèmes conjugaux, et ils

nous disent envier notre apparente sérénité. Nous devons chaque fois les détromper. Nous avons dû affronter de pénibles tiraillements. Il y a eu des moments où l'on avait l'impression que si l'un disait un mot de plus, il ne pouvait être que mal pris; et s'il ne disait rien, c'était encore pire. Il est si facile de blesser la sensibilité féminine.

Je me rappelle une grave dispute qui avait culminé à Saïgon lors d'un coucher de soleil. Marie-Lise le trouvait magnifique, moi pas spécialement ! Nous en sommes arrivés à ne plus rien pouvoir nous dire jusqu'à ce que Marie-Lise, patiemment, revienne en arrière, démêlant l'écheveau, pour retrouver la cause de notre différend, qui n'avait rien à voir avec le ciel de Saïgon. Ce qui, dans de tels moments, a sauvé notre amour, c'est l'insistance de Marie-Lise à exprimer la moindre insatisfaction concernant notre relation, même si je trouvais ces explications fort désagréables. Et probablement ai-je fait moi-même, alors, l'effort de l'écouter jusqu'au bout et de ne plus me défendre ou me justifier. La communication, ce n'est pas seulement ce que l'on se dit, mais la capacité d'imaginer comment l'autre perçoit ce que l'on dit ou ce que l'on ne dit pas.

Juste une autre anecdote. Alors que nos fils avaient environ onze et sept ans, Marie-Lise se désolait de mon manque de prise de responsabilité pratique pour leur éducation. En particulier, je laissais toujours à Marie-Lise le soin d'être avec eux lorsqu'ils se couchaient le soir, des moments où ils pouvaient plus facilement parler de leurs soucis ou de ce qu'ils avaient vécu dans la journée. Des moments précieux aussi pour la lecture et la prière. Elle m'avait souvent demandé de prendre cette question au

sérieux, mais j'avais toujours de bonnes excuses. Un matin, elle s'y est prise par l'humour. Puisque nous pratiquions au début du jour un moment de silence, carnets en mains pour noter nos pensées, elle a profité de ce que j'étais allé prendre ma douche pour écrire dans mon calepin, comme si je l'avais écrit moi-même: «*A partir de maintenant, je ne serai plus seulement le ministre adjoint de la famille et je prendrai mes responsabilités, notamment pour le coucher de Jean-Noël. Je ne trouverai aucune excuse pour m'en dispenser...*» A mon retour dans la chambre, j'ai pris mon carnet et j'ai trouvé son mot. Que pouvais-je faire d'autre qu'éclater de rire. Depuis ce jour-là, j'ai commencé à mieux me soucier de Jean-Noël, qui n'a pratiquement jamais pleurniché pour réclamer sa maman le soir.

Je dois une infinie reconnaissance à la persistance de Marie-Lise, à son refus d'accepter le flou ou la plus petite opacité dans nos relations.

Bien sûr, la fidélité est une condition essentielle. L'époque actuelle est à ce sujet pitoyable, car les médias, sous toutes leurs formes, ne cessent de magnifier la tolérance, la sexualité et ses pratiques les plus variées. Bientôt, si cela continue, plus personne ne croira qu'il est possible de rester fidèle. Je me rappelle la houle de stupéfaction et d'incompréhension qui s'est levée quand, prenant la parole devant une soixantaine de jeunes paroissiens noirs d'un faubourg du Cap, j'avais dit qu'il était possible de rester fidèle et que c'était ce qui avait le plus compté dans ma vie.

Evidemment, quand on voit la légèreté avec laquelle un certain nombre de jeunes d'aujourd'hui choisissent

leur conjoint – mais les «arrangements» d'autrefois étaient-ils plus réussis? – on ne peut s'étonner de voir notre vie familiale, spécialement en Occident, dévaler la pente aussi vite. Y aura-t-il, un jour, un retournement? Il faut l'espérer, et c'est peut-être déjà en cours. Ne voit-on pas, dans les forêts incendiées, de petites pousses surgir en quelques jours au milieu du désastre?

Chacun à sa manière, nos deux fils ont multiplié notre bonheur. Philippe est tout d'une pièce. Il a toujours marché dans les clous. Cœur généreux, ne voyant que le bon côté des choses et des gens, il va droit devant lui. Jean-Noël, de cinq ans son cadet, nous a fait un peu peur. Joyeux luron refusant d'emblée toute règle, anticonformiste, curieux de tout, il nous a annoncé à treize ans qu'il prenait sa liberté. Panique chez les parents. Heureusement sans fondement. Il voulait simplement marquer son territoire.

Philippe se confie beaucoup. Quand il rentrait de l'école, fier de lui, ce qu'il avait à raconter à l'un de ses parents, il fallait qu'il le dise immédiatement à l'autre (aujourd'hui aussi, par téléphone, de l'autre bout du monde!). Jean-Noël, adolescent, nous a fait, lui, le coup du silence. Des repas entiers sans un mot. Par quel bout fallait-il le prendre? Nous n'avons sans doute pas su nous adapter à son caractère très personnel, à ses aspirations déroutantes.

Pour Philippe, scolarité sans problème. Nous n'avons jamais eu à l'aider dans ses devoirs. Jean-Noël non plus, mais lui, à l'école et au collège, en faisait le minimum. Jusqu'à ce qu'il se ressaisisse subitement. Nous l'avons

entendu se murmurer à lui-même, devant un devoir de math: «*J'ai quand même des lacunes.*» Mais il a vite comblé son retard.

Philippe ne se complique pas la vie. D'humeur toujours égale, il est reposant. On devine en général ce qu'il va nous dire. Jean-Noël, lui, quand on croit savoir ce qu'il pense, c'est qu'on se trompe. Il nous étonnera toujours.

Philippe et Jean-Noël, aujourd'hui, continuent notre éducation.

Chapelle
de la
Trinité **Une maison-phare**

C'était un hôtel particulier habité par une famille patricienne. Un acte de foi de ses propriétaires l'a transformé en un lieu de vie rassemblant des personnes de tous âges, conditions et origines et en a fait un creuset de communion humaine. Un lieu où se construisent jour après jour des relations de cœur à cœur. Où se tissent des amitiés pour la vie. Où s'amorcent des rapprochements entre dirigeants de groupes ou de peuples hostiles. Où des travailleurs de la base rencontrent des capitaines d'industrie sur un pied d'égalité. Où des simples citoyens peuvent poser des questions dérangeantes à des hommes de pouvoir et espérer trouver avec eux des réponses de qualité.

Cette maison a été mon port d'attache, de façon intermittente, et celui de Marie-Lise durant une quinzaine d'années avant et après notre mariage. Nous y avons pris racine et elle est devenue notre foyer. J'en garde une telle empreinte qu'aujourd'hui encore ce lieu forme le décor d'une part de mes rêves, comme si elle se fondait avec mon être le plus intime. Nous y avons fait l'apprentissage de ce qui a été l'activité essentielle de notre vie puis nous en avons été les hôtes pendant quatre ans, accueillant des invités venant de tous les horizons.

C'est en 1928 que le baron et la baronne Robert de Watteville, dont j'ai parlé au début de ce livre, avaient acquis cette demeure et c'est là qu'ils y ont élevé leurs enfants. Elle est située aux portes de Paris dans ce qui était alors une forêt de pins ayant appartenu aux princes d'Orléans, d'où le nom de ce quartier voué à l'habitat résidentiel, le Parc des Princes. Ce quartier fait aujourd'hui partie de la commune de Boulogne-Billancourt dont la portion sud est d'une tout

autre ordonnance. Cité ouvrière par excellence, Billancourt a été marquée par la présence de grands sites industriels. La place située devant la porte monumentale des usines Renault – fermées en 1992 – a été historiquement le théâtre de nombreuses manifestations syndicales et politiques, violentes parfois, et parfois violemment réprimées.

Pendant la seconde guerre mondiale, Robert et Diane de Watteville avaient dû quitter le château qu'ils habitaient en Alsace, celui-ci ayant été réquisitionné pour abriter un état-major allemand avant d'être la proie des flammes. Ils ont dû trouver d'autres habitations, se réfugiant parfois chez des amis, car ils avaient loué leur maison de Boulogne à un directeur des usines Renault, ce qui la sauva d'ailleurs, elle, d'une réquisition par les Allemands. En 1946, une fois le conflit terminé, que faire de cette maison, devenue alors beaucoup trop vaste et trop lourde à entretenir pour un couple dont les enfants avaient pris leur envol? Continuer à la louer? La vendre?

La décision qu'ils ont prise allait révolutionner la vocation du lieu. Désireux d'apporter leur pierre à l'action du RM – et, dans ce cas, une pierre bien tangible - ils ont peu à peu invité des jeunes engagés dans le mouvement à y loger, à remettre la maison en état et à en faire un centre de rencontres international. Formidable défi pour un couple déjà âgé et de santé fragile. Robert de Watteville y mourra d'ailleurs quelques années plus tard, en 1950, non sans avoir conçu et exprimé la conviction que la maison était destinée à servir la réconciliation entre la France et l'Allemagne. Cette vision a commencé à se réaliser lorsque le premier membre du gouvernement fédéral allemand à venir en

France y a été accueilli durant un séjour qui lui a permis de rencontrer des dirigeants politiques français.

C'est après les mois que j'ai passés dans la banlieue parisienne que l'on m'a proposé de rejoindre la communauté installée dans la maison de Boulogne, un groupe aussi fraternel qu'hétérogène. Des jeunes français, suisses, scandinaves, néerlandais ou américains, engagés dans une volonté de réconciliation de l'Europe; une princesse russe émigrée; un linotypiste du journal *Le Monde* et son épouse; deux couples britanniques venus concourir à notre formation à ce qu'il faut bien appeler un apostolat. Se joindront à cette équipe, au fil des ans, des jeunes ménages anglais avec leurs enfants en bas âge, un diplomate britannique en poste à Paris, des Africains, des Asiatiques...

La baronne de Watteville a partagé la vie de la maison jusqu'à son dernier souffle, en 1977. Elle a initié les jeunes non équarris que nous étions à ce qu'on nommait à l'époque les «bonnes manières». Aidée par une gouvernante dévouée, qui avait travaillé dans la famille depuis de longues années et qu'elle a gardée auprès d'elle, elle nous a inculqué l'amour et le respect des belles choses, d'une maison de prestige et de son décor; elle nous a appris à «vouvoyer» le mobilier ancien, à prendre les fauteuils, quand nous devons les déplacer, par l'assise et non par le dossier. La distinction personnifiée, Diane de Watteville, qui nous a permis de l'appeler par son prénom, a vécu ainsi parmi nous comme si nous étions ses égaux, attentive à chacun et gardant l'œil sur toute chose. Je lui suis redevable d'une bonne partie de mon éducation à la vie en société.

Les journées des uns et des autres sont remplies parfois jusqu'à déborder. Chacun les entame vers six heures du matin par un moment de silence tourné vers l'intérieur comme vers le monde extérieur. Puis nous partons à Paris, en banlieue ou plus loin à la rencontre de personnes qui sollicitent notre soutien en rapport avec leurs propres préoccupations ou projets pour l'avenir de la France, parfois du monde. Ainsi, les problèmes de l'humanité deviennent nos problèmes.

Nos interlocuteurs sont nombreux et variés: syndicalistes, patrons, cadres, hauts fonctionnaires, députés, diplomates, intellectuels, mais aussi des gens sans étiquette qui ont à cœur de mieux servir leur prochain et la société. Pour nous, la tâche est exaltante.

Mais il faut aussi assurer la bonne marche de la maison, où se tiennent de nombreuses réunions et des rencontres plus restreintes autour d'une table de déjeuner, de dîner, ou même de petit déjeuner. Marie-Lise, qui avait déjà rejoint la maisonnée comme adolescente, ayant quitté le collège après le brevet, est parmi les jeunes femmes qui préparent les repas, en général fort soignés. C'est là qu'elle est devenue le fin cordon bleu qui partage mon existence.

Elle et ses amies se rendent aussi presque chaque semaine au quartier des Halles, ce ventre de Paris souvent dépeint par Zola, afin de remplir une voiture de victuailles. Les marchands de légumes, de fruits ou de poissons connaissent bien ces demoiselles et les appellent « mes belles », « mes petits lapins » ou autres charmants noms familiers. Le contact avec eux devient si cordial que la maisonnée les invite un jour pour les remercier du soin qu'ils

apportent à notre approvisionnement. Je compose pour eux à cette occasion une petite chanson qui a beaucoup de succès et dont la mélodie résonne encore à mes oreilles. Cette valse chaloupée, cependant, aurait été mieux accompagnée par un accordéon que par un piano à queue!

Nous, les hommes de la communauté, nous attelons aux travaux les plus divers que requiert une maisonnée en constant renouvellement. Les activités de ce qui est devenu un véritable quartier général d'une action menée à partir de la capitale se diversifient peu à peu: réceptions, créations théâtrales, séminaires, concerts dans la grande bibliothèque sous le regard des ancêtres de Watteville, accueils de délégations étrangères. En 1950 déjà, le premier groupe de dirigeants japonais à quitter leur pays après la guerre a été reçu dans la maison et y a rencontré des dirigeants de la vie politique française.

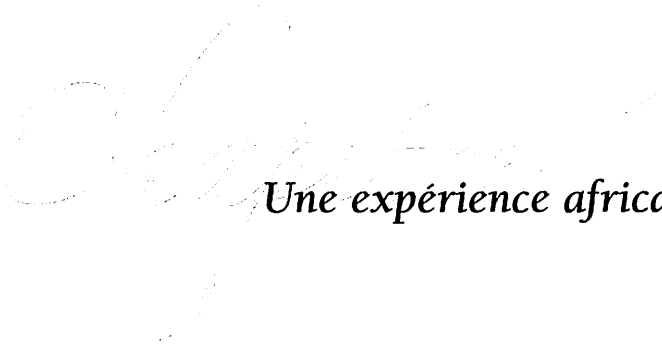
En 1965, lorsque nous décidons de présenter à Paris, avec des comédiens professionnels, une pièce de Peter Howard, «A travers le mur du jardin», nous invitons parfois des personnalités du public ainsi que les comédiens à nous rejoindre à Boulogne pour un souper à l'issue du spectacle, ce qui prolonge nos journées de travail jusqu'à dix-huit heures d'affilée!

Pouvoir réfléchir tranquillement avec deux membres du gouvernement tunisien à ce qui pourrait concourir à la stabilisation de leur pays nouvellement souverain. Accueillir des leaders nationalistes du Maroc, du Mali, du Bénin, du Nigeria, du Cameroun, de la Côte d'Ivoire et être à leurs côtés dans cette phase cruciale et délicate qui va aboutir à l'indépendance de leurs pays. Soutenir des partenaires

sociaux pour la mise en place progressive des premières négociations paritaires à l'échelle de la France. En tout cela, la maison de Boulogne a joué pleinement son rôle de catalyseur¹¹ durant cinquante cinq ans.

Nous sommes reconnaissants d'avoir vécu ces moments forts avec les amis qui nous sont devenus les plus proches: Maurice Nosley et Michel Sentis, tous deux ingénieurs polytechniciens, qui ont quitté leur voie toute tracée pour une vie de bénévoles; Michel Koechlin, ingénieur, Philippe Lasserre, germaniste distingué, Charles Danguy, qui nous a rejoints après avoir travaillé dans l'industrie horlogère suisse, Alain Tate, cadre de banque. Ils ont continué, avec leurs épouses, qui avaient toutes travaillé à nos côtés avant leur mariage, à vivre ce même esprit de don de soi désintéressé. Je n'oublie pas André Crépin, ce cégétiste de l'imprimerie du Monde dont j'ai déjà évoqué l'amitié, et son épouse, ainsi que cette très bonne amie de Marie-Lise et de moi-même, France Bochet, aujourd'hui décédée, qui venait du milieu ouvrier parisien et qui a quitté son quartier de Belleville pour se joindre à la communauté. Je pense aussi à tous ceux qui, dans le monde professionnel, sans habiter eux-mêmes dans la maison, nous ont soutenus et accompagnés. Toutes ces amitiés ont grandement enrichi ces années de travail en commun. La confiance régnait et, si elle arrivait à manquer, on s'expliquait et on repartait. Je simplifie sans doute, mais c'est la signature du bonheur.

¹¹ Les circonstances ayant changé avec le temps, la maison de Boulogne a été vendue et l'action du RM se mène depuis 2003 à partir d'un centre plus fonctionnel ouvert à Issy-les-Moulineaux, distant seulement de quelques kilomètres. Pour toute information, consulter le site < www.ic-fr.org >.



Une expérience africaine

Quelques épisodes de l'histoire du Cameroun auxquels des amis français et moi-même avons été mêlés dans le cadre de l'action du RM méritent d'être relatés. Ces faits ne figurent guère dans les précis d'histoire car ils se sont déroulés essentiellement dans les coulisses de la politique officielle.

Alors que je me trouve aux Etats-Unis, en automne 1957, une étudiante camerounaise, Delphine Zanga, élève infirmière en France, qui participe à la conférence du RM sur l'île de Mackinac, fait une déclaration solennelle et émouvante: très inquiète quant à l'avenir immédiat de son pays, qui espère accéder à l'indépendance mais est en situation de quasi-guerre civile, elle demande à l'assemblée de faciliter la venue à la conférence, qui va durer encore plusieurs semaines, du chef de l'opposition, Charles Assalé. Elle est convaincue que cet homme, s'il faisait sien l'esprit qui règne à Mackinac, pourrait aider à résoudre les graves problèmes de l'heure au Cameroun. Des participants s'engagent à contribuer au voyage du leader africain si jamais il répond à l'appel de la jeune fille. Mlle Zanga n'est d'ailleurs pas n'importe qui. Elle deviendra, après l'indépendance, ministre de la Santé et des Affaires sociales de son pays.

Elle écrit donc une lettre que Charles Assalé reçoit le jour où il doit tenir une réunion de son parti, le mouvement d'Action nationale. Il est si touché par la conviction de sa jeune compatriote qu'il décide de lire publiquement la lettre à ses partisans. Ceux-ci l'encouragent à accepter la proposition. A Mackinac, quelques semaines plus tard, nous le voyons arriver. Maigre, voûté, les cheveux tirant sur le blanc, bien que jeune encore, Charles Assalé nous

donne l'impression d'un homme sans espoir. Il nous confie son désarroi et relate les tribulations de sa vie lors d'un petit déjeuner qui marque son quarante-sixième anniversaire - avec un gâteau en forme d'Afrique qui a été préparé pour lui. Ce moment reste très présent à ma mémoire. Alors qu'il était enfant, sa famille a été décimée par la malaria. Il a été recueilli et élevé par une missionnaire suisse qui, nous l'apprendrons plus tard, se trouve être une tante de Marie-Lise.

Assalé, qui est venu à la politique par le syndicalisme, combat depuis longtemps pour l'indépendance de son pays. Comme beaucoup d'autres leaders d'Afrique francophone, il a été influencé par le parti communiste français qui a toujours essayé de parrainer les mouvements indépendantistes. Il nous dit posséder encore sa carte de l'Union des Populations du Cameroun (UPC), qu'il a fondée en 1948 avec onze autres militants nationalistes. Cette formation, qui prône l'indépendance totale et immédiate, se rend rapidement compte que l'administration française n'est pas pressée d'accorder l'indépendance, ni les notables camerounais de l'obtenir. Le Cameroun est sous tutelle de l'ONU, qui doit surveiller l'évolution du pays et conseiller la France. En 1950, l'UPC durcit son action, finissant par passer à la clandestinité. Opposé à la lutte armée, Assalé se dissocie alors du parti qui sera d'ailleurs interdit en 1955. Il fonde le mouvement d'Action nationale, qui, même s'il n'a pas l'envergure de l'UPC, devient l'opposition légale, mais virulente, face au gouvernement, présidé par André-Marie Mbida, qui estime ouvertement que son pays n'est pas mûr pour l'indépendance.

C'est au nom de cette opposition que Charles Assalé avait été invité à présenter en automne 1957 les propositions de son mouvement au Conseil des Tutelles des Nations Unies. De Mackinac, il est censé rentrer dans son pays avant de se rendre à New-York, mais une forte fièvre ne lui permet pas de voyager. Un médecin qui participe aux conférences, l'Américain Bill Close, prend grand soin de lui et devient un ami et un conseiller apprécié. Durant son séjour prolongé à Mackinac, Charles Assalé, qui se plaignait souvent de l'inconduite de son fils aîné, Paul, qui est alors à Paris, se rend compte qu'il a lui aussi des torts en tant que père et décide de lui écrire. Cette lettre d'excuses est restée plusieurs jours dans sa poche, nous dira-t-il, tant il craint de se ridiculiser auprès de son fils. La réponse ne se fait pas attendre: « *Ce n'est pas à toi de t'excuser, lui assure Paul, mais à moi de te demander pardon.* » Pour le père, ce retournement est un miracle.

C'est avec un esprit apaisé que Charles Assalé part pour New-York. Devant le Conseil de tutelle, il parle avec son cœur des attentes de son peuple. « *Ma délégation et moi sommes venus dire à l'ONU, à la communauté internationale, que nous sommes déjà majeurs. Chez nous, en Afrique, lorsqu'une pupille est majeure, le tuteur lui trouve une épouse et l'installe sur les terres de feu son père pour qu'il prenne lui-même les choses en mains. Puis l'assure de tout son soutien. C'est donc pour cela que nous sommes venus. Et nous voulons rendre publiquement hommage à la France, à notre administration de tutelle, pour l'accomplissement heureux de sa mission...* » Applaudissements nourris sur tous les bancs. Le représentant de la France, Jacques Kosciusko-Morizet, reconnaîtra plus tard qu'il a été obligé

de modifier le sens de son discours, un texte qu'il avait préparé « *pour contrecarrer les attaques violentes des pétitionnaires auxquels il était habitué* ».

Le soir, la délégation camerounaise invite le diplomate français à dîner à l'Auberge de France. Le 13 décembre, la résolution devant conduire à la levée de tutelle dans un délai de trois ans est adoptée avec la plus large majorité jamais atteinte à l'Assemblée générale de l'ONU. A la question d'un journaliste qui lui demandait les raisons de ce succès, Assalé répondra : « *J'ai écouté ma conscience et parlé sans haine. Il faut parfois savoir se mettre à la place de votre adversaire et surtout changer soi-même pour déclencher le changement chez lui.* » L'épisode du conseil des Tutelles modifiera du tout au tout l'attitude du gouvernement français envers Charles Assalé et ses partisans, après les avoir considérés jusque là comme de dangereux provocateurs. C'est ce que le ministre de la France d'outre-mer, M. Jacquet, confiera à Assalé quelque temps plus tard à Paris.

De retour au Cameroun, Charles Assalé se donne comme tâche première de se réconcilier avec son rival, Ahmadou Ahidjo, alors vice-premier ministre, leader des populations musulmanes du Nord. Ce dernier, devenu premier ministre, invite Assalé à faire partie de son gouvernement. « *Si j'ai aujourd'hui la responsabilité du ministère des Finances, écrit ce dernier à ses amis du RM le 5 mai 1958, je le dois entièrement à mon propre changement d'attitude envers mon adversaire politique, M. Ahidjo. Si vous relisez les comptes rendus des débats parlementaires, vous y verrez que nos interventions étaient systématiquement et violemment antagonistes; j'ai compris que je n'avais pas*

toujours raison. Je lui ai demandé pardon. » Le programme du gouvernement est clair: indépendance, réunification des parties francophone et anglophone du pays, réconciliation nationale.

Marie-Lise et moi apprenons à mieux connaître Charles Assalé au printemps 1959 où, à sa demande et à celle d'autres Camerounais qui avaient participé aux rencontres de Caux, nous nous rendons dans leur pays. Nous bénéficions pendant plusieurs semaines de l'hospitalité du ministre dans sa résidence de fonction à Yaoundé.

Le début de notre séjour est émaillé d'épisodes quelque peu insolites dus en partie à une certaine naïveté de notre part. Nous arrivons du Nigéria où nous étions avec une équipe du RM. Nous sommes mariés depuis quelques mois seulement. Au moment de partir pour l'aéroport de Lagos, nous nous imaginons avec une certaine ingénuité que les amis avec lesquels nous avons travaillé au Nigéria nous remettront un peu d'argent pour débiter notre séjour au Cameroun. Hélas, espoir déçu! Cela n'est pas possible. La notion « vivre par la foi », en tous cas s'agissant de nous, n'a pas toujours été dénuée d'insouciance, pour ne pas parler d'inconscience. Nous pensions aussi que les Camerounais qui nous avaient invités à venir dans leur pays s'occuperaient de nous. C'est donc avec exactement l'équivalent de cinquante francs français que nous arrivons à Yaoundé.

Le chauffeur de M. Assalé nous accueille à l'aéroport et nous conduit à la maison du ministre. Ce dernier est évidemment surchargé de travail et nous ne le voyons pratiquement pas. Le chauffeur a l'ordre, à midi et le soir, de

nous conduire à la porte d'un sympathique restaurant de la ville. Le prix du repas est assez raisonnable, mais nos cinquante francs ne durent pas bien longtemps. Un soir, quand le chauffeur frappe à notre porte pour nous conduire au restaurant, nous prétendons que nous n'avons pas faim. En fait, nous sommes fauchés et un peu désespérés. Dans une telle situation, je préfère aller de suite me coucher tandis que Marie-Lise s'irrite à juste titre de ma désinvolture et se met à pleurer. Nous finirons par aller nous procurer quelques maigres victuailles dans la rue d'à côté, où des particuliers ouvrent leur fenêtre pour vendre du pain, du fromage ou des boîtes de sardines.

Le lendemain, à midi, le chauffeur vient nous chercher à nouveau. Nous ne pouvons lui cacher la vérité. Il s'en réfère au ministre qui nous fait savoir que nous pouvons utiliser la cuisine qui n'est pas loin de notre chambre. Nous découvrons alors que la famille prépare ses aliments, non pas dans cette cuisine flambant neuve, mais sous un auvent comme de nombreuses familles camerounaises. Le ministre nous fait remettre aussi un peu d'argent qui nous permettra, en allant désormais acheter nos provisions au marché, où la nourriture est à des prix dérisoires, de nous sustenter une bonne quinzaine de jours.

A partir de ce moment-là, d'ailleurs, nos amis camerounais, avec lesquels nous avons commencé à préparer un plan de travail, se préoccupent de notre situation: un officier de police met une maison à notre disposition, un ministre nous offre deux lits, un autre des bouteilles de butagaz, un enseignant un réfrigérateur à pétrole... Nous recevons aussi une aide du RM français. C'est ainsi que nous vivons sans trop de problèmes, rencontrons de nom-

breuses personnalités de la politique et de l'administration et accueillons dans la maison un ami écossais, Don Simpson, venu nous épauler. Pour aller au centre-ville, nous faisons le trajet à pied - une demi-heure dans chaque sens - ce qui étonne les Camerounais que nous croisons sur le chemin: ils n'ont pas l'habitude de voir des blancs marcher, même à l'agréable température de la saison.

Hélas, ce séjour ne se terminera pas bien. Pour une raison que nous ne comprenons pas vraiment, certains collègues à Caux estiment que nous ne remplissons pas correctement la mission qui nous a été confiée. Ils nous demandent de rentrer en Europe puis de nous rendre directement à Caux, où commencent les rencontres de l'été. Une telle situation ferait penser, comme me le fait remarquer un de mes fils aujourd'hui, à l'existence d'un « big brother » qui régirait de loin notre destinée! A cette époque, il est vrai que certains responsables du RM ont pu s'octroyer un pouvoir qui ne faisait certes pas une part suffisante à la concertation. Tous les mouvements, je pense, subissent les mêmes aléas. Il y a le poids ou le charisme des hommes, il y a les priorités à définir, les questions d'intendance aussi. Tout cela compte.

Au moment même où nous recevons cet oukase, notre ami écossais tombe malade et doit aller à l'hôpital. Que devons-nous faire? Nous regretterons toujours d'avoir suivi les injonctions venues d'Europe en laissant Don Simpson à l'hôpital et sans donner à nos amis camerounais l'occasion de participer à la décision. Nous aurions dû prendre soin de notre ami et nous donner le temps de la réflexion. Mais il faut dire aussi qu'à cette époque, entre

l'Europe et l'Afrique, la communication n'est pas facile. Le téléphone est encore très cher et nous devons chaque fois aller à la poste centrale pour faire un appel. Les lettres mettent longtemps à arriver. Le télégramme est encore ce qui marche le mieux. Heureusement, nos hôtes camerounais prendront bien soin de notre ami Simpson, qui sera d'ailleurs très rapidement rejoint par un jeune Américain, Parks Shipley.

L'indépendance est finalement proclamée six mois plus tard, le 1er janvier 1960. Ahidjo, devenu président du Cameroun oriental, puis du Cameroun réunifié, fera de Charles Assalé son premier ministre pendant les cinq années qui suivent. L'entourage d'Assalé nous confirmera que l'entente entre les deux hommes aura permis aux populations du nord musulman et du sud chrétien de coexister pacifiquement alors que de grandes tensions se manifestent à plusieurs reprises.

L'occasion m'est redonnée, heureusement, en été 1960, de renouer le contact avec le Cameroun. Mme Assalé a envoyé une lettre à sa fille Bettina, qui est à Paris et que nous connaissons bien, demandant qu'une délégation du RM se rende à Yaoundé. Elle est inquiète. La joie de l'indépendance est sérieusement ternie à ce moment-là par une grave rébellion qui a débuté dans l'Ouest du Cameroun, en pays bamileke, conjugaison des derniers soubresauts de la lutte de l'UPC et de tensions propres à la société locale. On craint un autre soulèvement en pays douala. Les intentions des insurgés sont complexes et parfois incompréhensibles. L'indépendance acquise, que veulent-ils vraiment ?

A Caux, Peter Howard, le bras droit de Frank Buchman, me demande de répondre à l'invitation de Mme Assalé. Je cherche un compagnon, mais personne d'autre n'est disponible. Je pars donc avec l'encouragement de Howard, qui me dit: «*Dieu sera ton maître, et Assalé ton compagnon.*» En fait, Assalé, premier ministre depuis six mois, est insaisissable. Aussitôt arrivé à Yaoundé, et installé à l'hôtel des Députés, je me rends tout de suite à la résidence du chef du gouvernement, qui est juste en face de l'hôtel, de l'autre côté d'un charmant petit lac. Je trouve Madame Assalé et ses enfants, qui m'accueillent avec empressement. Le premier ministre est en tournée dans le sud. Je m'attends à le voir dès qu'il sera rentré. Hélas, ce ne sera pas chose facile.

Yaoundé est sous le choc de l'insurrection bamileke. Je suis effaré par l'ambiance sinistre de la capitale, car c'est comme si la vie elle-même s'était arrêtée. On ne voit pratiquement plus un Européen dans les rues et dans les magasins. Les gens ont peur. Des attentats ont eu lieu, même dans un café du centre-ville. Il y a couvre-feu à partir de neuf heures du soir. Un chauffeur de taxi me dit: «*Depuis que les Français sont partis, les affaires ne vont plus.*» La plupart des restaurants ont engagé un homme du nord, un haoussa, qui, simplement avec un arc et des flèches, doit protéger l'établissement. Il paraît que ce sont d'excellents tireurs, et ils coûtent moins cher que des policiers!

Je rencontre tous les jours les membres de l'équipe du RM qui s'est formée suite à leur venue à Caux les deux dernières années. Ils sont jeunes, décidés, entreprenants. Ils sont convaincus qu'une projection du film «*Liberté*»,

réalisé quelques années auparavant au Nigéria, et illustrant les problèmes d'un pays qui accède à l'indépendance, devrait être donnée sous la présidence du chef de l'Etat. Ils pensent que cela pourrait créer un choc salutaire et contribuer à calmer l'insurrection dans le pays bamileke. Ils m'invitent à faire toute une série de visites aux membres du gouvernement. On est à l'époque où les rendez-vous sont faciles à obtenir. Un des membres de l'équipe prend les devants en faisant imprimer une carte d'invitation pour le film avec la mention «sous le patronage du président Ahidjo». Huit jours à peine ont passé quand le président accepte de voir le film... le lendemain. Il laisse à Charles Assalé le choix de l'heure. Les invitations sont prêtes et nous les distribuons dans tous les ministères.

A 18 heures, la foule enfle devant la Salle de l'Information. Quelques minutes après, s'avance la voiture du président. Les gardes prennent la position, M. Ahidjo entre, suivi par neuf membres du gouvernement, des députés, de nombreux hauts fonctionnaires, et un personnage imposant, dans son long boubou blanc, le sultan de Foumban, le plus éminent des souverains du nord. Le film fait une grande impression. Un haut fonctionnaire ne tarit pas d'éloges: *«Ce film est d'une actualité brûlante. C'est exactement le drame camerounais. Il faut le diffuser partout.»* Un député: *«J'ai parlé toute la nuit de ce film avec un prêtre de mes amis. Nous ne nous sommes couchés qu'au chant du coq.»* Quant au sultan de Foumban, il dit à son fils: *«Tu sais que je ne vais jamais au cinéma. Mais si tous les films étaient comme celui-là, j'irais en voir tous les jours.»*

Mais nous sommes déçus de l'attitude de Charles Assalé. Il a dit quelques mots après la projection, mais sans conviction. Que se passe-t-il en lui? Le fait qu'il ne m'a jamais fixé de rendez-vous depuis que je suis à Yaoundé vient-il d'un malentendu ou d'une cause plus profonde? Et puis, un autre son de cloche nous met mal à l'aise: une opposition se dessine contre la diffusion du film, en particulier parmi les Bamileke. Le maire d'une ville de l'Ouest dit carrément: «*C'est de la propagande anti-communiste.*» D'ailleurs, on entend dire ouvertement que les ministres bamileke jouent double jeu. Seraient-ils, malgré leur présence au gouvernement, des partisans de la rébellion?

Deux jours plus tard, le président Ahidjo, dont nous attendions qu'il donne l'autorisation de diffuser «Liberté» dans tout le pays, fait savoir qu'il a bien aimé le film, mais qu'il a été gêné par les scènes de contestation, les cris «A bas les taxes» des femmes du marché. Il craint que ce film encourage les populations les moins éduquées à ne voir que ce côté des choses. Et puis, il est très conscient des troubles qui viennent d'éclater au Zaïre, quelques jours après l'indépendance. Des réfugiés belges de ce pays arrivent déjà au Cameroun. Bref, le verdict est négatif. Nous sommes très déçus.

Finalement, c'est au bout de trois semaines que j'arrive à voir le premier ministre, et cela grâce à son épouse et à ses filles, qui veulent absolument que les ponts se rétablissent. Je le trouve compassé; il ne me regarde jamais pendant toute l'entrevue. Je ne comprends toujours pas ce qui se passe dans son esprit. Mais il me dit qu'il est disponible tous les soirs après 19 heures. Est-ce

une invite? Je retourne le lendemain à sa résidence, et on commence à pouvoir se parler. Manifestement, quelque chose dans mon attitude, l'an passé, l'a irrité. Du coup, il n'a pas été content que ce soit moi qui vienne en réponse à l'invitation de son épouse.

Peu à peu, je comprendrai mieux les raisons plus profondes qui l'animent. Il avait demandé, l'année précédente, au président Ahidjo d'inviter Frank Buchman aux cérémonies de l'indépendance. Ce dernier, déjà âgé, malade, et se déplaçant avec difficulté, avait décliné l'invitation et n'avait pas envoyé de représentant. Charles Assalé s'est senti blessé. Il avait aussi donné les noms de personnes du RM qu'il souhaitait voir venir au Cameroun. Personne n'est venu, alors que toute une équipe, il le savait, était partie pour le Zaïre. *« Ainsi le Réarmement moral tient le Cameroun pour une quantité négligeable, me dit-il. Frank Buchman refuse de venir quand il est invité par le président de la République. Des équipes importantes sont envoyées au Zaïre et ceux qu'on envoie ici sont ceux qui ont pitié de nous... »*

La rancœur du premier ministre est compréhensible. On peut regretter qu'il ne l'ait pas exprimée plus tôt, mais cela me fait réfléchir. Je juge Charles Assalé d'avoir gardé rancune, mais n'ai-je pas été moi-même vexé après que Marie-Lise et moi avons été rappelés en Europe un an auparavant? Aurais-je dû insister auprès de Frank Buchman pour lui signifier l'importance d'envoyer un représentant aux fêtes de l'indépendance? Une telle présence à un moment décisif de la vie d'un pays aurait-elle pu, sinon changer le cours des choses, mais maintenir en tous cas les liens de confiance? Toutes ces interrogations

sont importantes quand il s'agit des relations entre l'Afrique et l'Europe en une période de transition capitale. Il est clair que Charles Assalé me tient pour responsable en tant qu'intermédiaire entre le RM et le Cameroun, ce qui veut dire responsable pour les bonnes choses comme pour les mauvaises. Je me suis certes excusé sincèrement auprès de lui pour mes manquements. Mais est-ce suffisant? Que va-t-il se passer maintenant?

La réponse vient rapidement. Charles Assalé décide de convoquer les équipes du RM de Yaoundé et de Douala pour le lundi 25 juillet. Cette réunion, qui rassemble une quinzaine de personnes, se passe dans le garage de la résidence du premier ministre, où des sièges avaient été installés. *« Pardonnez-moi, entame Charles Assalé avec simplicité. J'ai été dernièrement animé davantage par le moi d'hier que par le moi du Réarmement moral. »* Un grand silence s'établit. L'assistance est frappée par son aptitude à s'humilier, lui, chef du gouvernement, devant ses compatriotes. Et Charles Assalé ajoute: *« Nous sommes réunis ici pour tracer des plans pour la lutte qui est devant nous. Je suis touché par l'amitié et la confiance que vous placez en moi. Le Réarmement moral a été utilisé pour répondre à une phase critique de l'histoire de notre pays. On aura besoin de lui pour la phase nouvelle de reconstruction nationale. »* Cette réunion donne un grand espoir pour l'avenir.

Quel sera l'impact de ces hommes et de ces femmes en vue de la nécessaire mobilisation des Camerounais pour réconcilier les tribus, les groupes politiques? Il est difficile de juger. Mais une Bamileke, Mme Keutcha, première femme à siéger au parlement, aura la ferme conviction - suite à un séjour à Caux - d'aller au devant des chefs des

insurgés, dans le maquis, ce qui lui demandera beaucoup de courage, pour leur tendre la main et ouvrir la voie à des pourparlers. Ce geste sera parmi les initiatives qui permettront de mettre fin à une rébellion qui aura coûté la vie, d'après les sources officielles, à plus de 3.000 Camerounais et à 30 soldats de l'armée française.

Un contact sera maintenu avec Charles Assalé dans les années qui suivront, mais de façon plus épisodique. Après cinq ans comme chef du gouvernement, il est nommé en 1970 ambassadeur itinérant de son pays. Il nous racontera notamment comment il a été invité, avec d'autres dirigeants africains, à arbitrer un différend entre le Zaïre et le Congo-Brazzaville. Une réunion entre les deux présidents s'est déroulée sur un bateau du fleuve Congo. Etant doyen d'âge, un facteur de poids en Afrique, Charles Assalé a pu jouer un rôle significatif à un moment de grande tension, où chacun des deux chefs d'Etat accusait l'autre de soutenir dans son propre pays la rébellion contre le voisin. *«Le seul moyen de parler à ces hommes, nous dira plus tard Assalé, était de le faire sous la forme traditionnelle de la sagesse africaine, par des contes.»* A la fin de son intervention, il a appelé les deux chefs d'Etat à donner priorité aux programmes de développement. *«Les dirigeants des deux pays, nous dira-t-il, gardent une grande reconnaissance pour mon action d'alors. Ils m'en reparlent chaque fois que nous nous rencontrons.»*

Dans une des dernières lettres que Charles Assalé a envoyées à ses amis du RM, il écrit, après avoir rappelé l'épisode du Conseil des Tutelles et ce qui a suivi: *«Ainsi, le Réarmement moral est le soldat inconnu dans la guerre du Cameroun pour son indépendance.»*

Charles Assalé est mort le 10 décembre 1999 à Ebolowa, la ville dont il a été le maire pendant trente ans.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans saluer mon cher ami Pierre Oko Mengue, qui a animé le groupe du mouvement de Frank Buchman au Cameroun après mes deux séjours et a organisé plusieurs conférences, dont une sur la famille, une autre sur la réconciliation, une troisième en direction des décideurs, et enfin deux autres, en novembre 2006 et mai 2008, pour le monde étudiant. Chargé des relations internationales à la Caisse nationale de prévoyance sociale, il s'est efforcé de lutter contre la corruption et l'incurie. Il a même perdu un poste pour avoir refusé de se prêter à une indélicatesse d'un supérieur. Depuis sa retraite, il s'investit dans le développement de son village d'origine, près d'Ebolowa, et est un rassembleur respecté.

Frank Buchman, de loin ou de près

Dans les premières années de mon travail avec le RM, je n'ai pas beaucoup d'occasions de rencontres proches avec Frank Buchman, ou peut-être vaudrait-il mieux dire que je ne les cherche pas beaucoup. Premièrement, ce sage respecté et charismatique, âgé de soixante-huit ans quand je suis arrivé à Caux pour la première fois, me fait un peu peur. N'est-il pas tellement au-dessus de ma modeste personne qu'il vaut mieux l'éviter et se contenter de le saluer cérémonieusement lorsque je le croise dans les couloirs de Caux? Mon impression est à la fois juste et fautive. Certes, ma vie et mon comportement ne pèsent pas lourd devant ses convictions morales et spirituelles. Mais dans la réalité, il est très différent de ce qu'on imagine à distance. Quand on se tient à l'écart d'une personnalité, il est peu probable qu'elle fasse, elle, le premier pas pour vous rencontrer.

C'est à l'occasion des séances plénières des conférences de Caux que je le découvre vraiment. Il les anime de temps en temps, quand sa santé le lui permet, et il le fait avec une décontraction étonnante. Il a sans doute averti ses proches de ce qui va se passer, mais ces réunions semblent se dérouler dans l'improvisation la plus complète.

Il aime raconter des histoires. Celles de gens dont la vie a été transformée. Et il le fait en général avec un humour vivifiant et contagieux. Souvent, il demande à l'un de ses collaborateurs de raconter telle ou telle histoire, mais comme il prend pour acquis que ces derniers savent ce à quoi il fait référence, on assiste à des scènes comme celle-ci. Buchman: «*John, vas-y raconte!*». John se lève et commence à parler. Buchman: «*Non, pas cette histoire-là.*» John: «*Ah, bon, alors laquelle?*» Buchman:

«*Mais parle de Bill.*» John: «*Ah, d'accord*», et il se lance.

Frank Buchman change souvent de tonalité. Il se fait parfois confidentiel, lance des apostrophes, des interrogations, attend des réponses, enchaîne, passe d'un sujet à l'autre sans prévenir. Il faut parfois du temps pour décrypter ce dont il parle. J'ai rarement assisté à des réunions d'une telle spontanéité, je dirais même désinvolture. Ce qui n'empêche pas Buchman de placer ici ou là des vérités fulgurantes, des saillies mordantes qui touchent les consciences. Les pauvres interprètes s'arrachent les cheveux. Certains auditeurs, français en particulier, ne goûtent pas son humour et sa verve ou sont complètement déroutés par ses propos! D'autres, au contraire, laissent les instants de vérité, les encouragements ou les coups d'épéon cheminer en eux.

Je m'aperçois peu à peu que Frank Buchman invite ses collaborateurs à le rencontrer pendant une demi-heure au petit matin. Quiconque découvre cette habitude quotidienne peut se rendre à ce colloque informel, mais il est préférable de s'attirer la bienveillance d'un de ses collaborateurs et il faut être prêt à s'asseoir par terre, car les sièges sont rares et l'espace restreint. Là, on échange les pensées du matin – il vaut mieux, en effet, arriver non seulement réveillé, mais avec un arsenal de réflexions – et on échafaude le déroulement de la journée. Là aussi, l'atmosphère est à la bonne humeur, mais c'est aussi le moment où Buchman épingle l'un ou l'autre de ses collaborateurs, parfois sans ménagement. Apprentissage, parfois inconfortable, au chant du coq! L'essentiel de la stratégie pour l'avenir se dessine dans ce forum improvisé. Quand je me joins à cette assemblée, c'est d'abord pour

me dissimuler dans un coin de la pièce, puis je m'enhardis peu à peu. Buchman semble ne pas nous distinguer les uns des autres derrière ses fines lunettes, mais je parie qu'il nous a tous à l'œil.

J'ai deux ou trois fois l'occasion de le voir en privé. Une des dernières est pour lui annoncer ma décision d'épouser Marie-Lise. Il faut dire que les mariages, dans son entourage, ne peuvent guère se faire sans qu'il soit informé. Je ne sache pas qu'il ait jamais opposé un refus dans ce genre de circonstances! Il me salue, m'encourage, me propose de prier avec lui et me dit des mots fort agréables au sujet de ma future épouse. Il nous fera le cadeau, pour nos noces, d'une magnifique assiette ancienne.

Un jour, lors d'une rencontre qu'il a voulu avoir avec tous ses compagnons qui sont alors à Caux, Frank Buchman aborde avec gravité la question des relations conjugales et familiales. Tout à coup, il se tourne vers Marie-Lise et moi et nous lance à brûle-pourpoint: «*Is your marriage perfect? (votre vie de couple est-elle irréprochable?)*» Nous restons pétrifiés, comme si la terre nous tombait dessus. A-t-il eu vent de quelque incartade ou laisser-aller dans notre comportement? Toujours est-il qu'il veut nous rappeler ainsi, non seulement à nous, mais à tous les couples présents, l'impérieuse nécessité de relations robustes, transparentes et ouvertes aux autres si nous voulons peser sur un monde dont les normes de vie se dégradent à vive allure.

On a dit tout et son contraire à propos de Buchman. Il est vrai qu'il ne pouvait pas s'arracher à une façon de voir la vie qui est celle d'Américains héritiers du purita-

nisme de la fin du XIX^{ème} siècle. Il est vrai aussi que toutes ses décisions n'ont pas été suivies de réussites, qu'il a pu être dur, parfois impitoyable, avec certains de ses compagnons dont les vues ou les comportements ne lui plaisaient pas. Mais que serait le mouvement qu'il a créé, que serions-nous, individuellement, sans l'impulsion qu'il a donnée, sans la fine analyse qu'il avait des ressorts de la nature humaine? En ce qui concerne Marie-Lise et moi, nous ne pouvons que lui être profondément reconnaissants.

L'amitié de Peter Howard

J'ai une ou deux fois, au gré de mes souvenirs, mentionné Peter Howard. Je ne vais pas tenter de décrire l'homme, le sportif, le journaliste, l'agriculteur, le dramaturge, l'écrivain, le formateur, le penseur politique, le visionnaire.... Cette liste suffit à faire comprendre qu'il était une personnalité hors norme. Plusieurs de ses contemporains, ainsi que sa fille, Anne Wolrige-Gordon, lui ont rendu les hommages que méritaient son parcours exceptionnel, son charisme et l'influence qu'il a exercée sur des centaines de gens, probablement des milliers, d'un bout à l'autre de la planète. Il suffit de rappeler ici, pour situer mes occasions de rencontres avec lui, qu'il a assumé de lourdes responsabilités dans l'action du RM au côté de Frank Buchman et qu'il en a pris en mains les destinées après la mort de ce dernier en 1961, ce qu'il a fait avec une compétence, une autorité naturelle et une densité de réflexion incomparables. Il était tellement entouré, tellement sollicité, que nos quelques rencontres n'ont été sans doute pour lui que des instantanés oubliés. Mais pour moi, elles ont compté.

En fait, je ne l'ai connu de près que pendant les dix dernières années d'une vie hélas écourtée, en 1965, par un virus fulgurant en Amérique latine.

Le premier choc a lieu à Genève en 1955, où j'accompagne la tournée d'une pièce de théâtre écrite en anglais précisément par Howard. Comme les quelques autres Genevois qui escortent le groupe, connaissant la situation locale, je suis souvent surchargé de tâches à accomplir dans l'urgence, comme de traduire en français et de faire imprimer des tracts et des cartons d'invitation, de courir à gauche et à droite, de prendre des contacts par téléphone

etc. Je commence à ressentir fatigue et abattement. Je m'en ouvre parfois à quelques-uns de mes compagnons mais de temps en temps je m'enferme dans mon découragement et dans ce qui est un moment de révolte contre tout ce qui me tombe dessus.

Toujours très sensible à l'état d'esprit des membres du groupe, Peter Howard se rend compte de ce qui se passe en moi. Un soir, lors d'une réunion de la troupe avant une représentation, un de ces moments qui permettent de créer un esprit de corps entre tous, il lance à la cantonade mais en me regardant du coin de l'œil: «*La formule suivante m'est venue dans ma réflexion matinale: Jean-Jacques, une étoile scintillante! Vous êtes bien d'accord?*» Sur le moment, je ne sais que penser de cette apostrophe, faite devant une bonne cinquantaine de mes camarades: est-ce un compliment, un encouragement, ou un rappel à l'ordre? Je ne me souviens pas si j'ai attendu la fin de la réunion ou si j'ai filé à l'anglaise, toujours est-il que je sors de la salle à la recherche d'un endroit tranquille où reprendre mes esprits. En fait, je ne trouve rien d'autre... qu'une cabine téléphonique dans la rue et je m'y écroule pour pleurer à chaudes larmes, protégé de la curiosité des passants par la nuit tombante. Etoile scintillante? J'ai senti dans la formule de Howard à la fois son souci de mon désarroi, l'amitié qu'il me porte et la vision qu'il a pour ma destinée.

En 1962, trois ans après notre mariage, Marie-Lise et moi partons en Asie en compagnie d'une équipe internationale. Notre expédition, placée sous le leadership de Howard, fait des sauts de puce – ou de mammoth – d'un pays à l'autre de l'Asie pour aboutir au Japon. Dans ce der-

nier pays, qui nous envoûte par ses traditions, son atmosphère de courtoisie qui survit malgré l'irruption de la modernité, nous resterons deux mois, accompagnant et représentant dans plusieurs villes deux pièces de théâtre, dont l'une est écrite par Howard lui-même, «Space is so startling», titre que l'on pourrait traduire littéralement par «L'espace est sidérant».

Marie-Lise et moi sommes accueillis dans le foyer d'une vraie famille traditionnelle, dont ni le père, armateur, ni la mère ne connaissent un mot d'anglais. Ce sont les filles qui nous traduisent, l'une parlant bien le français. Nous apprenons à vivre à la japonaise où, en fin de soirée, les invités d'abord, puis les membres de la famille, dans l'ordre, prennent leur bain presque bouillant dans la seule salle d'eau existante. Enfin c'est le tour des neuf domestiques dont le dernier devra attendre jusqu'à une heure du matin. Chacun s'emmitoufle ensuite dans une couette posée sur le tatami et, en plein hiver, le bain nous tient chaud toute la nuit. A part un brasero dans le salon, c'est d'ailleurs le seul mode de chauffage de la maison.

Dans la capitale, mon séjour commence pourtant mal: un soir, ayant quelques heures devant moi, et attiré que je suis par une publicité alléchante du «Tokyo by night», je vagabonde dans les quartiers chauds, sans m'aventurer davantage, mais je sais trop bien que, vis-à-vis de Marie-Lise comme de mon entourage, je ne suis pas au bon endroit! Le lendemain, je m'en veux de ma désertion et je me rends compte qu'il m'est difficile de reprendre ma place auprès de mes compagnons sans aller au moins m'excuser auprès de Peter Howard comme je l'ai fait auprès de Marie-Lise. Howard ne me dit que ces quelques

mots: « *Cela montre que nous ne pouvons pas compter sur toi.* » Et il tourne les talons pour parler à quelqu'un d'autre, me laissant avec mon orgueil déconfit et la conscience de l'écart béant entre ce que je vis et ce que je professe.

Quelques semaines plus tard, alors que tout notre groupe est installé dans le nouveau centre de conférences du RM japonais, à Odawara, un magnifique bâtiment surplombant la côte du Pacifique et dont l'inauguration est proche, je demande à Peter Howard et au Canadien Paul Campbell, médecin de Frank Buchman, si je pourrais avoir un entretien avec eux. Me sentant mal dans ma peau, je souhaiterais pouvoir en parler tranquillement.

A peine installé à la table du petit-déjeuner le lendemain, Peter Howard me lance à brûle-pourpoint: « *Qui sont tes amis?* » Interloqué, je reste bredouille, mais il reprend tout de suite: « *C'est bien ce que je pensais!* » Cette remarque, un peu narquoise, me fait découvrir une évidence: si je ne puis pas immédiatement citer le nom de mes amis, c'est que je fais instinctivement un classement dans mes relations. Il y a ceux dont je sais qu'ils me sont supérieurs et dont je me tiens normalement à l'écart – et Peter Howard est l'un d'eux – et puis il y a ceux que, sans vouloir me l'avouer, je considère comme... légèrement inférieurs. Quant à ceux qui sont à mon niveau, je dois reconnaître... qu'ils sont rares! On comprend pourquoi il m'a fallu quelques secondes avant de répondre à Howard.

La question qu'il m'a posée et la réponse qu'il a donnée lui-même avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche sont caractéristiques de la qualité intuitive de Peter Howard. Je m'attendais à une longue conversation au

cours de laquelle je pourrais développer l'intrication de mes problèmes et de mes questionnements, et voilà qu'en deux secondes Howard met le doigt sur une de mes failles. Je ne me rappelle pas si l'entretien s'est beaucoup prolongé, mais je sais que, pour moi, il a été marquant. Dans les heures qui ont suivi, j'ai pris la simple décision de me débarrasser de cette classification stupide et de me comporter comme si tous ceux que je rencontre sont mes amis. Cela a fait une grande différence dans ma façon de voir les choses ; j'ai appris là à vivre sans dépendre de l'approbation ou de la désapprobation des autres.

Le lendemain, j'entre dans l'auditorium où va se dérouler une réunion de l'ensemble de notre groupe. Je repère une place libre. Au moment de m'asseoir, je regarde : qui est mon voisin ? Peter Howard. Auparavant, je l'aurais plutôt évité, par peur de le déranger, de ne pas savoir quoi lui dire... Mais là, je ne puis plus faire comme si rien ne s'était passé en moi. Je m'assieds, j'engage la conversation avec lui en attendant que commence la réunion. Le même jour, Peter Howard hèle Marie-Lise et lui dit : « *Stupéfaction, ce matin, Jean-Jacques, pour la première fois, m'a traité en être humain !* »

Troisième tête-à-tête : toujours au Japon, suite à une brève conversation avec lui sur un sujet dont je ne me souviens plus, Howard me lance une taquinerie énigmatique, une phrase à double sens que son destinataire est censé décoder ! Je me sens bête, et encore plus bêtement, j'en veux à Howard pendant deux ou trois jours. Finalement, je vais m'excuser auprès de lui. Furieux de me voir ainsi susceptible de ressasser ma rancœur pendant quarante-huit heures, il m'envoie alors une algarade

salée, presque violente, puis s'arrête brusquement : « *Pardonne-moi, me dit-il, je ne devrais pas m'emporter.* » Et la conversation reprend son cours le plus naturel.

Ces quelques épisodes sont typiques d'une personnalité, chez Howard, formée très tôt à la conduite des hommes, à la rapidité d'exécution et au coup d'œil du capitaine de l'équipe anglaise de rugby qu'il a été. Toutes qualités auxquelles s'ajoutent une foi solide et une vive préoccupation des autres. Certaines personnes au sein du RM n'ont pas trop aimé sa poigne et son ascendant. Du coup, elles l'ont plutôt évité, ce qui est éminemment regrettable. Elles ont ainsi contribué à occulter quelque peu l'impulsion qu'il a donnée au RM et à installer le mouvement, à la suite de sa disparition, dans une forme collégiale qui, certes, avait l'avantage d'une plus large participation aux décisions, mais qui avait aussi tendance à diluer l'action ou même à la freiner.

Pour moi, en tous cas, ces brèves confrontations – souvent quelques mots seulement - avec ce meneur d'hommes ont beaucoup enrichi ma vie. J'ai aussi apprécié à leur juste valeur les lettres que Peter Howard a écrites par la suite à Marie-Lise et à moi-même lorsque nous avons pris des responsabilités pour le travail du RM en France. Il avait l'air de deviner à distance les problèmes que nous rencontrions comme les manques de fermeté que je pouvais avoir dans mes relations avec les gens et il savait me conseiller ou me mettre en garde avec humour et subtilité. Marie-Lise et moi avons beaucoup apprécié le contact régulier et amical que nous avons entretenu avec sa veuve jusqu'à son décès très récent à l'âge de quatre-vingt-seize ans, une Française d'origine grecque dont l'esprit sportif

– elle a été l'un des grands noms du tennis féminin dans les années trente – et la fougue méditerranéenne ont magnifiquement étayé et complété l'action de Peter Howard.

Chapitre 18

Artiste, ou touche-à-tout?

Je ne me suis jamais considéré comme un artiste. Mais j'ai goûté à plusieurs formes d'art, et la saveur en est délicieuse.

Mes débuts n'étaient pourtant pas prometteurs. Au collège, mon professeur de dessin n'a pas décelé en moi le moindre talent. Quant à mes notes de français, elles ne me laissaient guère d'illusions sur mes facultés littéraires. En musique, les leçons de piano et de solfège que j'ai endurées, vers dix ans, m'ont paru la plus assommante des corvées, et j'ai vite demandé à ma mère de m'en dispenser. Comme mon frère et mes deux sœurs n'avaient pas répondu à son attente dans ce domaine, Maman n'a pas insisté pour le petit dernier que j'étais. Abandon fâcheux, que je n'ai pu que regretter amèrement six ou sept ans plus tard. Passionné de jazz, je me mets alors à transposer sur le clavier, mesure par mesure, des compositions de Jelly Roll Morton ou de Fats Waller à partir d'un de ces gramophones dont il fallait soulever et abaisser la tête de lecture toutes les cinq ou dix secondes. Quel calvaire, cette fois pour ma mère, que cet exercice haché et cacophonique !

Mais cette revanche prise sur la paresse m'amène à me dégourdir les doigts sur le clavier, à improviser puis à composer, d'abord quelques chansons, enfin, vingt ans plus tard, une comédie musicale dont je reparlerai.

Un soir, dans un cabaret, je vais écouter une petite formation de jazz dont je connais les musiciens. Me voyant assis à une table, ils me font signe : « *Notre pianiste n'est malheureusement pas arrivé. Pourrais-tu le remplacer ?* » Je ne me fais pas prier et leur propose un morceau dont je

savais qu'il figurait à leur répertoire. Brillante réussite ! Ai-je conquis ma place parmi eux ? A partir du second morceau, je... saute des mesures, mon talent commence déjà à montrer ses limites. « *Merci beaucoup*, me disent mes amis musiciens avec gentillesse. *Nous pensons que nous allons essayer de nous débrouiller tout seuls.* » Ma carrière de pianiste de jazz aura duré cinq minutes !

Arrivé à Caux – j'ai dix-neuf ans – je suis d'emblée saisi par la créativité artistique qui jaillit de ce belvédère de la pensée et du bonheur de vivre. Un petit Ecossais vif comme l'éclair, remarquable chef et compositeur, avait formé un chœur, les Mackinac Singers, principalement composé de jeunes Américains à qui il demandait, quand ils chantaient, non pas simplement de sourire, mais de laisser éclater leur liberté intérieure. Et quand, chez l'un ou chez l'autre, cette liberté manquait à l'appel, il les encourageait à la retrouver vite fait. Le résultat était une éclosion de voix cristallines et d'harmoniques qui emplissaient la grande salle de réunions et qui touchaient jusqu'au cœur.

Quant à la scène de théâtre, sommairement aménagée dans ce qui était la salle de bal de cet ancien palace, on pouvait y voir, presque chaque soir, des spectacles de qualité, qui ont tout de suite avivé la fascination que j'avais déjà pour ce moyen d'expression.

Ce qui m'a plu dans les pièces de théâtre produites à Caux, ou ailleurs mais dans le même esprit, c'était l'occasion donnée au spectateur, d'abord de se reconnaître dans les petits travers des personnages, et donc d'en mesurer le ridicule, puis de se prendre au jeu et de vouloir parta-

ger en quelque sorte les cheminements spirituels qui se déroulent devant ses yeux et qui sont souvent inspirés de la réalité. L'écriture dramatique touche quand elle est vraie, quand elle répond à une attente souvent informulée d'un public et quand elle l'amène à se dépasser. Ni angélisme, ni moralisme, mais une invite à plus d'humanité.

Dans les années qui suivent, surtout à partir de 1954, j'accompagne des troupes de théâtre du RM dans plusieurs centres industriels français, Firminy, Voiron, Thionville, à l'invitation de maires et d'industriels de ces régions, sans toutefois monter moi-même sur la scène.

Ma première véritable aventure théâtrale se déroule à Caux, dans une comédie de Peter Howard, «L'homme à la clef», à laquelle je suis invité à participer. Cela me passionne. Mon seul problème, c'est que je dois jouer le rôle d'un fiancé face à une jeune Française dont les yeux noirs me font chavirer à chaque tête-à-tête. De répétition en répétition, je me sens perdre tous mes moyens! Je m'en ouvre au metteur en scène, un Canadien fort sympathique et compréhensif, Ken Stollery. Il me dit simplement: *«Donne-toi totalement, regarde-la jusqu'au fond des yeux, sans flancher, et tu verras que tout ira bien.»* L'effet est immédiat: la relation avec ma partenaire redevient parfaitement naturelle, et ce conseil me servira bien des fois sur scène tout autant que dans la vie!

Je dois beaucoup à ce metteur en scène. Il m'a fait comprendre le lien subtil qu'il y a entre les comportements attendus d'un rôle et la vie même de l'interprète. Je m'explique: mon personnage dans la pièce de Howard devait

s'imposer face à sa partenaire. Or, j'étais toujours en dessous de ce qui m'était demandé, jusqu'à ce que je me rende compte que mon manque de fermeté sur scène reflétait un trait de mon caractère. Mis en face de cette faiblesse, j'ai pu commencer à me prendre en mains, à m'affirmer dans la vie, et mon rôle s'est revigoré. Cette corrélation, à mon avis, n'est pas assez souvent prise en compte dans le théâtre professionnel, où les metteurs en scène, et c'est compréhensible, ne veulent pas avoir à s'immiscer dans l'intimité de leurs comédiens. Mais pour tous ceux d'entre nous qui avons pris part à cette forme nouvelle de théâtre, qui est devenue, avant même l'ouverture de Caux et pendant cinquante ans, une des expressions favorites du message du RM, nous avons trouvé là une formation spirituelle et morale tout autant qu'artistique.

La prochaine étape est pour moi la création, dans une salle parisienne, rue Rochechouart, le Théâtre des Arts, disparu depuis, d'une pièce de Peter Howard, «A travers le mur du jardin», une comédie à l'anglaise. Nous faisons appel à un metteur en scène professionnel, Marc Cassot, sensible et charmant, et à une troupe d'excellents comédiens. Je ne fais qu'assister la productrice. L'aventure commence sous les meilleurs auspices, mais, malgré une campagne de promotion déterminée et le soutien financier de nombreux amis qui se saignent pour que cet événement réussisse, nous avons quelque peine à remplir la salle. Les Français, je crois, du moins à cette époque, n'arrivent pas à saisir un humour britannique qui adore entrelacer deux sujets, là, en l'occurrence, querelles de familles et politique internationale. Mais les représentations dureront quatre mois; l'expérience en vaut la peine et le contact

quotidien avec Cassot et ses comédiens, comme avec le public, demeure pour moi une grande expérience.

A peu près à cette époque, je me lie d'amitié avec un jeune artiste de variétés, Michel Orphelin, émule et presque sosie de Marcel Marceau, que j'aimais aller voir, à minuit ou deux heures du matin, quand passait le numéro de mime et de chanson, somptueux de grâce et d'ingéniosité, que le groupe des Trois Horaces donnait à l'Ecluse ou aux Trois Baudets.

Un jour, conquis par les idées du RM, Orphelin décide – courage quand on a femme et enfants - de quitter ses compagnons de scène et de s'engager à plein temps, et sans salaire, à nos côtés. Comme il a la théâtralité dans le sang, j'ai peur qu'il ne trouve pas rapidement d'occasion de se produire sur scène et finisse pas trimer dans un bureau ou se perdre dans des tâches d'intendance. J'ai alors l'idée d'écrire une comédie musicale qui pourrait servir tant soit peu son talent de mime et de baryton. Mais je n'ai jamais fait ça, et je peine. La troupe de comédiens amateurs que nous avons réunie répète et répète le premier acte tandis que je m'efforce de produire la suite, et Michel Orphelin me demande, jour après jour, avec son léger accent toulousain: «*Et les actes suivants? Ça vient?*»

Les mélodies, en revanche, jaillissent facilement à mon esprit, ou sous mes doigts, au piano, grâce aux excellentes paroles que Claire Evans, une très bonne amie de ma femme et de moi-même, écrit au fur et à mesure. Notre collaboration est excellente: je lui soumets un thème, elle en écrit les premiers couplets, j'entame l'arrangement musical, elle m'apporte la suite, je complète la mélodie,

et le tour est joué. Bien qu'une partition ressemble pour moi à des hiéroglyphes, j'arrive quand même à transcrire la composition. Je dois avouer que je suis assez satisfait, et la troupe aussi, par les quelque douze chansons qui ponctuent cette comédie.

«Pitié pour Clémentine», titre de ce spectacle, est l'histoire quelque peu farfelue d'un ordinateur - à cette époque, aube de l'informatique, une armoire encombrante qui trône au milieu de la scène - dont les caprices créent la panique au sein du gouvernement qui lui a fait confiance pour la détermination de sa politique! C'est finalement un couple sans histoire et ses deux jeunes enfants qui sauveront le pauvre gouvernement par leurs questions innocentes ou dérangeantes. Un thème sans grand génie, mais la troupe de jeunes qui l'interprétera y mettra un grand enthousiasme. Michel Orphelin y déploie tout son talent. Je suis toujours admiratif de sa présence contagieuse sur scène, de la grâce qu'il donne à ses déplacements, sautant sur une table avec élégance, modulant sa voix chaude à souhait, entraînant toute la troupe à sa suite dans une gestuelle harmonieuse. C'est là qu'on apprécie la science de la scène qu'ont donnée à Michel ses années de cabaret ou de tournées où il a côtoyé des Aznavour, des Brel et des Léo Ferré. Je suis enchanté que ma pièce bénéficie de son art.

Au bout de deux mois, en juillet 1967, nous sommes prêts. Nous n'avons pas de programmateur, d'agence de communication ni d'appuis financiers. Nous mettons quand même le cap en direction de Fromentine, petite station balnéaire de Vendée, où l'on nous accueille. Puis la troupe part pour Caux où elle se joindra à un autre spec-

tacle musical, «Il est permis de se pencher au dehors», un appel à l'ouverture à l'autre et au monde, pour une série de représentations. Puis Paris, où les deux pièces se donneront en alternance pendant six semaines, au Théâtre des Arts, interprétées plus ou moins par la même troupe. Malgré mon inexpérience à écrire pour le théâtre, «Pitié pour Clémentine», dont la mise en scène a été dopée par le talent d'un ami comédien, Michel Tureau, me vaudra quand même, de la part de Claude Baignères, dans *Le Figaro*, ce compliment: «*L'auteur a le sens des répliques nettes, tendrement ironiques. Il a surtout un incontestable talent musical: la plupart des airs qui ponctuent l'anecdote pourraient devenir populaires...*»

Ce n'est qu'à partir du moment où j'ai touché quelque trois mille francs français de droits d'auteur pour cette pièce que j'ai pu bénéficier, pour moi et pour ma famille, de l'assurance maladie dans la catégorie des professions libérales. Une primeur bienvenue!

Ma grand-mère, qui a alors quatre-vingt dix-sept ans, me demande un jour, comme elle ne peut pas aller voir la pièce, que je la lui lise et que je lui interprète les chansons. Après une bonne heure de lecture et de motifs musicaux, je pense qu'elle s'est endormie et que je devrai filer en catimini pour ne pas la réveiller. Croyez-vous? Elle a écouté jusqu'au bout et me fait simplement ce commentaire: «*Un peu faible, le deuxième acte!*» Et je savais qu'elle avait raison.

Cette première incursion dans le monde du théâtre a aiguisé mon appétit. Comme l'équipe du RM qui travaille à Paris continue à agir dans le domaine d'une améliora-

tion des rapports sociaux, j'ai l'idée, avec mes amis Claire Evans et Alain Tate, d'écrire une pièce qui apporterait son appui à ce travail en donnant l'occasion à des patrons, des cadres et des ouvriers de jouer en quelque sorte leur propre rôle. Ainsi naîtra ce que j'appellerai un drame social, « On jouera sans rideau » - au propre et au figuré.

On répète pendant plusieurs semaines, le soir, puis on embarque tout le matériel dans des voitures et on joue le samedi après-midi ou en soirée. Le rôle principal, celui d'un patron qui n'a pas trop le goût de la transparence face à ses salariés, sera interprété successivement par Pierre Gailly, le PDG d'une fonderie de l'Orléanais, et Léon Girardot, le directeur des salaires à la SNCF. Ils n'auront pas de peine à se glisser dans la peau de leur personnage. Georges Barrier, syndicaliste du métro parisien, est aussi parfaitement dans son rôle de délégué du personnel. Parfois, les scènes qu'auront à jouer les interprètes, le samedi, seront si voisines des frictions qu'ils ont pu connaître dans leur entreprise qu'ils auront tendance à forcer la dose !

Dans la distribution, je n'ai pas oublié Michel Orphelin. Il est parfait dans un rôle de sympathique Méphisto, qui trouve toujours à susurrer aux différents personnages les moyens d'envenimer la situation. Une pièce à la Pirandello, toutes proportions gardées ! Je conserve un souvenir particulier d'une représentation donnée à Paris dans une salle remplie de dirigeants, de cadres et de salariés de la SNCF. Honneur à Léon Girardot d'avoir eu le courage de se produire devant ceux qu'il côtoie dans sa vie professionnelle. Une autre représentation marquante est celle qui est donnée dans une cantine

de la fabrique de locomotives de Sécheron, à Genève. A l'issue de chaque représentation, les acteurs descendent dans la salle pour continuer le débat. Enfin, une soirée dans la région parisienne devant les hauts dirigeants du groupe Creusot-Loire, qui, suite aux entretiens que ceux-ci ont eus avec les acteurs, sont amenés à dénouer en dernière minute un conflit social majeur dans leur groupe.

Michel Orphelin, cependant, est convaincu que le RM, dans son activité théâtrale, ne doit pas se contenter de transmettre un message, mais qu'il doit aussi « servir le théâtre ». Il est en effet essentiel que l'action dramatique évite la propagande pour garder toute sa gratuité. Comme le disait le grand acteur et metteur en scène russe Stanislavski: *« En art, la thèse doit se transformer en idée spontanée, en sentiment, en élan sincère qui est comme la seconde nature de l'artiste. »* C'est dans cet esprit que Michel Orphelin demande à un auteur et ami britannique, Hugh S. Williams, d'écrire un spectacle à son intention. Williams pense tout de suite à François d'Assise dont on va fêter le 800^{ème} anniversaire de la naissance. La pièce qu'il crée met en scène un François d'aujourd'hui, confronté aux problèmes de notre temps. Le travail de Williams, de grande inspiration, sera encore rehaussé par les superbes chansons d'une compositrice, anglaise aussi, Kathleen Dodds. Pour cette création, Michel et moi mettrons sur pied une association, Monde et Théâtre, qui nous permettra d'asseoir le travail de diffusion de la pièce à venir, puis d'autres créations.

« Un Soleil en pleine nuit » et sa version anglaise « Poor Man, rich Man » - car Michel en est l'interprète dans les deux langues - prennent leur essor en 1981 et parcourent

pendant douze ans, épisodiquement, non seulement l'Europe, mais l'Asie et l'Amérique du Nord. Je n'ai pas accompagné Michel Orphelin dans ses tournées, qui ont connu un très grand écho, mais j'ai essayé de lui apporter tout le soutien que je pouvais. Appuyé par un petit orchestre, une mise en scène dépouillée et des éclairages efficaces, Michel a donné dans cette pièce de Williams toute la mesure de son talent de mime, de comédien et de chanteur. Pour moi, c'était proche de ce que j'appellerais la perfection.

Deux autres créations naissent sous ma plume pendant cette même période: une comédie, «La Fillette en rose», tribulations d'un couple pour lesquelles je me suis inspiré d'une histoire véridique, et ce que j'appellerai mon magnum opus, «Une rose pour Jaurès», qui m'a demandé d'interminables journées de recherche à la Bibliothèque nationale. J'avais lu, quand j'avais vingt ans, un livre sur Jaurès qui m'avait ébloui et je ne l'avais jamais oublié. Mettre en valeur un géant de notre histoire, de tous les politiques français celui qui a le mieux incarné l'intégrité, la force de conviction et l'idéalisme jusqu'à croire que les peuples ne se battraient plus entre eux, voilà une gageure que j'ai voulu relever.

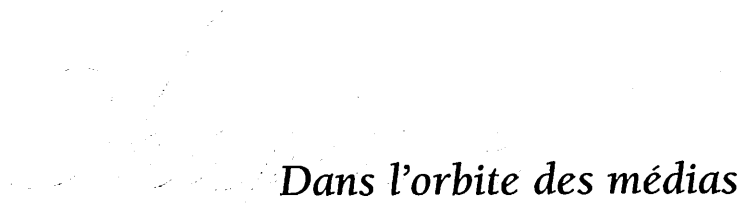
Un ami m'écrit, sachant que je terminais le manuscrit: «*Pourquoi ne tenterais-tu pas ta chance au Prix Théâtre de la Ville de Genève, dont la clôture est proche?*» Nous sommes en 1981. Six mois plus tard, je reçois un appel téléphonique: «*Etes-vous bien M. Jean-Jacques Odier? Avez-vous bien écrit, sous un pseudonyme, une pièce intitulée «Une rose pour Jaurès»? Eh bien, j'ai le plaisir de vous dire que vous avez reçu le premier prix parmi soixante-dix can-*

didats.» Une telle annonce ne laisse pas indifférent. Malheureusement, le projet qu'avaient conçu deux des membres du jury, à Genève, de monter le spectacle dans une usine désaffectée de la ville, n'a pas pu se réaliser. Je l'ai toujours regretté. J'aurais pu continuer ma recherche de théâtres prêts à accueillir la pièce, mais je ne sais pas me vendre et ne suis pas le genre de personne qui va faire le tour des directeurs de salles, mon manuscrit sous le bras, au risque qu'il s'ajoute à la pile des œuvres qui encombrant leurs placards!

La dernière expérience dans laquelle nous nous lançons, en 1993, est la transposition à la scène, au Nouveau Théâtre Mouffetard, à Paris, d'un dialogue étincelant de l'écrivain franco-russe Vladimir Volkoff. Michel et moi avons persuadé le célèbre auteur de romans d'espionnage de nous autoriser à monter un chapitre du «Retournement», thriller dont L'Express avait dit: «*Le magicien Volkoff nous offre l'illusion d'être aussi intelligent que lui.*» Mis en scène par le comédien chevronné qu'est Maurice Chevit, ce tête-à-tête dramatique oppose un vieux prêtre russe orthodoxe de Paris et un major du KGB. C'est le chêne et le roseau, la brutalité face à la foi tranquille. Nous intitulons ce face à face «Retournements» au pluriel, tant s'entrecroise, et de façon si imprévue, l'évolution de ces deux personnages. Un bon succès d'audience et de renommée, même si la presse - lentur coupable - a attendu la dernière semaine de représentations pour se manifester. Là, de nouveau, Michel Orphelin, en confesseur parmi ses icônes, malmené, terrassé, puis vainqueur aux points, montre toute la gamme de ses moyens, face à Marie-Pierre de Gérando, apparatchik glacial mais finalement vulnérable.

Ce travail accompli en duo avec Michel Orphelin, pendant toutes ces années, lui prenant la lumière, ce qu'il fallait, et moi dans l'ombre, mais satisfait, a été une joie de tous les instants.

Un dernier mot: installé avec Marie-Lise à Ferney-Voltaire depuis 1992, en retraite entrecoupée de multiples activités, j'ai un souhait, celui d'avoir enfin un piano chez moi, ce qui ne m'est jamais arrivé. A la suggestion de Marie-Lise, mon frère et mes sœurs redoublent de générosité, et le rêve se réalise. J'en suis profondément touché. Mais Marie-Lise n'a pas tout à fait tort quand elle dit - sans amertume n'est-ce pas? - que c'est à partir du moment où les livreurs de piano et l'accordeur ont tourné les talons que je me suis mis à la peinture! Ce qui m'amène, avec le soutien des Affaires culturelles de Ferney, d'exposer, en janvier 2005, une quarantaine d'huiles et d'aquarelles dont s'est vendue, à mon grand étonnement, plus de la moitié. Artiste ou touche-à-tout, that is the question.



Dans l'orbite des médias

Dans les années soixante, mes amis Daniel Mottu et Paul-Emile Dentan ont lancé un bimensuel qui s'efforçait de mobiliser l'opinion en Suisse romande suite à l'abrupte décision du gouvernement du canton de Vaud de retirer la clause d'utilité publique à la Fondation suisse pour le RM, mesure qui rendait imposables tous les dons et legs faits à Caux. Cette publication, intitulée « Tribune de Caux », n'a pas réussi à modifier la décision des services fiscaux vaudois, mais elle a donné une beaucoup plus grande visibilité au centre de conférences. Quant au canton, il n'y a pas gagné grand-chose, car la Fondation a décidé de transférer son siège dans le canton de Lucerne, qui lui reconnaît le statut d'utilité publique et lui consent de bien meilleures conditions fiscales.

En 1971, je propose à mes deux amis de transformer cette publication en magazine mensuel international, ce qu'ils acceptent sans peine, étant donné qu'ils ont d'autres responsabilités importantes et que je suis prêt à animer la nouvelle rédaction. Ce n'est pas là mon entrée dans le monde de la communication, puisque j'avais participé depuis les années cinquante aux publications du RM en France. Je n'ai pas de formation de journaliste, mais j'ai fait mes débuts auprès de bons praticiens.

L'intention qui sous-tend notre projet est la nécessité de donner au RM, dans les pays francophones, une forme d'expression qui soit foncièrement française alors que, jusque là, nous nous contentions souvent de traduire en français des textes rédigés en anglais. Nous ressentons cette nécessité depuis longtemps, mais il faut maintenant passer à l'acte. Un des précurseurs dans cet ordre d'idées, et un précurseur éminent, a été le philosophe français

Gabriel Marcel, qui a publié en 1958 un livre intitulé «Un changement d'espérance». Cet ouvrage rassemblait des témoignages captivants de diverses personnes engagées dans le mouvement; la préface rédigée par Gabriel Marcel, une conversation fictive entre trois Français de persuasions différentes, a été une sorte d'entrée en scène du RM dans la pensée et dans l'esprit français.

Le nouveau mensuel, qui a gardé au début le titre «Tribune de Caux» avant de devenir «Changer», part bien, gagnant une audience internationale. Notre seul capital est le fichier des abonnés de la précédente publication. C'est une gageure de lancer un magazine sans aucune source de financement. Nous avons rassemblé autour de nous une bonne équipe, dont trois Vaudois, la photographe Danielle Maillefer, le graphiste débutant Jean-Marc Duckert et, parmi les rédacteurs, Catherine Guisan, qui deviendra par la suite une spécialiste de l'intégration européenne et professeur aux Etats-Unis. Se joindra à nous peu après mon ami et collègue parisien Philippe Lasserre. Nous nous retrouvons donc une fois par mois pendant trois ou quatre jours pour finaliser la rédaction soit à Caux, soit à Genève, soit à Paris avec toujours le plus grand plaisir.

Je me rappelle les premiers numéros du magazine, où Jean-Marc Duckert et moi, le dernier soir de rédaction, restés seuls pour les finitions, devons passer toute la nuit à calibrer les articles, déplacer les photos, soigner la mise en page à la ligne près – ce n'est pas encore l'ère des ordinateurs – avant de descendre de Caux à Montreux à sept heures du matin pour remettre la copie à l'imprimeur. Deux des membres de cette équipe, Jean-Marc Duckert et

Regula Borel, née Flütsch, ont été malheureusement emportés encore jeunes par le cancer.

J'ai beaucoup aimé les vingt-cinq années pendant lesquelles j'ai animé la rédaction du magazine, une activité qui nous amenait à rencontrer et à interviewer des personnes de tous les continents et de tous les milieux. Ce qui était pour nous le plus important était d'arriver à discerner, puis à valoriser les germes d'espoir et de renouveau qui prenaient vie chez des individus comme dans la société. Quel défi exaltant !

Mais ce n'est pas une démarche à sens unique. On ne peut pas être simplement témoins du monde. Le monde nous interpelle aussi. Je me rappelle en particulier l'interview d'un universitaire israélien, Yehezkel Landau, juif pratiquant, que j'ai rencontré à Caux. Plus l'entretien avançait, plus je sentais s'effacer en moi les traces d'un antisémitisme demeurant dans le conscient ou l'inconscient de tant de familles européennes. Le souffle de l'amitié et de l'humilité de mon vis-à-vis balayait les idées toutes faites dont je ne savais pas vraiment qu'elles subsistaient en moi.

L'aventure de «Changer» se poursuit encore aujourd'hui; je suis très heureux qu'une de nos premières recrues, le Français Frédéric Chavanne, puis la journaliste Stéphanie Le Saux et enfin Laurence Galopin-Le Moing aient pu reprendre la direction de cette publication.

Quelques années avant de quitter «Changer», je suis amené à m'engager dans une autre entreprise liée au monde de la communication. Et, pourtant, je ne l'avais

pas prévu. Je retrouve à Caux, en 1989, mon ami anglais Bill Porter, avec lequel j'ai fait mes premières armes dans les contacts avec le monde syndical français. Le plus anglais de France, et le plus français des Anglais. Depuis que nous nous sommes perdus de vue, il s'est lancé dans le journalisme, puis dans l'édition, devenant en fin de carrière directeur général puis vice-président d'un groupe international de l'édition. Son épouse Sonja, que je n'ai vu qu'une ou deux fois, l'accompagne. Nous avons du plaisir à renouer les fils de notre amitié d'autrefois.

A la grande tristesse de Bill, mais aussi de nombreux amis, Sonja, une personnalité dynamique et valeureuse d'origine serbe, qui dans sa jeunesse a combattu dans la résistance contre les nazis puis contre les communistes dans les Balkans, tombe gravement malade quelques mois plus tard et décède très rapidement.

Sachant la place qu'a tenue Sonja dans la vie de Bill, je puis imaginer son infinie douleur, surtout après une disparition aussi soudaine. Lui écrivant une lettre de condoléances, je dis à Bill mon appréciation de notre travail en commun à Paris quarante ans auparavant et mon souhait qu'une occasion se présente pour d'autres collaborations. En retour de courrier, Bill m'écrit qu'il s'était entretenu avec son épouse, dans les derniers jours de sa vie, du dépit qu'il éprouvait face au manque de sens de responsabilité des médias envers le public et la société. Il ne cache pas que cette insatisfaction concerne aussi son propre parcours professionnel. Sonja lui avait dit : *« Eh bien, si tu penses ainsi, vas-y, fais quelque chose ! »* Et Bill me demande dans sa lettre si je serais prêt à travailler avec lui dans la réalisation de cette intention. Il m'a vraiment pris au mot !

Quelques mois plus tard, après s'être entretenu de ses interrogations avec plusieurs collègues du monde de l'édition et du journalisme, Bill Porter décide de créer ce qu'il va appeler le Forum international de la Communication. Il s'agit d'un groupe informel, ouvert à tous, composé de professionnels qui partagent la conviction de Porter et qui, avant de rallier leurs confrères à leurs vues, prennent leur part de responsabilité dans les déficiences de leur profession. Bill Porter lui-même se montre très humble à cet égard, puisque qu'il admet volontiers, dans ses interventions publiques, ses propres manquements sur des questions d'honnêteté ou de négligence quant à la qualité de son travail. Une telle absence de vanité est ce qui touche ses interlocuteurs. C'est aussi ce qui me convainc de travailler à ses côtés, car cela renforce notre amitié et je retrouve dans cette attitude les valeurs auxquelles je crois.

C'est ainsi que je suis amené à faire partie du comité exécutif du Forum et à assurer son secrétariat dans le monde francophone. C'est encore le cas aujourd'hui.

Avant d'écrire un livre d'une grande franchise sur sa vie et sur l'action qu'il a entreprise¹², Bill Porter a gri-bouillé un jour sur un bout de papier, lors d'une attente dans le hall d'un hôtel irlandais, un texte qui est devenu un manifeste, une profession de foi, pour tous ceux qui veulent que les médias assument pleinement leur rôle constructif.¹³ Cette déclaration a été rendue publique en l'an 2000 lors d'une conférence des médias à Sarajevo et signée avec empressement par la grande majorité des

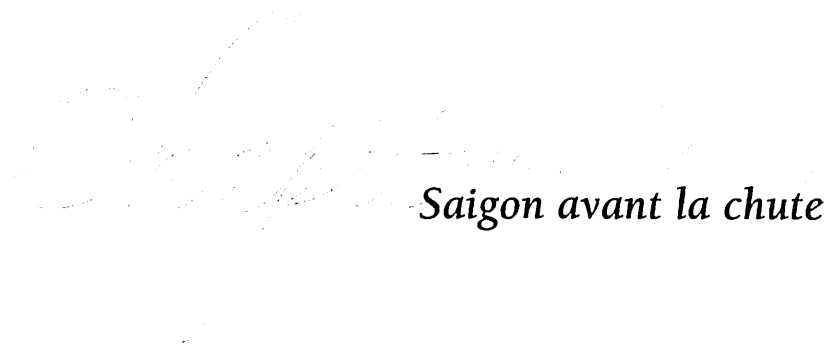
¹² «Do something about it», publié par John Faber en association avec Caux Edition, 2004.

¹³ La charte de Sarajevo, en annexe en fin d'ouvrage.

quelque cent quatre-vingt journalistes présents. Elle a ensuite été diffusée dans le monde et a recueilli une large adhésion.

Le Forum international de la Communication a tenu depuis une quinzaine d'années plus de vingt-cinq conférences dans des lieux aussi divers que Sydney, Nijni-Novgorod, Denver, Le Touquet, Prague, Kingston ou Le Cap. J'ai eu l'occasion de préparer un certain nombre de ces rencontres et d'y participer activement. Parmi les personnalités des médias qui se sont engagées dans le sillage de Porter se trouve le journaliste français Bernard Margueritte, qui vit depuis trente ans en Pologne et y a été correspondant notamment pour *Le Monde* et *Le Figaro*. Bill Porter, qui a maintenant quatre-vingt-huit ans, a été soulagé et reconnaissant, bien qu'il soit encore l'âme et l'inlassable aiguillon du Forum, que Bernard Margueritte se soit offert en 2001 à en reprendre la présidence.

Quel est l'impact du forum sur le monde de la communication? Il est certes loin d'être la seule initiative cherchant à stimuler le sens de l'éthique dans les médias. Mais je voudrais citer Roger Parkinson, qui a été récemment le président de l'Association mondiale des Journaux. Pour lui, le mérite du Forum est *« d'avoir mis la question de l'effet des médias sur la société à l'ordre du jour du monde de la communication »*.



Saigon avant la chute

A partir des années soixante, les actions dans lesquelles nous sommes engagés prennent souvent la forme de tournées de spectacles. Une des créations les plus originales est le fait d'un groupe de jeunes Japonais. La pièce qu'ils ont conçue et montée, qu'ils intitulent « Le Tigre », est inspirée des manifestations lancées peu auparavant par eux et leurs camarades étudiants de Tokyo contre la visite du Président Eisenhower au Japon. Elle est pour eux l'occasion de prendre un certain recul sur ces événements. Un de ses principaux atouts est l'accent qu'elle met sur les enjeux de la lutte idéologique de l'époque, marquée par la désinformation et les manipulations de l'opinion. La tournée permet aussi de former et de souder cette équipe étonnante de jeunes Japonais qui sont manifestement de futurs dirigeants de leur pays. C'est à la suite de leur venue à une conférence à Caux qu'ils ont créé ce spectacle et qu'ils ont décidé de surseoir à la poursuite de leurs études pour le représenter, en plusieurs étapes, avant leur retour au Japon.

Marie-Lise et moi accompagnons la troupe avec toute une équipe internationale. C'est ainsi que nous sommes invités par le président du Viêt-nam du Sud, Ngô Dinh Diêm, à donner des représentations à Saigon et dans plusieurs autres villes vietnamiennes en juin 1962.

Dès notre arrivée, nous sommes frappés par l'ambiance de début de guerre: les agents ou sympathisants du Viêt-nam du Nord ont commencé à harceler le Sud et à commettre des attentats en différents points du territoire. Le président Diêm a demandé l'aide des Etats-Unis, qui envoient peu à peu des conseillers militaires. Mais la vie à Saigon demeure malgré tout très animée, comme elle le

sera d'ailleurs, si étonnant que ce soit, pendant toutes les années de la guerre. Cette curieuse coexistence entre la guérilla - puis, plus tard, le mouvement des troupes - le commerce florissant, le marché noir, l'insouciance générale et les coups d'Etat ou changements de gouvernements successifs marquera le pays, jusqu'à ce jour fatidique du 30 avril 1975 où les chars nord-vietnamiens envahiront le Palais présidentiel en brisant la grille d'entrée et où des milliers de Saigonnais se précipiteront vers l'ambassade des Etats-Unis dans l'espoir d'échapper à un sort funeste et de trouver refuge à l'étranger: ce sera le trop fameux ballet des hélicoptères.

En 1962, on est encore loin d'imaginer cette débâcle. Le président Ngô Đình Diêm n'est pas populaire, il gouverne en autocrate mais il symbolise l'espoir du demi-million de catholiques ayant fui le régime communiste du Nord. Il affiche une philosophie personnaliste et humaniste, et il appelle à une révolution morale, mais la contradiction avec la corruption ambiante n'aide pas à crédibiliser sa conviction personnelle. Il bénéficie de l'appui des Américains, mais ceux-ci, par la voix notamment du général Maxwell Taylor, le plus prestigieux des conseillers militaires de John Kennedy, souhaiteraient plus de démocratie pour donner une meilleure image du gouvernement de Saigon. L'initiative est très mal reçue par Diêm. Les liens vont se distendre peu à peu au point que Diêm apparaît de plus en plus comme un personnage à écarter. Il est assassiné le 1er novembre 1963 dans des circonstances mystérieuses qui laissent penser que les Américains sont dans le coup. Curieuse coïncidence, John Kennedy, son protecteur durant quelques années, subit le même sort trois semaines plus tard.

Nous sommes très conscients des circonstances difficiles de la mission que nous entreprenons au Viêt-nam. Nous sommes reçus officiellement par le président, mais nous savons qu'il est assez isolé et nous essayons surtout de discerner quels sont, dans son entourage, les personnages qui pourraient faire « bouger les lignes », comme on dirait aujourd'hui. Quelques-uns de ceux à qui nous avons affaire sont de parfaits officiels parlant la langue de bois, mais nous sommes amenés à côtoyer en revanche deux hommes qui comprennent rapidement notre démarche. L'un d'eux est un membre du gouvernement chargé de l'Action civique (en fait l'action psychologique), l'autre est le directeur de l'Information. Le premier est un bon vivant, il est probablement loin d'être un saint, mais il a le cœur à la bonne place et nous pensons qu'il peut avoir une influence positive. Le deuxième est M. Phan van Tao, avec qui nous resterons en proche relation, au Viêt-nam jusqu'en 1975, puis en France.

Dans l'immédiat, il s'agit de trouver un moyen de faire passer le message de la pièce des jeunes Japonais qui ne parlent que leur langue, et très peu d'anglais. Nous trouvons des spécialistes qui font une traduction du spectacle en vietnamien, mais nous sommes amenés à travailler surtout avec un homme aussi dynamique que compétent, le chanteur et musicien Pham Duy, idole de la jeunesse vietnamienne. Il rassemble rapidement une équipe de comédiens qui s'installent au pied de la scène à chaque représentation et lisent le livret en vietnamien devant des micros de façon si précise et nuancée que les spectateurs ont vraiment l'impression d'entendre une pièce jouée dans leur langue, les acteurs sur scène ne faisant que mur-

murer leurs répliques. Cette prouesse technique est un des atouts de la tournée qui attire des dizaines de milliers de Vietnamiens de tous âges.

Pham Duy n'est ni un officiel ni un homme politique. Artiste avant tout, il est originaire du Nord où il a été courtisé par le régime communiste, qui n'a cessé de vouloir enrôler un musicien de sa classe dans la lutte idéologique. Mais sans succès. Ces années ont donné à Pham Duy une solide conscience des enjeux politiques et, finalement, il « vote avec ses pieds » en quittant le Nord Viêt-nam et en cherchant refuge à Saïgon. Dès mon arrivée, je collabore beaucoup avec lui pour les questions relatives à l'adaptation de la pièce japonaise. Marie-Lise et moi faisons la connaissance de sa famille et nous devenons des amis très proches, ce qui est encore le cas quarante-cinq ans plus tard.

Après Saïgon, emmenés par des C-47 de l'aviation vietnamienne, la troupe et ses accompagnants remontent la côte en plusieurs étapes jusqu'à Hué, à cent vingt kilomètres du 17^{ème} parallèle, donnant partout des représentations devant des foules immenses. Je me rappelle surtout une soirée à Hué, sur les bords de la rivière des Parfums, dans la nuit étoilée, face à vingt-cinq mille spectateurs. Puis nous nous rendons à Vinh Long, dans le delta du Mekong, où les questions de sécurité sont prises très au sérieux, tant le gouvernement craint des coups de mains de la guérilla viêt-cong, très active dans la région. La troupe voyage en convoi, précédée et suivie d'automitrailleuses et de camions militaires bourrés de soldats, tandis qu'un hélicoptère surveille le bon déroulement du parcours. Marie-Lise et moi sommes logés dans un hôtel dont

les chambres donnent directement sur le Mekong, ce qui n'est pas pour nous rassurer! Les bruits indistincts que nous percevons de la galerie qui se trouve devant la chambre nous tiennent réveillés longtemps. Je ne sais si c'est une très bonne idée, mais j'ouvre brusquement les volets au milieu de la nuit pour en avoir le cœur net. Rien! Les frôlements qui nous gênent proviennent sans doute, nous disons-nous, des cancrelats grouillant dans la salle d'eau! Nous pouvons nous endormir. La salle où est représentée le spectacle est entourée de barbelés et d'un cordon de militaires armés. Les spectateurs sont sans doute habitués à ce genre de précautions, et il est évident que le gouvernement tient à la sécurité de la cinquantaine d'étrangers qui forment notre groupe.

Au bout d'un mois passé au Viêt-nam, la troupe est censée partir pour Taiwan, mais nous attendons encore l'invitation officielle qui doit nous parvenir. Un jour, deux jours, trois jours passent, tandis que des banderoles apparaissent dans les rues affichant « *la reconnaissance du peuple vietnamien pour la visite de la délégation du Réarmement moral* », une formule émanant évidemment du gouvernement, pressé... de nous voir partir et de solder la facture des frais encourus par notre séjour!

Enfin, l'invitation arrive, et nous embarquons pour Taiwan. De là, il est décidé que quatre d'entre nous devrions revenir à Saïgon pour poursuivre le travail de contacts engagé durant notre visite. Ainsi, un couple d'amis britanniques distingués, Michael et Margie Barrett, ainsi que Marie-Lise et moi quittons provisoirement la troupe avant de la rejoindre trois mois plus tard au Japon.

Ce deuxième séjour au Viêt-nam nous permet en particulier d'approfondir nos relations avec les deux personnalités mentionnées plus haut et de connaître de nombreuses autres personnes, d'aider une équipe d'étudiants à se former aux idées du RM, enfin de bénéficier des conseils très avisés de notre ami Pham Duy pour la stratégie à adopter dans le milieu politique où il s'agit de s'appuyer sur des amis sûrs et non sur des marionnettes. Marie-Lise et moi tombons amoureux de ce pays si imprégné encore, à cette époque, de l'influence française, et qui nous séduit par l'ouverture de cœur, l'intelligence, l'ingéniosité et la distinction des Vietnamiens.

Un de nos objectifs est de préparer une délégation vietnamienne qui pourrait se rendre au mois d'octobre à Odawara, non loin du Mont Fuji, où sera inauguré le centre japonais du RM par le premier ministre et où se tiendra une grande conférence internationale. Nous pensons en effet que l'occasion pour une telle délégation de se trouver dans un milieu international accueillant et propice aux relations de franchise pourrait avoir un impact sur l'évolution de la situation au Viêt-nam. Mais le président Diêm sera-t-il prêt à donner suite à cette idée et sera-t-il ouvert aux suggestions que nous pourrions lui faire? En particulier, nous espérons que le ministre de l'Action civique, en qui nous avons confiance, pourrait diriger le groupe. Hélas, si le président a bien agréé le principe d'une délégation, il choisit pour la diriger le ministre d'alors de la Culture, parangon de la langue de bois. Nous serons très déçus par cette visite totalement protocolaire et inutile de ce ministre au Japon.

Dix années passent sans que nous puissions reprendre contact directement avec nos amis vietnamiens. Une nouvelle occasion se présente après le cessez-le-feu décidé par les accords de Paris en janvier 1973. Je me rends en Inde pour conférer au sujet de la situation vietnamienne avec Rajmohan Gandhi, un petit-fils du Mahatma, journaliste et écrivain, qui anime le RM dans son pays et qui envisage une action d'envergure dans plusieurs pays asiatiques. Il est décidé qu'un ami australien, Chris Mayor, et moi-même ferons une reconnaissance rapide au Viêt-nam. Nous espérons notamment rencontrer un groupe qui s'est formé à Saïgon, utilisant le nom « Réarmement moral », et dont nous avons entendu parler par les journaux.

Nous partons aussitôt et prenons immédiatement contact avec ce groupe. Il s'agit principalement de trois personnes, un général au physique de baroudeur, un colonel du genre intellectuel et un pharmacien tranquille. Comme je ne les avais pas rencontrés lors de mon précédent séjour, il nous intéresse de comprendre comment ils connaissent le RM, pourquoi ils ont adopté cette étiquette. C'est le colonel qui nous répond : *« Voilà longtemps que je désirais rencontrer des personnes du Réarmement moral. Après avoir lu un article à ce sujet, je me suis dit que c'était là l'idée qu'il fallait à mon pays. J'ai aussitôt cherché toutes les publications que je pouvais trouver chez les bouquinistes. Maintenant je vous écoute. »* En fait, nous passons plutôt les jours qui suivent à écouter ces hommes, à rencontrer leurs familles, à comprendre ce qu'ils attendent du RM et ce qu'ils envisagent de faire.

Notre séjour est très court, seulement dix-sept jours, mais cela suffira pour jeter les bases d'une délégation de vingt-cinq personnes qui participeront durant l'été suivant aux conférences de Caux. C'est cette délégation qui nous invitera à revenir au Viêt-nam en janvier 1974 pour une période plus longue.

Marie-Lise et moi sommes désireux de faire tous les deux partie du groupe, mais nous avons maintenant deux fils, alors âgés de sept et trois ans. Une amie très chère, Evelyne Seydoux, accepte de s'occuper d'eux pour permettre à Marie-Lise de partir pendant trois mois. Evelyne a déjà passé du temps dans notre famille et connaît bien nos enfants. En outre, ma mère et ma belle-mère viendront souvent à la rescousse. Cette longue séparation inquiète cependant notre aîné, qui se rassure en nous disant: *« Si c'est pour aider les gens à ne pas se disputer que vous allez là-bas, je veux bien vous laisser partir. »*

Trois amis français, Alain et Anne-Marie Tate, ainsi qu'un jeune particulièrement dynamique, Gérard Gigand, sont du voyage. A Saigon, nous reprenons tout de suite contact avec le petit groupe rencontré une année auparavant. Il s'est beaucoup étoffé suite au séjour à Caux et nous sommes frappés par la sincérité avec laquelle chacun s'efforce de mettre en pratique, dans la vie de tous les jours, les idées du RM. L'un des membres du groupe, un général, me confie qu'il désire vraiment changer sa manière de vivre. Il est avec moi d'une franchise décapante, même sur les agissements dont il a le plus honte, notamment sa participation au lynchage d'un Cambodgien auquel il n'a pas eu le courage de mettre fin. Cet aveu, je le pense, aura apaisé sa conscience. Un autre

de nos amis constate devant ses compatriotes combien la poursuite de la réussite matérielle, qui avait été jusque là son but – et, nous dit-il, le principal sujet de conversation avec sa femme – a maintenant perdu de son attrait. Il nous avoue que sa femme lui ayant demandé s'il était honnête avec elle, il avait dû répondre par la négative mais il nous annonce qu'il va mettre de l'ordre dans sa vie familiale.

Ces réunions se passent vraiment dans un très bon esprit, où nous cherchons ensemble, pendant ce que nos amis appellent la « minute de silence », les prochaines étapes de ce que nous pouvons faire ensemble dans la situation du pays. Marie-Lise et moi sommes invités presque chaque jour à prendre un repas dans l'une ou l'autre des familles qui composent le groupe. Non seulement nous sommes royalement accueillis, mais, en trois mois, jamais les mêmes mets ne nous seront servis, preuve de la diversité et de la richesse de la gastronomie vietnamienne!

On oublierait presque que le pays est en guerre et que la situation, entre temps, s'est nettement dégradée. Le cessez-le-feu ordonné par les accords de Paris, un an auparavant, a été un grand soulagement. Mais on ne se rendra compte que plus tard que cet arrêt des hostilités a beaucoup avantagé le Nord Viêt-nam en mettant fin aux bombardements américains et en lui permettant de réparer les dégâts causés à son réseau de communication comme de rouvrir ses ports. Conformément aux accords de Paris, la plupart des Américains sont partis avec tout leur matériel. Mais les combats n'ont jamais été aussi intenses que depuis la signature du cessez-le-feu! Désormais le Sud Viêt-nam est seul pour se défendre. Le président Johnson,

représenté aux négociations par Henry Kissinger, avait été obligé d'accepter cette solution du fait de la pression nord-vietnamienne et de la dénonciation massive de la guerre aux Etats-Unis mêmes. Dire que de tels accords livrent Saïgon à son adversaire est un euphémisme.

Les dirigeants avec lesquels nous sommes en contact nous demandent de présenter notre message à un certain nombre d'institutions. En particulier, nous sommes reçus à Dalat à l'Ecole supérieure de Guerre politique, où nous prenons la parole devant huit cents élèves officiers. A Bien Hoa, nous rencontrons des dirigeants de la Confédération vietnamienne du Travail. Nous nous adressons un jour à trois mille trois cents responsables de villages à l'occasion d'un de leurs cours de recyclage à Vung Tau, l'ancien Cap Saint-Jacques très fréquenté du temps des Français. Spectacle impressionnant que cette foule d'hommes portant tous le pyjama noir traditionnel, assis en tailleur dans un vaste hangar. Demain, ces cadres ruraux feront des centaines de kilomètres pour retourner dans leur village.

Que leur dire en une heure et demie, traduction comprise, qui puisse stimuler leur imagination, leurs énergies, les aider à forger autour d'eux cet esprit démocratique qui est dans la tradition des villages vietnamiens mais que la guerre a si souvent atrophié? Nous aimerions pouvoir rencontrer personnellement ces hommes, entendre leurs inquiétudes, leurs aspirations, mais le temps est minuté.

Dans des conditions difficiles, devant un auditoire que nous ne voyons même pas dans la nuit et qui nous distingue à peine à la lumière blafarde d'une seule ampoule, nous prenons la parole à l'Ecole nationale d'administra-

tion. Les longues conversations que nous avons ensuite avec une trentaine d'hommes nous révèlent des jeunes extrêmement ouverts aux problèmes du monde, sérieux, à la recherche de ce qu'ils peuvent faire pour leur pays. A Saigon, au Couvent des Oiseaux, une école catholique très prisée, notre ami Gérard Gigand parle à plusieurs classes et pose la question aux élèves: «*A partir de quel âge peut-on se sentir responsable de la vie de son pays?*» Du milieu de la jeune foule s'élève alors une petite voix: «*A partir de six ans.*» Qui dit mieux?

Entre temps, le projet de Rajmohan Gandhi est prêt à se réaliser. Il a rassemblé autour de lui, en Inde, une cinquantaine de jeunes Asiatiques, enthousiastes, doués pour les relations publiques, et convaincus de la démarche du RM. Ils ont composé un spectacle musical, «*Chant de l'Asie*», empreint de la grâce et de la sagesse de leur continent, avec lequel ils sont prêts à s'embarquer pour le Viêt-nam, le Laos et d'autres pays d'Asie.

A Saigon, l'un des hommes qui comprend le mieux ce que nous avons à proposer est le ministre de l'Education, M. Ngô Khắc Tinh. Il saisit l'intérêt qu'il y aurait à faire venir le spectacle au Viêt-nam mais il a beaucoup de peine à en convaincre ses pairs, dont la seule préoccupation, on le comprend, est d'endiguer la poussée communiste. Pourquoi faudrait-il s'occuper d'une manifestation culturelle? Mais il insiste et obtient finalement gain de cause. La difficulté est de coordonner les préparatifs entre le comité d'organisation officiel – on n'imagine pas la venue de la troupe autrement qu'avec l'autorisation de l'administration – et l'équipe qui s'est rassemblée depuis quelques mois. Mais cela se passe très bien, grâce à l'ouverture d'esprit du responsable du comité.

Nous devons chercher un théâtre ou un auditorium, et nous inspectons des scènes, lampe de poche à la main, tandis que se déroule dans la salle la projection de films qui vont de Las Vegas à French Connection en passant par des productions chinoises où tout le monde se tue! En prévision de la venue de la pièce, un colonel a trouvé soixante-quinze lits gratuits dans des hôtels. Tous ces préparatifs se font dans une chaleur étouffante – j'ai perdu cinq kilos depuis que je suis à Saïgon - et dans des conditions plus qu'incertaines, car la date d'arrivée du groupe change de jour en jour, ce qui n'est pas pour rassurer les officiels!

Finalement, le 15 mai, la troupe débarque du Laos. La télévision filme l'arrivée, fascinée par la personnalité, élégante et racée, de Rajmohan Gandhi et sa vision pour l'avenir de son continent. Deux cents personnes - le Tout-Saïgon - se pressent à la réception donnée par le ministre de l'Éducation. Gandhi a plusieurs rendez-vous de qualité parmi les dirigeants.

Les représentations coïncident heureusement avec l'arrivée de la mousson. Ces pluies qui tombent dru rafraîchissent l'atmosphère en un instant et impriment une brusque accélération aux cultures. Pourra-t-on dire de même, sur le plan humain, de l'effet de «Chant de l'Asie»? Ce spectacle, qui évoque les espoirs d'une Asie future, libérée des haines et des préjugés, touche le cœur des Vietnamiens. Les représentations sont données chaque soir pendant deux semaines devant une salle comble. Malgré l'opposition du ministère de l'Information, qui nous prive de radio, de télévision et de presse, un premier article d'une page entière paraît dans le quotidien indé-

pendant Song Than. Le reporter interroge les étudiants au sortir du théâtre, rend compte de l'émotion qu'ils ressentent au contact de la troupe internationale. Mais celle-ci doit bientôt poursuivre sa route. Marie-Lise est déjà rentrée à Paris. Notre petit groupe venu de France doit repartir aussi. Nous avons l'impression que la venue de ce spectacle n'aura pas été inutile, mais nous ne nous faisons pas d'illusions. La situation politique et militaire continue à s'envenimer.

Nos amis Tate retourneront encore au Viêt-nam avec Gérard Gigand au printemps 1975. Mais la situation s'est rapidement dégradée entre temps et les initiatives deviennent de plus en plus malaisées, d'autant plus que nos amis se heurtent encore au ministère de l'Information qui accuse le RM de démoraliser l'armée en parlant d'amour absolu, et au personnel de l'ambassade de France, dont l'attaché militaire déclare que la morale n'a rien à voir avec la défense d'un pays. J'ajouterai que nous avons, à chacune de nos visites, rencontré aussi l'hostilité d'une bonne partie des officiels américains.

Relater ces faits plus de trente ans après, alors que le Viêt-nam est maintenant réuni sous la férule du Nord, adoucie depuis par le désir des dirigeants de retrouver des relations à peu près normales avec le monde, et notamment avec la France, peut paraître anecdotique. Nous avions l'espoir, sans doute utopique, d'aider les dirigeants du pays, non pas à se refaire une virginité, ce qui était trop demander, mais au moins à se reprendre, à se donner des armes morales qui auraient pu leur permettre de regagner la confiance du peuple. Il est évident que la tâche était au dessus des moyens dont nous disposions. Nous n'étions

pas en mesure de neutraliser les forces occultes, malfaisantes ou bornées, vietnamiennes, américaines ou françaises, qui sévissaient dans les allées du pouvoir. Mais nous gardons un souvenir ému des contacts de qualité, de sincérité que nous avons pu avoir avec des dizaines, des centaines de Vietnamiens. Nous pensons avoir pu au moins les aider à tenir bon dans une situation devenue désespérée.

La chute de Saïgon a signifié pour certains de nos amis, notamment les officiers supérieurs, d'être emmenés dans des camps de réhabilitation où ils ont subi un lavage de cerveau impitoyable. Nous savons en tous cas pour l'un d'entre eux qu'il est revenu à Saïgon, désormais Ho-Chi-Minhville, quelques années plus tard ayant perdu tous ses repères et totalement anéanti. En revanche, avec ceux de nos amis qui ont pu quitter leur pays, notamment ceux qui se sont réfugiés en France, nous avons pu garder un contact étroit. L'un d'entre eux, l'ancien directeur de l'Information, Phan van Tao, qui aura dû refaire sa vie trois fois en partant de zéro, lorsqu'il a quitté le Nord, puis lorsqu'il a dû abandonner sa fonction officielle, et enfin à son arrivée en France avec quatre dollars en poche, a mené une action extrêmement bénéfique pour un rapprochement des communautés vietnamienne, laotienne et cambodgienne à Paris. Il a participé à plusieurs réunions où un véritable esprit de pardon et de réconciliation a pu se créer entre des représentants de peuples qui ont connu entre eux, au cours des siècles, beaucoup d'animosité.

Au cours de cette guerre, le Sud Viêt-nam a souvent été traité de façon injuste du fait de la désinformation. Il était de bon ton de qualifier les Nordistes de nationalis-

tes, de pacifistes, tandis que les Sudistes n'auraient été que des marionnettes corrompues dont les ficelles étaient tirées par les Américains. Les atouts du Sud n'étaient pourtant pas minces: une population très bien éduquée (un des taux les plus bas d'analphabétisme du tiers monde), éprise de liberté, habituée à la souffrance, une élite de qualité, une armée très aguerrie. Ce sont finalement les erreurs tactiques des Américains et, dans les derniers mois de la guerre, du président Nguyen van Thieu qui ouvriront la voie aux envahisseurs, lesquels ne sont plus des maquisards aux pieds nus, mais une troupe bien encadrée et fortement armée par les Russes et les Chinois.

Il faut rappeler aussi que les Nord-Vietnamiens n'ont eu aucun scrupule dans leur volonté de conquête. En 1968, ils ont occupé la ville de Hué pendant vingt et un jours, avant de s'en retirer. Mais durant ce laps de temps, ils ont massacré entre trois mille et cinq mille personnes. Chaque famille a été touchée. Le Nord n'avait rien à craindre d'une opinion muselée et n'avait donc pas à s'embarasser de considérations humanitaires. Le grand vainqueur, le général Giap, a dit sans vergogne au journaliste Jean Lacouture: *« Quand vous perdez un homme, nous en perdons dix, c'est vrai. Mais à ce compte, c'est nous qui gagnerons. Nous avons d'immenses possibilités de sacrifice. »*

J'aimerais ajouter quelques mots sur l'expérience personnelle qu'a signifiée pour Marie-Lise et moi ce travail parmi les Vietnamiens. Tout d'abord la forte impression que nous ont faite ces hommes et ces femmes, qui ont terriblement souffert. Mon ami Alain Tate a entendu, le soir de son arrivée à Saigon, une employée du ministère de l'Intérieur lui raconter successivement l'exécution de son

instituteur par les Japonais, l'assassinat de son père par le Viêt-minh, la mort de son fiancé et de son propre frère enrôlés de force par ces mêmes troupes, et enfin l'abandon par un mari qui lui laissait trois enfants à élever. Mais ce qui nous a frappés, c'est la capacité des Vietnamiens à rebondir avec une vigueur presque incompréhensible pour nous autres Occidentaux.

En tant que Français – je ne l'étais pas encore à l'époque mais je pouvais bien m'identifier à la France, y ayant vécu plus de vingt ans – nous devions aborder nos interlocuteurs avec beaucoup d'humilité, assumant la responsabilité de l'arrogance occidentale et des pages les moins reluisantes de la colonisation. Le fait d'avoir eu constamment, pendant ces mois, à utiliser les expériences les plus profondes de notre vie a été un grand stimulant. Nous nous rendions compte, Marie-Lise et moi, que l'effort de nous mettre à genoux, chaque soir, et de remettre à Dieu nos vies comme celles de nos amis vietnamiens, nos espoirs et nos soucis, était essentiel.

Rajmohan Gandhi, à plusieurs reprises lorsque j'étais avec lui en Inde et ensuite au Viêt-nam, m'a aidé à me défaire d'une attitude de savoir-faire qui est précisément ce qui humilie les Orientaux. Nous autres, en Occident, ne tirons-nous pas une certaine fierté de savoir maîtriser les situations ?

Enfin, ce séjour au Viêt-nam nous a permis de nous émerveiller constamment du génie de Frank Buchman qui a conçu, au début du XXe siècle, dans un monde encore dominé par le colonialisme et la suprématie occidentale, une philosophie que puissent accepter et mettre en pratique des hommes de tous bords, de toutes origines, de toutes religions.

Marie-Lise et moi sommes particulièrement heureux de savoir qu'un groupe de jeunes Vietnamiens s'est formé tout récemment à Ho-Chi-Minhville, qui fait revivre dans ce pays l'esprit du RM (aujourd'hui Initiatives et Changement), trente et quarante ans après nos visites, et qui a déjà participé à plusieurs rencontres avec de jeunes Cambodgiens pour rapprocher deux peuples qui ont été si souvent opposés dans le passé et encore aujourd'hui.

Auprès d'une célébrité fulgurante

Paul Bougenaux, dont j'ai fait la connaissance en 1969, est né dans le quartier de l'Alma, à Paris. Quand il faisait du patin à roulettes sur le trottoir bordant l'hôtel Plaza-Athénée, se faisant apostropher par les portiers pour avoir bousculé des clients du palace, pouvait-il imaginer ce que le destin lui réserverait ?

A dix-sept ans - c'est la guerre -, il entre dans la Résistance, puis s'engage dans la première armée Rhin-et-Danube et fait les campagnes des Vosges, d'Alsace et d'Allemagne. Il en revient avec un uniforme pour tout bagage professionnel et entre au Plaza-Athénée, justement, comme barman. Il se rappelle: *«Je découvrais un monde où l'on ne pouvait progresser qu'à coups d'intrigues et de bassesses, où les employés avaient des conditions d'existence et de travail moyenâgeuses, et où chacun cherchait à enfoncer l'autre pour tirer son épingle du jeu...»* Gravissant tous les échelons – il est honnête, mais pas sans ambition – Bougenaux devient à trente-deux ans le plus jeune chef concierge de France, l'homme qui reçoit non seulement les clefs, mais les secrets des clients, qui les aide à résoudre leurs problèmes. Entre temps, il a milité dans le syndicalisme, mais pas pour très longtemps.

Conçu pour les grands de ce monde, le Plaza-Athénée a été construit au début du vingtième siècle. Mais, comme beaucoup d'autres hôtels de luxe, il subit les contrecoups des guerres et de la dépression, qui modifient la nature de la classe possédante. Depuis la seconde guerre mondiale, le principal actionnaire du Plaza ne croit plus à l'avenir du palace. L'atmosphère de travail dans l'hôtel devient de plus en plus déplorable, avec des méthodes de manage-

ment incohérentes et féodales. En 1965, on compte trois cent vingt départs, trois cent vingt recrutements.

Excédé par cette incurie, Bougenaux reprend du service au syndicat Force ouvrière et devient secrétaire du comité d'entreprise. Déjà du jamais vu: un « homme aux clefs d'or », deuxième salaire après le directeur général, ça ne milite pas, ça savoure son privilège. Pas Bougenaux. Il commentera plus tard: « *Un management aussi stupide m'a donné le courage de faire ce qu'il faut pour que ça change.* » En 1967, le propriétaire meurt. Ses héritiers décident de mettre en vente le Plaza ainsi que les deux autres hôtels du groupe, le Georges V et le La Trémoille. Des compagnies aériennes se mettent sur les rangs, prêtes à faire des trois établissements des relais, si ce n'est des dortoirs pour passagers de charters. Pendant un an, Bougenaux cherche le dialogue avec les actionnaires. En vain.

En mars 1968, le personnel descend dans la rue, non pas contre le gouvernement, mais sous la banderole « Nous défendons le patrimoine hôtelier » frappée des sigles des quatre syndicats. Bougenaux est en tête du cortège, avec sa veste rouge et ses galons d'or. Les cuisiniers portent leur toque, les femmes de chambre leur tablier et leur coiffe. Le personnel veut être consulté quant au choix de son destin. Même des clients milliardaires, remarquera Bougenaux, applaudissent le défilé et signent des messages de soutien dans le livre d'or.

Deux mois plus tard - mai 68 -, la grande fureur des travailleurs français aidant, le personnel occupe l'établissement. Rien ne va plus. Finalement, c'est le groupe anglais Forte, propriétaire de 200 autres hôtels, qui

acquiert le palace, en promettant de lui conserver son caractère à la fois français et traditionnel. Mais les relations sociales restent tendues jusqu'à la démission, un an plus tard, du directeur général atteint par la limite d'âge. Le représentant de Forte à Paris est un Américain, David Karr. Il a les coudées franches et va jusqu'à offrir le poste de directeur à Bougenaux, qui refuse. Il revient à la charge, sans succès. Comment le secrétaire du comité d'entreprise pourrait-il passer ainsi de l'autre côté? Mais c'est sans compter avec la détermination et le non-conformisme de l'Américain, qui vient d'un pays où les barrières sociales se franchissent.

C'est à ce moment que je fais la connaissance de Paul Bougenaux par l'intermédiaire de mon ami syndicaliste Maurice Mercier. Bougenaux vient à Caux avec Frédéric Cruse, un des dirigeants du groupe hôtelier. Qui a emmené l'autre? Je l'ignore. Je ne sais pas non plus si cette courte visite a fait avancer les choses. Mais elle a amorcé une amitié entre Bougenaux et moi.

Il vient à plusieurs reprises au centre du RM à Boulogne-Billancourt pour consultation. Marie-Lise et moi lui proposons de venir avec son épouse Lucile dîner chez nous, dans notre petit appartement, pour pouvoir réfléchir, avec Maurice Mercier, à la décision cruciale qui est devant lui. Fine cuisinière, Marie-Lise a concocté un repas digne de l'occasion.

Nous étudions toutes les facettes du problème. Bougenaux peut-il abandonner ses camarades syndicalistes? Aura-t-il les capacités nécessaires pour diriger un grand hôtel? Nous nous rendons vite compte que dans

ses fonctions au comité d'entreprise il a déjà dépassé son rôle de défenseur des intérêts du personnel pour prendre des responsabilités de nature économique, imposant parfois à une direction timorée de nouvelles orientations stratégiques. Maurice Mercier comprend vite les capacités de l'homme. Il l'encourage.

Finalement, Paul Bougenaux pose ses conditions à Forte: d'accord pour cette nomination, mais ce doit être avec l'assentiment du personnel et des chefs de service ainsi qu'avec, à court terme, la signature d'un contrat de participation. Il exige aussi une garantie de rénovation de l'hôtel. Il demande son avis au secrétaire général de Force Ouvrière, André Bergeron, qui le soutient.

Consulté, le personnel du Plaza appuie à l'unanimité sa nomination au poste de directeur général, tout comme ses collègues cadres et maîtrise. *«J'aurais été plus confortable, confie Bougenaux, s'il y avait eu quelques voix contre! »*

En devenant directeur général, Paul Bougenaux a franchi une frontière qui est strictement verrouillée dans le monde de l'entreprise, surtout dans l'hôtellerie. Le Los Angeles Times, à dix mille kilomètres de là, comparera cette ascension à celle d'un sergent nommé général cinq étoiles.

Il s'agit alors de prendre les mesures qui modifieront radicalement la gestion du Plaza. Le salaire du nouveau directeur est établi en liaison avec les délégués du personnel. Il est décidé qu'il ne sera jamais supérieur à six fois le revenu de l'employé de base. Le contrat d'intéressement qui est signé est rédigé en conformité avec l'ordonnance

de 1967 et dans la ligne des compétences accordées - mais souvent inappliquées - aux comités d'entreprises par le général de Gaulle en 1945. Après la rémunération du capital de 5%, la réserve de participation est attribuée pour 65% au personnel, déhiérarchisée au maximum, et 35% au capital.

Le nouveau propriétaire investit 32 millions d'alors pour la rénovation. Bougenaux met en place une politique sociale originale dans une profession encore rétrograde où la première convention collective n'a été conclue qu'en 1967. Parmi les avantages gagnés par le personnel, les salaires sont augmentés et deviennent bientôt supérieurs de 25 à 30% à ceux pratiqués dans le secteur et ils sont indexés, ce qui mérite mention, sur une moyenne de l'index officiel et de celui des syndicats. Le taux de retraite équivaut à 85% du salaire pour un employé qui a travaillé trente ans dans la maison. Mais Bougenaux précise: «*La participation financière est indispensable, mais elle ne suffit pas. On n'achète pas les hommes avec quelques sous.*»

Le plus important est d'associer au maximum les employés à la marche de l'entreprise. Dans chaque service, des réunions ont lieu régulièrement pour informer le personnel sur les différents problèmes qui se posent. Chaque service est responsable de sa gestion et les recettes de la veille sont affichées le matin afin que chacun sache le résultat de son effort. La pointeuse est supprimée et si, par exemple, un employé arrive souvent en retard, ce sont ses camarades qui lui font la tête. Le comité d'entreprise lui donne un avertissement et recommande son licenciement s'il ne s'amende pas. En fait, au cours des trois premières années, le comité n'a été réuni que deux

fois pour des questions de discipline, et un employé seulement a été licencié. La semaine de travail est ramenée à quarante-deux heures sur cinq jours.

Paul Bougenaux tient à visiter les différents services tous les jours, alors que les employés ne voyaient jamais l'ancien directeur. *« Toutes les fois que je me promène dans la maison, dit-il, je récolte trois ou quatre bonnes idées auprès du personnel. »* Par exemple la disposition du jardin intérieur ou une méthode pratique pour économiser l'eau des toilettes. Bougenaux aime l'idée de quatre cents cerveaux travaillant pour le bien de l'hôtel. La rotation du personnel est tombée à 8% et l'absentéisme à 2% Le capital y a aussi trouvé son compte: 7,5% de bénéfice par an en moyenne. La rentabilité a été multipliée par trois et demi en quelques années.

La réussite du Plaza dépend-elle désormais de Paul Bougenaux seul? Sa réponse: *« En ce qui me concerne, je sais maintenant que notre formule a fait ses preuves, et personne n'est indispensable. Le jour où je me rendrai compte que je ne suis plus en mesure d'assurer la direction de l'hôtel, je m'en irai. »*

A cette époque, j'interroge les employés du Plaza pour le journal *Changer*, dont j'anime la rédaction. Je veux entendre leurs points de vue. Tous les échos sont extrêmement positifs. Je cite seulement le témoignage d'un chef contrôleur, un jeune Algérien alors fraîchement diplômé de sociologie. Il était à Nanterre en mai 68, puis à Vincennes. Sorti de ces milieux, il était méfiant. *« M. Bougenaux m'a parlé de ses idées et projets, me dit-il. J'ai*

cru en l'homme, mais je pensais que c'était difficilement réalisable. Un hôtel comme celui-ci était un bastion du capitalisme. Comment son directeur pouvait-il échapper à l'environnement? Il doit sa réussite à deux choses: la foi qu'il avait dans les hommes, et le fait qu'il n'a mis aucune étiquette politique à son expérience.»

La métamorphose du Plaza ne s'expliquerait-elle que parce qu'il s'agit d'un hôtel de luxe où les prix de revient ne subissent pas la même pression qu'ailleurs? Aux journalistes qui le penseraient, les employés du palace citent volontiers les résultats d'une blanchisserie hôtelière dont Paul Bougenaux a repris aussi la responsabilité dans des conditions très difficiles.

Les ouvrières y faisaient soixante heures par semaine et n'étaient payées qu'au SMIC. Depuis, une des plus anciennes ouvrières a été élue directrice technique à bulletin secret par le personnel. Elle s'est révélée d'une très grande compétence. Les salaires ont été augmentés d'une façon appréciable. Les ouvrières âgées ont été mises en préretraite. Le personnel a lui-même contribué au choix des nouvelles machines qui ont remplacé un matériel récent, mais inadapté. Le chauffeur a lui aussi choisi son camion. Le contrat social signé au Plaza s'applique peu à peu à la blanchisserie. En moins d'un an, la production a doublé avec un personnel moins important et une semaine de travail ramenée à 42 heures sur cinq jours.

J'ai été surtout frappé par ce que m'a raconté Paul Bougenaux lorsqu'il a visité la blanchisserie pour la première fois. Ce qu'il a tout de suite remarqué, c'était l'état

déplorable des jambes de ces ouvrières, qui travaillaient dans des conditions inacceptables. Il fallait agir, et vite, ne serait-ce que pour leur santé.

L'aventure du Plaza a fait très rapidement la une des médias. J'ai dans mes dossiers plus d'une vingtaine d'articles, tous positifs et admiratifs, allant de Paris-Match aux quotidiens parisiens, aux revues économiques, à des journaux syndicaux et à des magazines féminins.

J'ai gardé une grande amitié pour Paul Bougenaux. J'ai eu avec lui plusieurs conversations profondes, qui m'ont fait comprendre sa préoccupation éthique et au cours desquelles j'ai essayé de l'accompagner dans sa vie d'homme. Ce qu'il a accompli au Plaza est une prouesse puisque même les syndicats de l'hôtel ont considéré cette transformation comme «leur révolution sociale». Paul Bougenaux a-t-il été aspiré par sa célébrité fulgurante et par le milieu social qu'il a côtoyé dans le monde des hôtels de luxe? Je ne le crois pas. Je l'ai revu, bien plus tard, à l'hôtel Bristol, à Genève, dont il a repris la direction et où il s'est efforcé d'appliquer les mêmes méthodes. Malheureusement, emporté par la maladie, il n'a pas pu poursuivre son effort jusqu'au bout.

Marie-Lise et moi avons cependant regretté que Paul Bougenaux se soit peu à peu éloigné de l'épouse qui l'avait tant soutenu dans les débuts de l'aventure du Plaza. Il n'a pas su, probablement, comment l'entraîner dans le monde nouveau qu'il intégrait. Elle-même nous a dit qu'elle n'était peut-être pas prête pour ce saut dans l'inconnu. Et on peut la comprendre. Bougenaux a finalement demandé le divorce et s'est remarié. Je ne le juge pas. Je sais trop

bien la fragilité des humains que nous sommes tous, même ceux qui sont pétris de qualités exceptionnelles. Marie-Lise et moi déplorons cependant cette rupture avec Lucile, pour qui nous gardons une très grande amitié. Ainsi va le monde.

Tournée africaine avec mon ami Manasseh

Une des conséquences les plus paradoxales de la ségrégation en Afrique du Sud était l'impossibilité pour tout ressortissant de ce pays, fût-il un militant noir anti-apartheid, d'obtenir un visa pour les autres pays du continent, où les passeports sud-africains étaient considérés comme non valables. C'est cette aberration que j'ai essayé de circonvvenir, en 1979, en proposant à un leader sud-africain noir, Manasseh Moerane, que nous fassions une tournée qui lui permettrait de rencontrer certains des dirigeants d'Afrique de l'Ouest.

Petit, râblé, avec une voix chaude et profonde, Manasseh Moerane a été rédacteur en chef du quotidien militant *The World*, vite interdit par son gouvernement. Il se disait parent de Nelson Mandela, mais je ne sais à quel degré. Je l'ai connu lorsque des Africains de différents pays sont arrivés à Caux en 1955. Frank Buchman les avait rassemblés un jour et leur avait dit: *« Pourquoi ne composeriez-vous pas, pendant que vous séjournerez ici, une pièce de théâtre qui refléterait les aspirations de votre continent et les idées nouvelles que vous avez reçues à Caux? »* Quelques jours plus tard, grâce au talent de Moerane, d'un jeune Nigérian et d'un ressortissant de la Côte de l'Or (futur Ghana), la pièce, intitulée *Freedom (Liberté)*, était écrite et mise en répétition. Un tableau si saisissant, si haut en couleurs, que Buchman a demandé plus tard aux acteurs d'en faire un film. Réalisé de façon magistrale par un cinéaste suédois, ce long-métrage, le premier conçu et interprété par des Africains, a été doublé par la suite en de nombreuses langues et vu par des centaines de milliers de spectateurs.

Puisqu'il jouait dans la pièce et dans le film un des rôles principaux, Moerane s'est vite fait connaître bien au-delà des frontières de l'Afrique du Sud. Ayant eu le plaisir de le côtoyer à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il est venu en France aider le RM dans ses efforts pour une décolonisation pacifique du Maroc et de la Tunisie, j'ai donc l'idée, en 1979, de lui proposer une rapide tournée dans cinq pays de l'Afrique de l'Ouest. J'avais rencontré auparavant plusieurs fonctionnaires que je connaissais dans les ambassades de ces pays à Paris; je leur avais expliqué mon projet en insistant sur l'intérêt que les dirigeants de leur pays auraient à rencontrer un journaliste et militant anti-apartheid sud-africain. Sachant pertinemment les difficultés qu'il y aurait à obtenir un visa pour Moerane, j'avais été surpris de l'accueil très positif que j'avais rencontré auprès de ces fonctionnaires. On m'avait donné pour consigne, à l'arrivée dans chacun des pays, de faire état des entretiens que j'avais eus à Paris. On m'avait assuré que l'obtention d'un visa sur place se ferait sans problème.

Étais-je naïf ou les fonctionnaires que j'avais rencontrés étaient-ils soit négligents, soit sans pouvoir sur l'administration locale, toujours est-il que le passage de la frontière, à chaque fois, se révélera être un parcours d'endurance.

J'arrive d'abord à Abidjan, où je découvre que Moerane, parti de Pretoria, a manqué sa correspondance à Kinshasa. J'avais pris de Paris un rendez-vous avec le président Félix Houphouët-Boigny, et c'est donc seul que je suis obligé d'aller le voir sur la terrasse de sa résidence, face à la lagune paresseuse. Pas d'autres bruits que le

pépiement des oiseaux et la voix un peu sourde du président. Son accueil est des plus chaleureux. A peine avais-je dit mon regret que Manasseh Moerane ne soit pas avec moi qu'il me demande: «*Que fait le Réarmement moral pour trouver une solution pacifique en Afrique du Sud?*» J'ai regretté d'autant plus l'absence de Moerane, qui aurait pu lui donner des informations de première main. Je savais que le président entretenait, en tant que chef d'Etat, des relations assez soutenues avec les dirigeants d'Afrique du Sud. Je savais par exemple qu'il avait envoyé son ministre de l'Information pour une visite de courtoisie à Pretoria, accompagné de son épouse, une Européenne blonde, ce qui n'avait pas facilité la tâche du protocole sud-africain. Je parle au président des rencontres qui ont lieu à Caux au sujet de l'Afrique australe, mais il m'interrompt: «*Oui, mais ceux qui viennent, ce sont les convaincus. Ce n'est rien de s'entendre entre amis. Ceux avec lesquels il faut parler, ce sont les adversaires.*» Et il ajoute: «*Si quarante-huit Etats africains pouvaient avoir un ambassadeur en Afrique du Sud, les relations intercontinentales en seraient singulièrement améliorées.*»

L'idée était bonne, mais a-t-il tenté quelque chose pour en activer la réalisation? J'en doute, la diplomatie étant plutôt l'art du compromis que de l'audace.

Je profite de la fête du 1^{er} mai pour assister au meeting qui se déroule devant la Bourse du Travail. Je suis là au milieu d'une foule bariolée d'un millier de syndicalistes. Personne ne se soucie de la présence du seul blanc que je suis. J'ai alors l'impression que la page de la colonisation est bien tournée. Mais cela va-t-il durer?

Moerane ne me rejoint que deux jours plus tard à Monrovia, capitale du Libéria. Le soir, dans mon hôtel, je découvre qu'il est arrivé quelques heures après moi et qu'il s'est déjà retiré dans sa chambre. Le lendemain, je découvre qu'il a été admis sans visa à l'aéroport, mais que des policiers sont venus directement à l'hôtel lui prendre son passeport en lui donnant l'ordre de se présenter tôt le matin au commissariat.

J'attends une heure ou deux, et voyant qu'il ne revient pas, je me rends au poste de police, installé dans des locaux particulièrement lugubres. Manasseh est toujours retenu tant que durent les paperasseries. On me propose de m'asseoir, me donnant le choix entre un fauteuil éventré et un banc sur lequel est écrit: «Detainees bench», banc des prisonniers! Ma dignité en prend un coup et je refuse de m'asseoir. L'attente est longue, et je me rends mieux compte de la précarité des moyens que peuvent avoir des citoyens innocents de se défendre contre des policiers qui peuvent outrepasser leurs droits à volonté. Des voitures de police arrivent en trombe, sirènes sifflantes, déversant des bandes de jeunes arrêtés dans les rues. Devant moi, ils sont fouillés, rudoyés. J'attends là, debout, pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'un tampon soit dûment apposé sur le passeport de mon compagnon. Nous ressortons enfin du commissariat.

Nous avons quelques rendez-vous, notamment avec un membre du gouvernement, mais ces entretiens nous déçoivent énormément. Langue de bois, politesses. Nous constatons avec tristesse que des représentants de peuples africains que tout devrait rapprocher ne peuvent pas converser simplement, en tout cas à Monrovia. Les

Libériens, indépendants depuis un siècle et demi, ne seraient-ils pas sensibles aux combats de leurs frères sud-africains? J'ajoute que nous sommes effarés par la pauvreté du pays, l'incurie de ses routes et de ses habitations, malgré toute l'aide que lui accordent les Etats-Unis.

Nous partons pour le Sénégal, sauts de puce en passant par Freetown et Banjul. C'est un samedi. Les services sénégalais qui pourraient délivrer un visa à Moerane sont fermés pour le week-end. Nous sommes obligés de rester dans un hôtel de l'aéroport jusqu'au lundi. Finalement, nous pouvons nous rendre à Dakar où nous avons quelques rendez-vous, nettement plus intéressants, en particulier avec un jeune ministre, d'une grande vivacité d'esprit.

Départ ensuite pour Ouagadougou, capitale de la Haute-Volta, l'actuel Burkina-Faso, un des pays les plus pauvres du monde, qui ne vit pratiquement que de l'aide extérieure. A la douane de l'aéroport, mon passeport suisse ne pose évidemment aucun problème, mais celui de Moerane oui. On nous demande les raisons de notre séjour. Je réponds que nous allons voir le premier ministre et le président du parlement. On nous laisse passer. Le lendemain, scénario à peu près semblable à celui de Monrovia: le chef de la police m'interpelle dans le hall de notre hôtel: *« Monsieur Odier, vous nous avez menti en disant que vous aviez rendez-vous avec le premier ministre et le président du parlement. Je me suis renseigné, ce n'est pas vrai. - Non, je n'ai pas dit que j'avais ces rendez-vous, mais que nous allions rencontrer ces personnalités, ce qui est bien notre intention... »* La palabre traîne en longueur. Le policier devient de plus en plus agressif, jusqu'au moment

où je suis appelé au téléphone; je reviens vers mon interlocuteur, auquel je lance d'un ton désinvolte: «*C'est le président du parlement qui vient de nous fixer un rendez-vous.*» Décontenancé, le pauvre officier de police se retire sur la pointe des pieds. Il me demande simplement de venir à quatre heures avec Moerane pour régulariser la question du visa. Tout revient dans l'ordre.

Le lendemain, nous avons deux entretiens de qualité, empreints de compréhension mutuelle, avec le premier ministre Joseph Conombo, et le président du parlement, Gérard Kango Ouédraogo. Ces deux hommes s'intéressent vivement à l'action du RM et apprécient l'analyse de Moerane sur l'évolution de l'Afrique du Sud. Ils ont une vue globale des problèmes, ayant tous deux assumé de hautes responsabilités dans la vie politique de l'Afrique de l'Ouest. Gérard Ouédraogo est depuis plusieurs années coprésident du comité paritaire de l'Assemblée constitutive de la Convention de Lomé, qui régule les relations économiques entre la Communauté économique européenne et quarante-six Etats d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique. Nous avons vraiment l'impression que l'objectif de ce voyage est en partie atteint. Nous garderons le contact par la suite avec les deux hommes, mais le gouvernement sera renversé l'année suivante par le coup d'Etat militaire du colonel Zerbo, qui suspendra les institutions du pays.

Un détail amusant durant notre séjour à Ouagadougou: le chauffeur de taxi qui nous conduit à l'hôtel demande à Moerane d'où il vient. Mon ami hésite d'abord à répondre, du fait de l'opprobre dont souffre son pays dans le reste du continent. Mais dès que le chauffeur

entend «Afrique du Sud», il devient enthousiaste: «*Afrique du Sud? Voilà le pays où je voudrais aller travailler.*» Comme quoi les relations diplomatiques et les sentiments des peuples ne coïncident pas forcément. D'ailleurs, c'est un fait que l'Afrique du Sud, apartheid ou non, a toujours attiré et accueilli un grand nombre de migrants d'autres pays du continent.

Dernière étape, le Niger. Là, malheureusement, Moerane se voit refuser l'entrée. Il est immédiatement reconduit à l'avion qui repart pour Ouagadougou, d'où il devra refaire le chemin jusqu'à Pretoria. Aucune négociation n'est possible. Je prends quelques rendez-vous utiles, mais l'esprit n'y est plus. Le voyage en valait quand même la peine, ne serait-ce que pour la bonne entente et une amitié renforcée avec un digne représentant de l'Afrique du Sud. Hélas, Moerane ne verra pas le jour où Mandela sera libéré et fera basculer son pays dans la démocratie et la liberté.

Chapitre 23

Nos années lyonnaises

Après les années où Marie-Lise et moi avons été les hôtes, de 1963 à 1967, de la maison de Boulogne-Billancourt qui servait de centre français au RM, nous nous sommes installés dans un petit appartement qui était la propriété du mouvement, juste de l'autre côté de l'avenue Robert Schuman. C'était en fait la première fois – j'avais alors quarante ans – que nous avons notre propre foyer. Marie-Lise attendait notre premier enfant, et c'est là que nos deux fils ont passé leurs premières années.

En 1978, cependant, nous estimons que le RM se devait d'essaimer davantage en province et nous décidons d'aller nous installer dans la région lyonnaise. Nous y avons un certain nombre d'amis avec lesquels nous nous réjouissons de travailler à faire connaître les idées qui nous tenaient à cœur. Nos premières années à Lyon sont marquées cependant par une série de déceptions. Un couple d'amis sur lesquels nous comptons beaucoup et que nous avons essayé d'aider dans leurs relations conjugales, facilement orageuses, décident finalement de divorcer et nos relations avec l'un et l'autre se raréfient. Un syndicaliste qui habite non loin de l'appartement que nous louons à Ecully ne veut plus ou ne peut plus nous voir, d'un jour à l'autre, pour des raisons que nous n'élucidons jamais. Une amie de Marie-Lise meurt brusquement alors que rien ne le laissait prévoir. Un très cher ami journaliste est atteint d'une maladie grave et s'éteint quelques mois plus tard. Nous sommes-nous trompés dans notre décision de venir à Lyon? Dans quelle direction devons-nous orienter nos efforts?

Arrive, en 1981, l'été chaud de la banlieue lyonnaise avec la révolte des jeunes beurs, notamment dans le quar-

tier des Minguettes, à Vénissieux, qui fait la une des médias. C'est la première fois qu'on voit des jeunes des cités se livrant à des rodéos de voitures volées, brûlant des véhicules et s'opposant violemment aux forces de l'ordre. Ce n'est pas le début du malaise provoqué par la difficile coexistence entre populations autochtones et immigrées en France, mais c'est un avertissement sérieux pour la société française. *« A l'occasion de ces incidents, comme le constatera la politologue Virginie Linhart dans un numéro de Cultures et Conflits paru en 1992, l'ensemble du pays « découvre » l'existence de ces cités à l'abandon tandis que la puissance publique prend acte de la faillite de ses services (école, formation, culture, logement...) inaptés à l'insertion des jeunes en banlieue. »* Ce sera le début d'une prise de conscience et de nouvelles méthodes d'intervention de l'Etat.

Pour Marie-Lise et moi, ces événements sont comme un signe indicateur pour l'orientation à donner à notre action. Je m'intéresse en particulier à la présence, parmi les manifestants des Minguettes, comme le relate la presse de l'époque, d'un jeune prêtre, Christian Delorme, qui soutiendrait les jeunes dans leur révolte. Il est surnommé le « curé des loubards » ou « curé des Minguettes », description inexacte puisqu'à ce moment il est un des responsables, à Lyon, du mouvement de la Cimade. Les milieux « bien pensants » le traitent de meneur, d'irresponsable.

Delorme avait déjà, au printemps 1981, entamé une grève de la faim en faveur des jeunes immigrés. Il avait même reçu alors un télégramme de soutien de Mitterrand, avant qu'il ne soit président. Tandis que se déclenchent

les échauffourées, Delorme en appelle à une solution de réconciliation qui nécessiterait de réparer les injustices faites aux jeunes en y associant le plus de partenaires possible *« et notamment la police qu'il serait dangereux de tenir dans un rôle d'éternelle accusée »*.

Je décide de prendre contact avec Delorme, ne serait-ce que pour comprendre de quel bois il se chauffe. Je m'attends à trouver une sorte de prêtre-ouvrier gauchiste, en lutte contre la société « ploutocrate et capitaliste ». Je découvre un blond élancé, dans la trentaine, dont les yeux bleus et la voix chaleureuse et persuasive suscitent une sympathie immédiate. Je comprends pourquoi il se bat : sa foi, d'abord, qui le conduit à traiter tous les hommes, de toutes cultures, sur un pied d'égalité, ensuite sa compréhension de la précarité subie par les jeunes immigrés des banlieues, enfin son désir de les aider à trouver, à terme, de meilleurs moyens d'exprimer leur malaise.

Le Père Delorme ayant été amené par la force des choses à se trouver à plusieurs reprises face aux casques et aux bâtons de rangées de policiers, je lui demande s'il a eu l'occasion d'établir des contacts personnels avec des membres de cette profession. Il me répond qu'il a essayé, mais en vain, de trouver des interlocuteurs par les groupements de policiers chrétiens. Je lui propose alors de rencontrer au moins un haut gradé de la police lyonnaise dont j'ai fait la connaissance. Cet homme est d'ailleurs un chrétien engagé, mais je sais qu'il n'a pas une haute estime, c'est le moins qu'on puisse dire, du Père Delorme. L'affaire est conclue.

Quelques jours plus tard, Marie-Lise et moi attendons pour le déjeuner Christian Delorme, l'officier de police Jean-Paul Hendrickx et le commissaire principal de Vénissieux, un Méridional avenant du nom d'Olive, invité par son collègue. Comme les vacances scolaires d'été ont commencé, Marie-Lise et moi avons prévu de partir dès le départ de nos invités pour le Midi avec nos enfants et ma belle-mère; détail accessoire, un voisin doit venir chercher les fleurs de notre balcon que nous lui confions durant notre absence. Tout le monde arrive en même temps, le voisin et nos invités. Ces derniers, sans qu'on ait le temps de faire les présentations, embarquent chacun un bac de fleurs et, à la queue leu leu, font le transport chez le voisin. Inutile de dire que la glace est rompue instantanément!

La conversation s'engage entre hommes, Marie-Lise ayant décidé de déjeuner avec sa mère et les enfants à la cuisine. Ce qui me frappe, c'est la convergence de vues entre les policiers et le défenseur des beurs alors que je m'attendais à des prises de bec ou à des analyses totalement opposées. La conversation est confiante et constructive. Christian Delorme me dit quand je le reconduis: *«Merci de m'avoir aidé à me situer par rapport à eux.»* Comprendre la position de l'autre, faire comprendre la sienne, telle est sans doute la priorité, alors que dans les affrontements c'est chose impossible.

Un an plus tard, les incidents reprennent et un des meneurs parmi les jeunes des Minguettes, Toumi Djaidja, est blessé par balle à l'abdomen. La presse relate des points de vue opposés. Dans un reportage publié par La Vie, Christian Delorme déclare: *«Voyant les policiers arriver*

avec des brigades canines, les jeunes se sentent tout juste bons à jeter aux bêtes ». Les policiers CGC, dans un communiqué de leur syndicat, disent ne pas pouvoir tolérer *« d'être grossièrement injuriés et calomniés par un individu qui se fait appeler Père Delorme »*.

Ce dernier, qui va voir le jeune blessé à l'hôpital, se rend compte que ce garçon, loin d'être révolté, cherche au contraire une porte de sortie du conflit. Pourquoi ne pourrait-on pas imaginer une grande manifestation à l'image de ce que faisait Gandhi ou Martin Luther King, se demande Toumi. L'idée prend corps. Quelques semaines plus tard, partis de Marseille, des jeunes des banlieues et notamment des Minguettes se lancent dans une « marche contre le racisme et pour l'égalité » qui doit aboutir à Paris. Ils ne sont pas forcément nombreux, mais l'initiative intéresse les médias et attire la sympathie. Arrivés à Paris, six semaines plus tard, où une foule nombreuse se presse pour les accueillir, les marcheurs sont reçus par le président Mitterrand. Les affrontements des Minguettes et la réussite de ce qu'on appellera la marche des beurs induiront une nette inflexion de la politique de l'Etat en direction des banlieues. Je suis admiratif de la façon dont Christian Delorme a su accompagner ces jeunes des Minguettes et d'ailleurs dans leur initiative, mais aussi pour tout ce qu'il fera par la suite pour la compréhension entre les groupes et les cultures en qualité de responsable pour le diocèse de Lyon des relations avec l'islam.

Je ne pense pas, alors, que ma responsabilité soit de provoquer des rencontres entre les jeunes beurs et les représentants des autorités. Mais ce que je peux faire, c'est d'essayer de contribuer à une réflexion sur la concerta-

tion nécessaire des différents acteurs sociaux. C'est dans cette perspective que je rencontre Marie-Jo Sublet, députée socialiste et maire de la ville de Feyzin, contiguë au quartier des Minguettes. Ses dix années passées comme travailleuse familiale et sa formation chrétienne lui ont donné une conscience aiguë des problèmes sociaux au niveau le plus terre à terre. Dans sa ville, elle n'hésite pas à aller dans les immeubles où il y a des conflits de voisinage; elle réunit les locataires, elle les aide à trouver des solutions. Et cela permet aussi de prendre conscience des lacunes de l'aménagement du quartier. Dans sa circonscription de députée, qui comprend les Minguettes, Mme Sublet prend à cœur en particulier la question délicate de l'attribution des logements, de façon qu'y soit introduit un souci d'équilibre des populations.

Je lui parle des expériences qui se font en Grande-Bretagne, et notamment à Newcastle, où je suis allé, et où la priorité est donnée à la concertation avec la population immigrée. C'est ainsi que se déroule, quelques mois plus tard, un colloque sur l'insécurité urbaine dans la banlieue Est de Lyon, à trois kilomètres des Minguettes, sous la présidence de Marie-Jo Sublet. Malgré l'absence des élus lyonnais de droite – la France est bien coupée en deux! – il y a là un grand brassage social: Marie-Jo Sublet veut que le conseiller municipal parle au gardien d'immeuble, le travailleur social au policier, le juge d'enfants à l'enseignant. Recréer le tissu social, cela ne peut se faire que fil à fil.

Une délégation de Newcastle, dirigée par Hari Shukla, délégué aux relations intercommunautaires de son comté, est invitée à cette rencontre. Ce sera le début d'un proces-

sus d'échanges entre Newcastle, la région lyonnaise et Roubaix. Pourquoi ces échanges? Parce que la France et la Grande-Bretagne, comme on le sait, - et c'est encore le cas aujourd'hui - ont adopté des modèles d'intégration des populations étrangères très différents. Le modèle français, dont la République se targue, est l'assimilation individuelle. La notion de «communautés immigrées» n'y existe pas. Au contraire, de l'autre côté de la Manche, on cherche à traiter avec des groupes distincts, les Pakistanais, les Indiens, les Antillais. Les deux systèmes ont leurs avantages et leurs inconvénients. L'avenir montrera qu'aucun des deux modèles n'est totalement satisfaisant. Le système anglais a tendance à créer des ghettos, le français à isoler les individus. Il est important, et c'est encore vrai aujourd'hui, que la France comprenne que ses institutions ne sont pas la panacée et qu'il y a d'autres manières de traiter les problèmes.

C'est dans cette perspective qu'est créée l'association «Changer la ville», que je suis amené à présider et qui permet de multiplier ce genre d'échanges. Est organisé en particulier le voyage d'une délégation d'élus locaux du sud lyonnais à Newcastle. Elle est dirigée par Marie-Jo Sublet; le Père Delorme en fait partie, ainsi que Mme Louis, sous-préfète chargée des migrants à la préfecture du Rhône, ainsi que des représentants du ministère des Affaires sociales et du Conseil national de Prévention de la délinquance.

Ces échanges se poursuivent plus tard par la tenue d'un colloque, «Changer la ville, l'affaire de tous», à Roubaix, une ville que la crise du textile a particulièrement frappée: le taux de chômage s'y élève à 25%, celui

des personnes immigrées à 50% de la population totale. Loin de nier les handicaps accumulés, les responsables roubaisiens font montre d'une solide détermination de les surmonter.

Le colloque est ouvert par Bernard Gauthier, qui a été de 1983 à 1986 préfet délégué pour la police du département du Nord. Gauthier est venu quelques années plus tôt à Caux et c'est là que nous nous sommes liés d'amitié. Il m'a d'ailleurs dit que, dans ses fonctions de préfet pour la police, les idées qu'il avait reçues à Caux l'avaient aidé à établir des relations de confiance. Dans une interview qui a paru dans le magazine *Changer* en 1988, il relate entre autres qu'il avait pris la peine, dès son arrivée, d'aller rendre une visite de courtoisie à un imam de Roubaix, geste qui n'était pas prévu dans ses visites protocolaires et qui a été apprécié par la communauté musulmane. Le lien créé l'a aidé à régler un conflit avec des jeunes stagiaires algériens dans un centre de formation du département. De même, les relations établies dès son arrivée avec les organisations syndicales ont permis d'éviter, lors d'une grève menaçant de devenir violente, l'évacuation par la force d'une usine occupée et de rétablir l'ordre sans le moindre heurt.

En 1989, toujours dans le cadre du programme « *Changer la ville* », j'accompagne Bernard Gauthier, ainsi que Hari Shukla, de Newcastle, pour une mission dans quatre villes américaines, Washington, Atlanta, Baltimore et Richmond. Dans cette dernière ville, nos hôtes américains nous diront par la suite que les témoignages de Bernard Gauthier et de Hari Shukla ont été le déclic permettant de mettre sur pied, sous l'impulsion du maire noir

de la ville, un dialogue interracial qui se poursuit aujourd'hui et s'est étendu à d'autres villes américaines.

Une autre étape de ces échanges est le dialogue public que des amis et moi organisons à Genève entre Christian Delorme et Tariq Ramadan, qui est déjà une des têtes pensantes de la communauté musulmane en Europe.

En 1992, Marie-Lise et moi décidons de quitter Lyon, en dépit de tous les liens d'amitié qui y avaient été établis, pour nous rapprocher de la Suisse, où sont mes racines. Des problèmes de santé de Marie-Lise nous encouragent à chercher un lieu d'habitation moins urbain. Nous nous installons finalement à Ferney-Voltaire, où nous sommes encore aujourd'hui, à proximité de Genève et à trois kilomètres à vol d'oiseau de ma maison natale. Nous sommes reconnaissants pour ces années lyonnaises, car elles ont permis, dans la foulée, à nos deux fils d'y suivre une bonne scolarité et d'entrer, le premier à l'École normale supérieure de Lyon, en physique, établissement où il reviendra ensuite, après son doctorat, comme enseignant et chercheur, le second à l'Institut des Sciences politiques, où il apprendra l'arabe, avant de partir pour plusieurs années au Moyen-Orient.

Chapitre 24
Mère et fils

Après la mort prématurée de mon père, ma mère a dû élever seule ses quatre enfants. Etant le dernier, je suis encore resté trois ans avec elle avant de quitter le domicile familial. Cela explique les liens qui se sont construits entre ma mère et moi. Le fait que j'aie partagé avec elle, dès mes dix-huit ans, une même conviction pour le mouvement de Frank Buchman a sans doute établi une sorte de complicité. Je ne pense pas que mon frère et mes sœurs en aient pris ombrage, bien au contraire, mais ils en ont peut-être déduit, un peu trop vite, que ma mère avait influencé mes choix de vie. Influence, il y a sans doute eu. Qui n'est pas imprégné par la façon de faire, ou de ne pas faire, de ses parents? Effectivement, maman m'a fait connaître les idées de Buchman, je m'y suis vivement intéressé car cela correspondait en moi à une certaine attente, mais c'est de façon tout à fait indépendante que j'ai par la suite décidé d'y consacrer ma vie.

Une relation entre mère et fils est souvent un enchevêtrement de domination maternelle, de réaction filiale à cette domination, de sentiments de loyauté et de rejets successifs. L'on sait bien qu'un tel sac de nœuds peut conduire à de sérieuses difficultés, et c'est pourquoi il faut arriver à le dénouer assez tôt.

C'est auprès d'amis du RM, et notamment d'un Ecossais du nom de Lawson Wood, avec qui j'ai travaillé à Paris dans les années cinquante, que j'ai mieux compris l'importance qu'il y avait à mettre de l'ordre dans une telle relation. Chaque fois que Wood, qui était d'une quinzaine d'années mon aîné, constatait que je ne m'affirmais pas assez vis-à-vis d'autrui, il me faisait remarquer nonchalamment que cela venait de ma dépendance vis-à-vis de

ma mère. J'ai fini par me rebeller contre ces observations répétitives, mais je suspectais que Wood avait peut-être raison.

Je me rendais bien compte que je réagissais, chaque fois que j'allais voir ma mère à Genève, contre la façon dont elle tentait de me diriger dans les choses les plus triviales: quand je conduisais sa voiture, par exemple, et qu'elle me disait par où passer, où il fallait tourner comme si j'étais un piètre élève conducteur.

C'est finalement Marie-Lise, peu après notre mariage, qui m'a aidé à faire un pas décisif en me demandant: «*As-tu jamais pardonné à ta mère d'avoir tenté, consciemment ou non, de garder un contrôle sur ta vie?*» Un soir, dans ma prière, après beaucoup d'atermoiements, je me suis résolu à le faire. Curieusement, le mot de pardon n'arrivait pas sur mes lèvres, comme si je résistais de toutes mes forces à l'accorder. Mais quand le mot a été prononcé intérieurement, j'ai été étonné de constater qu'une décision intime et unilatérale pouvait ainsi transformer une relation, ce qui s'est confirmé par la suite. J'ajoute que maman aussi, quand je lui ai parlé de ce qui s'était passé en moi, a pris sa part de torts avec beaucoup d'humilité.

Maman appartient à la famille Dunant, qui a donné au monde l'inspirateur et fondateur de la Croix-Rouge internationale. Ma grand-mère maternelle, une grande dame originaire d'Arles, au maintien droit, presque sévère, a vécu dans son appartement genevois jusqu'à sa mort à quatre-vingt dix-neuf ans, servie avec une fidélité et une affection à toute épreuve par Emma et Juliette, ses employées de maison, remplacées ensuite - les temps

changent - par une autre domestique un peu moins obligeante. Mon grand-père maternel était avocat et professeur de droit. Je ne l'ai pas connu, car il a été emporté, ainsi que la sœur de maman, par la grippe espagnole en 1918, un drame qui a pesé lourd dans la vie familiale. Ma grand-mère s'est ensuite remariée, mais a perdu son deuxième époux quelques années plus tard. Depuis, elle n'a jamais porté que du noir, du gris ou du blanc. Son domicile et celui de ses nombreux frères et sœurs, qui pour la plupart ont vécu au-delà de quatre-vingt dix ans, constituaient de solides points de ralliement pour tous les enfants et petits-enfants, neveux et nièces, entre Paris, Cannes et Genève. Les liens familiaux sont restés très proches pendant de longues décennies.

Maman a hérité de ses parents une allure élégante, une droiture d'esprit et une forte personnalité. Elle a confié à ses enfants la honte qu'elle avait gardée du jour où, durant la grande crise de 1929, elle avait osé demander à mon père s'il ne convenait pas, pour se protéger de revers éventuels, de retirer quelques fonds de la banque familiale. Elle s'était fait proprement remettre en place par mon père, qui lui avait lancé: «*Comment, alors que de pauvres gens risquent de devoir mendier à la porte de la banque pour pouvoir retirer quelques sous, nous devrions mettre, nous, de l'argent de côté?*» Le souvenir de cette défaillance l'a marquée à tout jamais.

Maman a fait la connaissance du RM – à cette époque les Groupes d'Oxford - dans les années trente. Frank Buchman faisait alors connaître ses idées par le biais de grandes manifestations à travers l'Europe. Elles ont eu un très grand retentissement, notamment en Suisse.

Buchman a été reçu dans notre maison de campagne et ma mère s'est engagée avec beaucoup de conviction dans son sillage. Mon père, bien que chrétien convaincu, avait quelque peine à partager son enthousiasme. Sa mort et les années de guerre qui ont suivi ont conduit ma mère à vendre la maison familiale, qui était devenue une charge trop lourde. Elle ressentait aussi le besoin de repenser ses priorités. Je l'ai entendu dire notamment: *«Je crois que j'ai mieux à faire que de passer mon temps à cueillir les fruits de mon jardin.»* Elle a loué un appartement en ville et elle a décidé de consacrer tout l'été qui suivait la vente de la maison à la mise en route du centre de Caux, qui venait de s'ouvrir.

Par la suite, maman a consacré une partie importante de sa vie au service du RM. En relisant les lettres qu'elle m'avait écrites au moment où, dans les dernières années de la vie de ma grand-mère, dont elle devait beaucoup s'occuper, je constate qu'elle s'efforçait d'aller presque chaque semaine à Caux pour y apporter son aide. Elle y assurait notamment la gestion du mobilier, qui n'était pas une mince affaire dans un complexe de trois cents chambres et de nombreux salons. Elle avait été aussi parmi les dames qui s'étaient occupées du placement de la vingtaine de personnes invitées, jour après jour, à la table de Frank Buchman. Ces repas ont été le lieu, durant les quinze premières années de Caux, de rencontres de haut niveau et... de cuisine raffinée, préparée par une équipe à laquelle Marie-Lise a d'ailleurs participé.

La détermination et le dévouement que maman a mis au service d'une grande idée l'a beaucoup aidée à endurer ses quarante-sept ans de veuvage. Elle y a trouvé une

nouvelle motivation. Cela ne l'a pas empêchée, bien au contraire, d'être une mère attentive et affectueuse tout autant qu'ouverte à la modernité. Elle a beaucoup voyagé en Europe et en Amérique pour participer à des actions du mouvement, ne craignant ni la fatigue, ni les avatars des situations diverses qu'elle a rencontrées. C'est avec cette même détermination qu'elle conduisait sa Volvo, dépassant sans doute les limites de vitesse qui ont été décrétées depuis. Et quand elle a commencé, au delà de ses quatre-vingts ans, à sentir qu'elle perdait quelque peu sa concentration de conduite automobile, elle a promptement vendu sa chère voiture. Dans le même esprit, à quatre-vingt-quatre ans, elle a décidé presque d'un jour à l'autre de quitter son appartement, regardant avec détachement et amusement ses enfants se répartir le mobilier, avant d'entrer dans une maison de retraite à deux pas de chez elle.

Sa conviction pour le RM s'est aussi manifestée par les dons répétitifs et généreux qu'elle a faits à différentes phases de cette action, au grand dam de mon frère, qui estimait devoir lui rappeler de temps en temps qu'elle avait quatre enfants et un bon nombre de petits enfants. Ajoutons cependant qu'elle a été très généreuse avec sa famille. Maman ne goûtait pas trop les admonestations de mon frère au sujet de ses dons au RM, aussi a-t-elle été surprise et profondément émue lorsque, le jour où elle a fêté ses soixante-dix ans, mon frère a fait un petit discours dans lequel il a dit en substance: « *Maman, tu sais que nous n'avons pas toujours été d'accord avec tes choix de vie et avec la façon dont tu dépensais tes biens, mais tu sais que nous t'aimons beaucoup et je veux que tu saches que nous ne vou-*

drions pas te voir changer les convictions qui t'ont conduite jusqu'ici.»

Quelques années avant sa mort en 1984, elle m'a donné à lire le testament qu'elle avait rédigé. Elle voulait que j'en connaisse les dispositions. Bien que ce document ait été préparé devant notaire, j'ai eu la nette impression que, pour certaines de ses instructions, il risquait d'être légalement inapplicable. Maman a donc décidé de le refaire, et pour cela elle a réuni ses enfants en leur demandant de s'entendre entre eux, en sa présence, et d'en rédiger eux-mêmes une nouvelle version. Quand on sait les tribulations et les rancœurs auxquelles donnent si souvent lieu les héritages, on peut dire qu'elle faisait là un acte de confiance audacieux et insolite. Mon frère et mes sœurs m'ont alors proposé, tenant compte du fait que j'avais travaillé sans rémunération, de me favoriser dans cette rédaction. Marie-Lise et moi leur gardons une reconnaissance émue et infinie.

Je me suis toujours bien entendu avec mon frère et mes sœurs, et Marie-Lise a été merveilleusement accueillie dans la famille. Mais nous ne nous sommes pas toujours sentis soutenus dans nos choix de vie. Rares étaient les occasions où nous étions interrogés sur nos activités. J'ajoute que, de mon côté, je n'ai pas toujours eu la sensibilité nécessaire dans nos relations. Sans doute mon frère et mes sœurs se sont-ils parfois sentis jugés comme si je m'appropriais la vérité.

Estimaient-ils, en tous cas mon frère, que nous étions trop éloignés de la «vie réelle» et qu'ils avaient le devoir de nous raisonner et de nous faire «rentrer dans le rang» ?

Si c'est le cas, leur attitude, j'en suis sûr, ne pouvait être inspirée que par le souci de notre bien. Lorsque nous nous sommes mariés, mon frère est allé jusqu'à me proposer de m'aider à trouver du travail et un lieu d'habitation. L'offre était tentante, et faite avec beaucoup de bienveillance. Marie-Lise et moi avons demandé un délai de réflexion, au bout duquel nous nous sommes sentis renforcés dans notre choix et avons résolu de poursuivre notre mission. Mon frère n'a pas compris cette décision et cela a quelque peu refroidi nos relations. Par la suite, au contraire, nous nous sommes beaucoup rapprochés. Marie-Lise et moi sommes très reconnaissants de l'affection dont nous avons été entourés. Une de mes sœurs a été très généreuse avec nous au moment où nous avons décidé d'acquérir un appartement et par la suite.

De Lyon où nous habitons depuis 1978, Marie-Lise et moi sommes venus régulièrement passer avec nos fils les fêtes de Noël dans l'appartement de ma mère. Elle avait un immense plaisir à bavarder avec nos fils Philippe et Jean-Noël, qui l'appelaient Grand Maman Zouzou, imitant par là les interjections de leur grand-mère quand elle s'extasiait quelque peu devant eux. Elle a ressenti une de ses dernières joies lorsque notre aîné lui a dit un jour qu'il avait décidé de donner sa vie à Dieu. Il ne savait sans doute pas trop bien comment cette aspiration allait se concrétiser dans sa vie. Mais il y avait là un grand élan, spontané, de sa part. Et pour maman, c'était comme l'assurance qu'une tradition, non, plutôt une conviction, se perpétuait dans la lignée familiale.

En guise de conclusion

Que sont devenus ces quelque trois cents jeunes de l'après-guerre dont j'ai évoqué l'aventure, même si je l'ai fait surtout à travers mon propre itinéraire et celui de quelques amis proches? De ceux qui sont en vie encore aujourd'hui, près d'une centaine sont restés fidèles à leurs convictions initiales, soit en poursuivant leur engagement à plein temps, parfois bien au-delà de l'âge de la retraite, soit, s'ils ont repris une activité professionnelle, en prenant leur part de responsabilité là où ils ont pu le faire. La proportion est éloquente.

Nous rêvions de changer le monde. Totale utopie? Je ne le pense pas. Nos efforts ont fait bouger les choses. Des idées ont été lancées, des hommes, des femmes, des groupes sociaux se sont rapprochés, la conviction s'est renforcée selon laquelle rien ne peut se faire sans que l'homme change son comportement, ses motivations.

Ai-je un regret? Oui. Nous nous sommes rendu compte trop tard que les temps avaient changé et que les conditions n'étaient plus réunies pour que des jeunes ou des moins jeunes soient prêts à travailler à plein temps avec le RM sans rémunération comme nous avons pu le faire à notre époque. C'était un tournant que nous aurions dû prendre il y a vingt ans. Cela aurait permis de mieux assurer la continuité des générations. Mais cela aurait impliqué alors de concevoir, comme cela se fait maintenant dans plusieurs pays, en France en particulier, des actions ciblées en fonction des besoins avérés du monde dans lequel nous vivons. Il est en effet plus facile de trouver un financement pour de tels projets plutôt que simplement pour payer des salaires.

Qu'est-ce que le monde, à l'avenir, peut espérer d'Initiatives et Changement¹⁴? Il est clair que de nouveaux modes d'action doivent être trouvés, avec des équipes plus limitées. Il faudra savoir de plus en plus mobiliser les énergies de personnes engagées dans la vie professionnelle et renforcer les partenariats avec d'autres organismes. Je suis convaincu que le mouvement apporte une expertise dans le sens d'une transformation des cœurs et des esprits, d'un processus de guérison des blessures morales, puis de pardon mutuel, expertise qui n'est pas celle d'autres actions en faveur de la paix et du rapprochement des hommes.

Marie-Lise et moi sommes heureux de constater que ceux de la nouvelle génération qui ont pris le relais au sein d'Initiatives et Changement, très convaincus, se donnent des buts qui répondent profondément aux besoins de notre époque. J'en juge notamment par les objectifs qui ont été définis au niveau international: guérir les blessures de l'histoire aux points de friction des cultures et des civilisations; renforcer les fondations morales de la démocratie; favoriser le dialogue entre les groupes ethniques; promouvoir l'engagement éthique des partenaires de la vie économique. Et cela se concrétise en Europe et dans des pays aussi divers que la Sierra Leone, l'Inde, l'Ukraine, Fidji, les Etats-Unis ou le Burundi. Je suis confiant dans la suite qui sera donnée.

Ces dernières années, une impulsion forte a été donnée par les personnalités qui ont été amenées à prendre la responsabilité du mouvement, en particulier Cornelio

¹⁴C'est en l'an 2000 que le Réarmement moral a pris cette nouvelle appellation.

Sommaruga, ancien président du Comité international de la Croix-Rouge, qui est devenu président de la Fondation de Caux, puis de l'Association internationale d'Initiatives et Changement. Son expérience exceptionnelle du monde international et la vitalité qu'on lui connaît ont donné au mouvement une plus grande visibilité et une pertinence accrue face aux problèmes actuels. La personnalité de son successeur depuis le début de l'année 2007, le diplomate algérien Mohamed Sahnoun, conseiller du secrétaire général des Nations Unies pour l'Afrique, laisse prévoir sans aucun doute qu'une attention persévérante sera donnée aux situations de tension entre les cultures et les spiritualités.

Marie-Lise et moi avons un sentiment de grande reconnaissance pour tout ce que nous avons appris au cours de ce demi-siècle. Nous avons senti croître en nous la conviction que l'essentiel, dans la vie, est la rencontre profonde, authentique, avec l'autre. C'est la connivence qui se crée lorsqu'on touche aux ressorts de notre être et, du même coup, aux ressorts de la vie d'autrui. Là où les interlocuteurs n'ont plus rien à défendre, n'ont plus à se justifier. Où l'on a le sentiment d'apprendre des vérités fondamentales.

Un ami m'a demandé, après avoir lu le premier jet de ce livre, comment il se faisait que l'être timide que je suis naturellement en est arrivé à multiplier les rencontres et les amitiés à travers le monde et dans tous les milieux. Que dire? Quand on est plongé dans une famille spirituelle et une dynamique de grande envergure, on est porté, encouragé, poussé à se dépasser. Je ne pense pas du tout me distinguer par là des normes du monde qui est le nôtre, monde qui se

rétrécit et devient notre jardin à tous, mais j'ai pris goût à cette nouvelle vie. Elle est peut-être devenue seconde nature.

Je n'ai pas cherché, dans cet ouvrage, à décrire le mouvement dans lequel Marie-Lise et moi étions engagés. J'ai préféré des flashes tirés de nos expériences. D'ailleurs, qui peut définir, en quelques phrases, ce qu'est le RM ou Initiatives et Changement, sa nouvelle appellation? J'aime la phrase suivante de Frank Buchman, parce qu'elle traduit bien, dans son langage à lui, ce qui soutient et anime ce courant de pensée: *«Le Royaume de Dieu s'accomplit sous la forme d'une expérience personnelle, observable par d'autres, mais difficile à décrire. Ce qui est observable, c'est une paix, une assurance, un retour à la liberté, la spontanéité de la pensée, de la volonté et de la décision. On ne peut l'acquérir par association. Ce doit être une expérience personnelle.»*

Il est évident qu'une telle expérience n'éclôt qu'à des moments privilégiés et doit se renouveler sous peine de s'étioler. Elle intervient quand on se remet vraiment en cause, et quand on laisse cette remise en cause atteindre jusqu'aux domaines que nous croyons être de notre ressort exclusif: notre emploi du temps, notre argent, notre liberté de mouvement, nos désirs, notre intimité. Des royaumes que tant d'entre nous, parmi les chrétiens aussi, parvenons souvent à protéger des feux de ce que j'appellerais le projecteur divin. Le mot péché est dévalué de nos jours. En voulant gommer cette notion, on obtient cette société où ce n'est jamais de notre faute, mais celle des autres, des circonstances, de notre nature. Le fait de se savoir profondément pécheur est le point de départ du

changement. Il n'y a aucun mal que je puisse reprocher à qui que ce soit dont je ne porte pas le germe en moi. C'est ce qui nous permet de nous sentir en communion avec tous, quelles que soient leurs convictions, leur absence de convictions ou des façons de vivre qui nous heurtent.

Nos fils nous demandent parfois si nous avons eu des périodes de doute. De doute sur nous-mêmes, sur la façon dont nous avons répondu à l'appel que nous avons perçu au plus profond de nous-mêmes, oui, bien sûr. Nous avons eu, et surtout moi, je l'ai déjà dit, des moments de révolte devant les exigences morales et spirituelles qui se présentaient à nous. Mais nous n'avons pas eu de doute sur la nécessité du travail à faire. Pas de doute sur le chemin qui était tracé par Buchman et ses premiers compagnons, même si ce chemin s'est infléchi au gré du temps, d'une façon qui nous paraît d'ailleurs juste et nécessaire.

Mon cheminement spirituel, dont j'ai relaté les débuts, a connu pour moi une sorte d'accélération alors que je me trouvais à Bonn, en Allemagne. J'étais dans la trentaine. Je faisais partie d'un groupe en tournée, comme cela m'est arrivé souvent. Mais les contraintes de cette vie collective me pesaient. J'avais l'impression de ne pas être à la hauteur de ce qui était attendu de moi. Ma frustration était si forte que je me suis résolu, dans la nuit, à quitter le groupe et à rentrer à Genève. J'habitais dans un centre d'hébergement où je me trouvais notamment avec Daniel Mottu et d'autres amis genevois. J'avais l'idée de laisser partir mes camarades et de prendre ensuite le train jusqu'à Bâle – j'avais juste la somme nécessaire – puis de faire de l'auto-stop jusqu'à Genève. Daniel Mottu m'a vu traînant dans mon lit; me pensant simplement paresseux, il a essayé de

me secouer un peu, puis a tiré les draps et finalement le matelas. Je me suis retrouvé par terre, mais je n'ai pas bougé tandis que Mottu s'en allait avec les autres.

Je suis resté là pendant quelques minutes, puis j'ai quand même décidé de prendre un moment de méditation. Et voilà qu'une pensée m'est venue soudain, avec force, comme si Dieu me disait: «*Je t'ai choisi non pas parce que tu étais capable de vivre ce que je te demande, mais précisément parce que tu en es incapable par toi-même!*» Cette phrase a renversé la conception que j'avais de la vie sous le regard de Dieu. Au lieu de m'évertuer à être à la hauteur, une attitude de tension ponctuée de bougonnements et de rébellions périodiques, je pouvais simplement accepter ma faiblesse, ma pauvreté spirituelle, et attendre de Dieu qu'il me donne, jour après jour, les forces, la joie et la paix. Inutile de dire que je n'ai pas suivi, ce jour-là, mon plan de fuite!

La notion de pardon, si présente dans la conception de vie chrétienne, mais qui existe aussi dans les autres religions, est pour moi fondamentale. Je pense d'abord au pardon que nous demandons à Dieu et qu'il nous donne. Je l'ai ressenti souvent avec force. Il nous permet, en quelque sorte, de redevenir neufs.

Je relisais tout récemment le passage de la Genèse où Abraham, si désireux de sauver Sodome, discute et raisonne longtemps avec Dieu jusqu'à ce que son Seigneur accepte de pardonner même s'il n'y a que cinquante, puis quarante, trente, vingt et finalement dix justes dans la ville. Comme si Dieu était là, tout près, à portée de voix. Histoire touchante bien qu'incomplète, puisque Sodome

a quand même été détruite. Le pardon de Dieu nous permet de retrouver une paix profonde, j'en suis convaincu. Mais je pense aussi au pardon entre êtres humains dans la réalité de tous les jours. Dans la vie de couple, l'homme trouve cet effort souvent au-dessus de ses forces ou de son orgueil. Il déteste s'avouer en faute. Cela est vrai pour moi. Mais quand on lit le Nouveau Testament, ou même l'Ancien, je suis frappé de constater qu'on tombe constamment sur des scènes émouvantes de simplicité tant le pardon mutuel y est présent. C'est le fondement de toute relation vraie avec autrui.

J'ai attaché du prix à la correction fraternelle que s'efforcent de pratiquer les uns et les autres dans les équipes du RM. Elle peut parfois prendre l'allure de jugements ou de critiques et avoir des effets fâcheux. J'en ai souffert comme j'ai infligé ce traitement à d'autres. Mais, dans un esprit de désintéressement et d'amour, elle est une denrée rare dans le monde d'aujourd'hui. Il est facile de dénigrer ceux qui se conduisent mal, il est plus difficile de prendre à cœur la cause de leurs dérèglements et de les aider à les vaincre.

Quand Marie-Lise et moi avons habité le centre du RM à Boulogne-Billancourt, puis quand nous avons pris, avec d'autres, la responsabilité de ce lieu et de la quinzaine de personnes qui y résidaient, nous avons apprécié la ferme amitié de nos compagnons. J'ai peu parlé d'eux, pour la simple raison que nous ne nous trouvions pas forcément sur les mêmes champs d'action. Mais ils comptent beaucoup pour moi et je sais que Marie-Lise et moi avons grandement bénéficié de leur amitié, une camaraderie épicée d'une bonne dose d'exigence morale.

On a parfois reproché au RM d'être trop direct dans les relations avec les gens, de vouloir à tout prix les changer. Il est vrai que nous avons été parfois insensibles, que nous voulions aller trop vite. Nous avons, je l'espère, appris la leçon. Si Frank Buchman a choisi le désintéressement parmi les quelques principes de vie auquel il tenait, cela est particulièrement important pour ce qui est de la qualité de nos relations avec autrui. Comment pourrions-nous travailler par exemple à la réconciliation entre groupes hostiles si nos interlocuteurs ne sentaient pas d'emblée que nous n'avions rien à gagner, que nous n'avions aucun intérêt particulier ?

J'ai écrit ces pages avant tout pour nos fils, auxquels nous n'avons peut-être pas toujours donné l'occasion de se rendre pleinement compte de ce que nous faisons, et pour nos belles-filles et nos petits-enfants. Eux et leurs générations auront à modeler le nouveau siècle. Ils le feront sans doute autrement que nous. Mais ce que je veux dire en conclusion, c'est que nous avons eu une vie infiniment riche, variée, passionnante. Même si nous nous rendons compte que nous sommes probablement à des années-lumière de ce que nous aurions dû être et faire. Nous avons essayé...

Appendice

Le manifeste de Sarajevo

Cet appel a été lancé en l'an 2000 dans la capitale bosniaque lors d'une conférence des médias organisée par le Forum international de la Communication.

Il a été signé par la grande majorité des journalistes présents puis a été traduit en dix-neuf langues et diffusé à travers le monde.

Nous, hommes et femmes des médias - professionnels de tous niveaux, du rédacteur en chef et du réalisateur au reporter novice et à l'étudiant en journalisme; de la presse, de la radio, de la télévision, du cinéma, de l'édition, du théâtre, de la publicité et des relations publiques, à la musique et à la création artistique - réunis dans cette ville de Sarajevo, chargée d'histoire et de beauté, mais meurtrie par les événements, rendons hommage et respect aux millions d'êtres humains que nous nous efforçons d'informer, de divertir ou d'instruire.

Nous jetons un regard derrière nous sur un siècle de scintillement et de carnage, d'avancées technologiques foudroyantes et de terribles misères humaines, de mobilité et d'isolement, de guérison et de haine. Un siècle dans lequel deux guerres mondiales ont surgi du continent européen prétendu développé et civilisé. Un siècle qui a su diviser l'atome, mais qui a divisé aussi les familles, les communautés, les nations. Un siècle qui s'est terminé sur une trentaine de conflits sans solution. Un bilan somme toute négatif.

Alors que nous avons réussi à atteindre jusqu'au dernier homme de la planète, nous qui travaillons dans les médias reconnaissons que nous n'avons pas su créer le climat permettant aux problèmes de se résoudre, aux groupes antagonistes et aux intérêts conflictuels de se réconcilier, à la paix et à la justice de s'instaurer.

Au seuil de ce nouveau siècle, nous voulons nous engager - et nous espérons refléter là les vues et les sentiments de la vaste majorité de nos confrères - envers tous ceux qui vont vivre, aimer et travailler tout au long des cent prochaines années. Voici notre engagement, notre promesse, notre dessein.

Nous nous attacherons à vous informer de la façon la plus complète, la plus claire et la plus honnête; nous viserons à la plus grande objectivité pour tout ce qui se passe dans le monde au niveau de l'individu, de la famille, de la collectivité, de la région, de la nation. Nous nous efforcerons de présenter les faits, de les expliquer, et certains d'entre nous nous appliquerons modestement à les interpréter. Si nous réussissons dans cette tâche, nous pensons que vous, membres du public, serez mieux à même de prendre les bonnes décisions, d'élire des dirigeants de qualité et de bâtir une société de justice et de compassion.

Nous voulons un monde où chacun aime assez et partage assez pour que chacun ait en suffisance. Un monde où le travail et la richesse du monde seront à la portée de tous et à l'abri de toute exploitation.

Nous nous efforcerons de concevoir une création artistique et des divertissements qui inspirent et stimulent tout en donnant à l'humanité sens et espérance. Nous travaillerons pour élever et non pour rabaisser. Nous essaierons de mettre au défi les hommes politiques d'avoir comme objectif la prochaine génération, et non la prochaine élection, d'encourager les diplomates à conclure des traités qui se concrétiseront dans le cœur des gens au lieu d'être des chiffons de papier, d'aiguillonner les dirigeants du monde économique et social

afin qu'ils répondent aux besoins matériels de l'humanité avec équité.

Par tous les moyens de communication, nous chercherons à donner une qualité d'éducation qui aidera les prochaines générations à s'affronter aux défis de leur époque avec compétence et clairvoyance.

En cette période de recommencement, nous nous engageons à réaliser ces aspirations et ces obligations. Nous pondérerons la liberté par un sens des responsabilités, le talent par l'humilité, le privilège par une intention de service, le confort par l'esprit de sacrifice, l'inquiétude par le courage.

Nous nous efforcerons de mettre en pratique dans nos vies les valeurs que nous attendons, ou exigeons parfois, des autres; nous ferons front à l'hypocrisie, à l'oppression, à l'exploitation, au mal, d'abord par notre propre intégrité, puis par tous les moyens qui sont à notre portée pour atteindre notre public; nous ne serons certainement pas parfaits, mais nous essaierons d'être vrais, de nous garder de la duplicité, de l'ambition égoïste et des comportements dévoyés.

Nous n'abandonnerons pas avant que tous les canons se taisent, que toutes les injustices soient redressées et que tous les hommes puissent connaître une vie de sens et de dignité.

Puissent les forces les plus nobles de l'univers, qu'elles procèdent de l'Esprit, de la science ou de la nature, nous aider à tenir cet engagement.

Bibliographie ¹⁵

Robert Carmichael, *par lui-même*, Editions de Caux, 1975.

Gabriel Marcel, *Plus décisif que la violence*, Plon, 1971.

Charles Piguet et Michel Sentis, *Ce monde que Dieu nous confie, Rencontres avec le Réarmement moral*, préface du cardinal König, Le Centurion, 1979.

Bill Porter, “*Do something about it*”, *A media man’s story*, John Faber en association avec Caux Edition, 2005.

Théophile Spoerri, *La dynamique du silence*, Frank Buchman aujourd’hui, Caux Edition, 1972.

Diane de Watteville-Berckheim, *Le fil conducteur*, Alsatia, 1973

¹⁵ Quelques-uns de ces titres sont épuisés, mais peuvent éventuellement être obtenus à la librairie de Caux, Case postale 24, 1824 Caux, Suisse (cauxbooks@caux.ch)

Table des matières

Préface	7
Avant-propos	11
Avec mon père, une trop brève connivence	15
Franchir un seuil	27
Goûter à la liberté	33
Apprenti médiateur	41
Caux au quotidien	49
En route pour Londres et l'Écosse	59
Aux côtés d'amis ouvriers de la banlieue parisienne	69
Un être d'exception	83
Et les patrons	101
Six heures du matin, au café « Verse toujours »	111
Avec les syndicalistes de Détroit	119
L'homme à la chemise rouge	129
Marie-Lise	141
La maison-phare	159
Une expérience africaine	167
Frank Buchman, de loin ou de près	185
L'amitié de Peter Howard	191
Artiste ou touche-à-tout ?	201
Dans l'orbite des médias	215
Saigon avant la chute	223
Auprès d'une célébrité fulgurante	243
Tournée africaine avec mon ami Manasseh	255
Nos années lyonnaises	265
Mère et fil	277
En guise de conclusion	287
Appendice: La charte de Sarajevo	297
Bibliographie	303
Index	306

Index

- ACP-CEE, 264
Action nationale (Cameroun), 172
AFL-CIO, 123
Ahidjo, 174-182
Allaire, Robert, 78
Altman, Georges, 103
Armand, Louis, 116
Assalé (Edzoa), Bettina, 178
Assalé, Charles, 171-185
Assalé, Mme, 178, 179
Association mondiale des Journaux, 224
Baignères, Claude, 211
Barrault, Jean-Louis, 25
Barrett, Michael et Margie, 231
Barrier, Georges, 110, 115
Bates, Daisy, 128
Bergeron, André, 96, 250
Bernard, Michel, 78
Bettencourt, André, 98
Black, 129-130
Bochet, France, 168
Borel, Regula, 221
Bougenaux, Lucile, 249, 255
Bougenaux, Paul, 247
Buchman, Frank, 29, 35, 38, 61-63, 88, 137, 179, 182, 185, 189-192, 195, 198, 219, 242, 281, 283, 284, 293, 294, 297,
Campbell, Paul, 198
Carmichael, Robert, 107, 109
Cassot, Marc, 208-209
CFTC, 78
CGT, 72, 75, 78, 85, 86, 88, 89, 93, 104,
Chambers, Whittaker, 135
Changer, 220, 221, 252, 276
Changer la ville, 275, 276
Charte de Sarajevo, 223, 301-303
Chavanne, Frédéric, 221
Chevit, Maurice, 215
Christ, 31
Cimade, 270
Close, Bill, 173,
Conombo, Joseph, 264
Conseil des Tutelles, 173, 174
Couvent des Oiseaux, 237
Crépin, André, 79, 168
Creusot-Loire, 213
Croix du Nord, 93
Cruse, Frédéric, 249
Danguy, Charles et Juliette, 127, 168
Delorme, Christian, 270-277
Dentan, Paul-Emile, 39, 44-47, 219
Desbruères, Henri, 103-104
Djaidja, Toumi, 272
Dollan, Sir Patrick, 65
Duckert, Jean-Marc, 220
Dunant, famille, 282
Ecole militaire, 81
EDF, 118
Eisenhower, Dwight, 227
Evans, Claire, 209, 212
Evely, Louis, 31
Express, 215
Faber, John, 223
FAO, 109
Faibus, Gouverneur, 128
FBI, 135-137
Figaro, 91, 211
Fillette en rose, 214
Fondation suisse pour le RM, 219
Force Ouvrière, 78, 86, 96, 115, 116
Ford (usines Poissy), 71-75

Ford, Henry, 136
 Forte, 248-250
 Forum international de la
 Communication, 9, 223, 224, 301
 Fourmont, Gérard, 74-82
 Frachon, Benoît, 85, 89
 France-Soir, 106
 François d'Assise, 213
 Gailly, Pierre, 212
 Galopin-Le Moing, Laurence, 221
 Gandhi, Mahatma, 273
 Gandhi, Rajmohan, 233, 237, 238,
 242
 De Gaulle, Charles, 153, 251
 Gauthier, Bernard, 276
 Gérando, Marie-Pierre de, 215
 Giap, Général, 241
 Gigand, Gérard, 234, 237, 239
 Girardot, Léon, 115-119, 212
 Groupes d'Oxford, 29, 283
 Guisan, Catherine, 220
 Harkess, Bob, 66
 Harriman, Jarvis, 124-142
 Hautes Etudes de la Défense
 nationale, 81
 Hédiard, Paul, 110
 Hendrickx, Jean-Paul, 272
 Hiss, Alger, 135
 Hoffa, James, 123, 126
 Hôtel Bristol, 254
 Hôtel de l'Ecu, 45
 Houphouët-Boigny, 260-261
 Howard, Doë, 200
 Howard, Peter, 167, 179, 193-201
 Huser, Robert, 86
 Ingram, 134-142
 Initiatives et Changement, 243,
 291-293
 Jacquet, 174
 Jaeger, Bill, 125-130, 146
 Jaurès, Jean, 13, 214
 Johnson, Lyndon, 153, 235
 Jouhaux, Léon, 86
 Karr, David, 249
 Kennedy, John, 228
 Keutcha, Mme, 183
 Khrouchtchev, Nikita, 153
 King, Martin Luther, 128-129, 273
 Kissinger, Henry, 235
 Koechlin, Michel, 168
 Kosciusko-Morizet, 173
 Lacouture, Jean, 241
 Lami, René, 106
 Landau, Yehezkel, 221
 Lasserre, Philippe, 168, 220
 Laure, Victor et Irène, 127-128e
 Leblond, Robert, 74-82
 Lefebvre, Louis, 106
 Lehideux, François, 73
 Le Saux, Stéphanie, 221
 Lévy, Jean-Pierre, 96
 Liberté, 179-181
 Linhart, Virginie, 270
 Louis, Mme, 275
 Mackinac, 141, 171, 173
 Mackinac Singers, 206
 Maillefer, Danielle, 220
 Mandela, Nelson, 259, 265
 Mao-Tse-toung, 153
 Marcel, Gabriel, 94, 220
 Margueritte, Bernard, 224
 Marjoribanks, George, 64
 Maunoir, François, 39
 Mayor, Chris, 233
 McKie, Bill, 136-137
 McLeod Bethune, Mary, 129

Meillassoux, Pierre, 105
 Mennelet, François, 91
 Mercier, Lina, 91
 Mercier, Maurice, 85-110, 115, 249-250
 Meyer, Marguerite, 150-154
 Misraki, Paul, 63
 Mitterrand, François, 55, 270, 273
 Moerane, Manasseh, 259-265
 Monde, le, 224
 Monde et Théâtre, 213
 Monopole (usine Poissy) 72-75
 Morton, Jelly Roll, 205
 Motte-Meillassoux, 105
 Mottu, Daniel, 39, 219, 294-295
 Mutualité (salle), 74, 92, 93
 Ngô Dinh Diêm, 2327-232
 Ngô Khắc Tinh, 237
 Nguyen Van Thieu, 241
 Noiriél, Jean-Pierre, 115
 Nosley, Maurice, 110, 168
 Nowell, Hugh, 124-126
 Odier, Edmond, 17-25
 Odier, Francine, 281-287
 Odier, Jean-Noël, 156, 159-160
 Odier, Marcel, 285-286
 Odier, Philippe, 156, 159-160
 Oko-Mengue, Pierre, 185
 Olive, 272
 ONU, 173, 174
 Orphelin, Michel, 209-216
 Ouédraogo, Gérard Kango, 264
 Parkinson, Roger, 224
 Pham Duy, 229-230, 232
 Phan Van Tao, 229, 240
 Picot, Albert, 47
 Pitié pour Clémentine, 209-211
 Plaza Athénée, 247-255
 Plus décisif que la violence, 95
 Poor Man, Rich Man, 213
 Porter, Bill, 85-99, 222-224
 Porter, Sonja, 222
 Précigout, Jean de, 96
 Privat, Philippe, 22
 Radio-Moscou, 93
 Ramadan, Tariq, 277
 Réarmement moral, nombreuses mentions
 Renaud, Madeleine, 25
 Résistance, 32, 85, 92
 Reuther, Walter, 123
 Reyer, Georges, 89
 Rieux, Henri, 154
 Roosevelt, Franklin Delano, 135
 Rose, Francis, 36
 Royaume, Mère, 154
 Sahnoun, Mohamed, 292
 Salle du Faubourg, Genève, 44
 Sambron, Maurice, 110
 Sautter, Emmanuel, 154
 Sautter, Marie-Lise, 145-160
 Sautter, Olivier, 150-154
 Say, Jean-Baptiste, 154
 Schweisguth, Philippe, 145
 Sentis, Michel, 168
 Seydoux, Evelyne, 234
 Shanks, 65-66
 Shipley, Parks, 178
 Shukla, Hari, 274-276
 Simpson, Don, 177-178
 Smith, Muriel, 129
 SNCF, 115-119, 212
 S necma, 103, 104
 Sommaruga, Cornelio, 9, 292
 Stanislavski, 213
 Stollery, Ken, 207

Sublet, Marie-José, 274-275
Syndicat patronal du textile
(France), 86
Tate, Alain et Anne-Marie, 168,
212, 234, 239, 241
Taylor, Maxwell, 228
Tchékov, Anton, 25
Templeton, 65
Théâtre des Arts, 208, 211
Théâtre Mouffetard, 215
Tigre, Le, 227
Tilge, Robert, 44-46
Tribune de Caux, 116, 219-220
Trois Horaces, 209
Tronchet, Lucien, 43-46
Tureau, Michel, 211
UAW, 123
Un changement d'espérance, 95,
220
Un Soleil en pleine nuit, 213
Une rose pour Jaurès, 214
UPC (Union des Populations du
Cameroun), 172, 178
Verse toujours, 112, 115
Volkoff, Vladimir, 215
Waller, Fats, 205
Watteville, Robert et Diane de, 29,
35, 96, 163, 164,
Williams, Hugh S., 213, 214
Winter, Carl, 137
Wolrige-Gordon, Anne, 195
Wood, Lawson, 281-282
Zanga, Delphine, 171
Zerbo, Colonel, 264
Ziegler, Henri, 106-107
Zola, Emile, 166

Fondation Ouverture

Dès leur création, les Editions Ouverture ont défendu sans relâche le postulat suivant :

*Seul l'Esprit,
s'il souffle sur la glaise,
peut créer l'Homme*

Antoine de Saint-Exupéry

Convaincues que notre humanité a besoin de cet Esprit qui souffle, anime et vivifie, les Editions Ouverture n'ont cessé d'offrir à un large public les œuvres d'auteurs engagés, mais jamais sectaires. Par leur activité éditoriale, elles ont eu à cœur d'accompagner quiconque cherche, au-delà de l'absurde, un sens à sa vie. Leur patrimoine intellectuel, artistique et spirituel, rassemblé depuis plus de trente ans, doit être remis à une fondation, afin de favoriser leur rayonnement et d'intensifier leur action.

D'obédience chrétienne, œcuménique, dans le respect des différences et l'ouverture à d'autres tendances, cette fondation doit être un lieu de rencontre pour des personnes, des institutions ou des mouvements, dont les œuvres et les actes sont des réponses aux questions éthiques, culturelles et spirituelles des

hommes et des femmes d'aujourd'hui. Tenant compte, dans son action, des inéluctables crises, temporaires ou définitives (toxicomanie, sida, cancer, précarité économique, chômage, difficultés familiales ou personnelles, maladie, accident, infirmité, vieillesse, mort, toute autre situation existentielle difficile), cette fondation doit viser à dégager un espace humain positif et constructif, voire préventif – ouvert à la dimension de l'Esprit – lieu de parole et de dialogue, proposé à quiconque est en recherche d'un sens à l'existence.

A cet effet, elle doit être libre de favoriser et d'encourager, en collaboration éventuelle avec d'autres partenaires, l'utilisation de toute une gamme de possibilités d'action: édition de livres et plaquettes, lieux de rencontres et d'activités créatrices, conférences, célébrations; médias: radio, TV, journaux; théâtre, exposition, concert, etc.

Fondation Ouverture

créée et instituée le 7 avril 1997

Route de Cugy / En Budron H20
CH-1052 Le Mont-sur-Lausanne (Suisse)
Tél. +41 (0)21 652 16 77 Fax +41 (0)21 652 99 02
Courriel: ouverture@bluewin.ch
Site internet: www.editionsouverture.ch

*Nous rêvions de
changer le monde*

achève de s'imprimer
en octobre 2008
sur les presses
de l'Atelier Grand SA
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne
(Suisse)
pour le compte de la
Fondation Ouverture